

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

La mort dans le miroir (HM2)

John Dickson Carr

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DETECTIVE CLUB

S.M.
INTERVIENT

par

Carter Dickson

Traduit de l'Anglais

Première édition en langue française de « La Mort dans le Miroir », dans la collection « Détective-Club », en 1945.

1934

LA MORT DANS LE MIROIR

**Traduction de l'anglais par
Armène Repond
revue et complétée**

Ce roman a paru sous le titre original :
THE WHITE PRIORY MURDERS©

1934. John Dickson Carr.

Les amateurs de mystères de chambres closes connaissent bien cette fameuse variation du thème : le crime commis en plein air où l'absence de traces de l'assassin autour de la victime pose aux enquêteurs un problème tout aussi déroutant que la porte fermée de l'intérieur sans accès possible au verrou... Si l'on en croit le spécialiste mondial du genre, Robert Adey, c'est l'écrivain Samuel Hopkins Adams qui, dans un récit publié par « The Strand » en 1903 et intitulé « La Mort Ailée » (The Flying Death), ouvrit ces nouvelles perspectives aux concepteurs d'énigmes. La chambre close « en plein air » se situe le plus souvent sur une plage : c'était l'exemple illustré par ce premier essai. Ou en plein hiver, au beau milieu d'une étendue de neige fraîche, comme c'est le cas dans La Mort dans le Miroir où le corps de l'actrice Marcia Tait sera retrouvé, un matin de décembre, dans « Le Miroir de la Reine », un petit pavillon isolé situé au milieu du parc de « White Priory », la luxueuse propriété de l'auteur dramatique Maurice Bohun, dans la région d'Epsom. Avec, tout autour des lieux, une épaisse couche de neige d'une blancheur immaculée... Les chutes de neige se sont arrêtées à deux heures du matin, mais selon le rapport du médecin légiste, la mort de l'actrice remonte à trois heures et demie. Personne n'a donc pu pénétrer dans le pavillon et en ressortir depuis, sans laisser de traces : seules sont visibles celles du témoin, John Bohun, frère de Maurice, qui a découvert le corps trois heures plus tard. Or, les conclusions du médecin légiste sont formelles et l'innocent sans la moindre équivoque. Et pourtant, le crime ne fait aucun doute !

Comme l'exigeait sa réputation de « maestro de l'impossible », John Dickson Carr a exploité toutes les facettes possibles du thème du miracle. Le crime sur la plage fera par la suite l'objet de deux nouvelles, « Aube de Mort » (Error at Daybreak, 1938) dont le héros était le Colonel March, et « La Mort par des Mains Invisibles » (Death by Invisible Hands, 1957), résolu par le D^r Fell. Il a par ailleurs mis en scène un superbe problème de crime commis sur un court de tennis au sol détrempé par un récent orage et vierge de toutes traces avec Meurtre après la pluie (The Problem of the Wire Cage, 1939). Mais La Mort dans le Miroir propose peut-être, après ce chef-d'œuvre d'astuce que sera l'année suivante Trois Cercueils se refermeront (The Three Coffins, 1935), l'une des plus belles réflexions du genre. Car, au fil d'une enquête riche en rebondissements, ce ne sera pas une mais trois solutions radicalement différentes qui seront proposées au lecteur pour expliquer le prodige ! Chacune de ces trois variantes s'appuyant, comme il se doit, sur un raisonnement solide et une argumentation apparemment sans faille.

Comme c'était déjà le cas dans La Maison de la peste, le XVII^e siècle de l'Histoire britannique imprègne encore, par maints aspects, cette affaire criminelle pourtant très moderne dans son milieu et ses implications. En effet, le « Miroir de la Reine », y apprend-on, fut construit en 1664 pour

l'agrément de Charles II qui était alors fréquemment l'hôte de la très riche famille Bohun : une chambre du manoir porte d'ailleurs toujours l'appellation de « Chambre du Roi ». Situé au milieu du parc, le pavillon permettait à l'illustre invité d'aller, la nuit, à l'insu de tous, retrouver sa favorite, lady Castlemaine... Et c'est dans cette construction lourde de souvenirs que la belle Marcia Tait a décidé de dormir, pour se replonger corps et âme au cœur de ce lointain passé et puiser son inspiration dans ces lieux augustes qui « abritèrent jadis les amours d'un roi ». Car l'actrice, au grand dam de son producteur et de son chef de publicité, a rompu sans prévenir son contrat à Hollywood pour venir créer à Londres la nouvelle pièce de Maurice Bohun qui se nomme précisément « La Vie privée de Charles II ».

Carr a choisi de nous présenter, pour la première fois, le milieu futile et fantasque du cinéma, avec ses stars adulées et capricieuses, ses scénaristes rêveurs et bouffons, ses chefs de publicité aux idées folles, ses réalisateurs extravagants et ses producteurs dictatoriaux. Tous capables des comportements les plus inattendus : une aubaine pour un auteur de sa trempe.

L'écrivain reviendra une seconde fois, six ans plus tard, sur ce monde du factice et du faux-semblant, avec Eh bien, tuez maintenant ! (And So to Murder, 1940) qui se déroulera, cette fois, entièrement sur un plateau de cinéma, durant le tournage d'un film alors qu'ici, le décor se cantonne à cette riche propriété d'un auteur dramatique, et que l'œuvre envisagée est une pièce de théâtre. On notera toutefois que, dans ces deux cas, c'est H.M. qui mène l'enquête, alors que le D^r Gideon Fell, pour sa part, ne côtoiera vraiment le milieu des planches qu'une seule fois à la fin de sa carrière, dans Panic in Box « C ». Sir Henry, lui, connaîtra d'autres aventures dans le monde du théâtre au cours de l'affaire de La Maison de la terreur (My Late Wives, 1947). Sans compter que le décor d'un mini-théâtre amateur jouera un rôle non négligeable dans l'intrigue de L'Homme en or (The Gilded Man, 1942). Mais sir Henry a gardé depuis son adolescence ce goût irrépressible pour le jeu et la comédie – n'est-il pas lui-même un cabotin qui ménage toujours son entrée en scène, et qui rêva sa vie entière de jouer les grands rôles du répertoire ? – et cette fascination irrésistible pour les stars et l'univers en trompe-l'œil du spectacle. Sans compter son attirance toujours marquée pour le beau sexe auquel le D^r Fell, plus discret ou plus timide, ne fera jamais d'allusion directe. H.M., lui, n'hésite pas à interpellier les jolies femmes dans un vocabulaire osé, sans rapport, pour l'époque, avec son rang. Et ne cache pas son enthousiasme pour la plastique et le sex-appeal de certaines stars de l'époque, ce qui fait le désespoir de son épouse que nous ne connaissons jamais, mais qui semble, selon le témoignage de son impressionnant mari, outrée par son comportement indigne d'un gentleman britannique : « Il faut toujours, s'exclame H.M., que les maigres se fâchent quand on lorgne les

pulpeuses ! »

Pour les besoins de cette seconde enquête, Carr a affublé son héros d'un neveu d'Amérique venu tout spécialement en Angleterre sur les traces de la belle Marcia Tait. Ce qui nous vaudra quelques réflexions savoureuses et pertinentes sur le bon sir Henry, observé d'un œil à la fois perspicace et mordant par son beau-frère d'outre-Atlantique, haut fonctionnaire au Département d'État à Washington : « Tu le trouveras probablement en train de piquer un petit somme, mais il te soutiendra qu'il est débordé. » Mais, comme dit Humphrey Masters, « il faut Prendre H.M. comme il est : grognon, somnolent, insupportable, mais capable quand un cas l'intéresse, d'en trouver la solution en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ».

Une constatation dont sir Henry, une fois de plus, va prouver l'exactitude dans les pages qui suivent. Même si l'affaire, comme de coutume, se trouve compliquée à plaisir par une galerie de personnages hors du commun et une avalanche de péripéties qui divertiront le lecteur tout en détournant savamment son attention des quelques indices essentiels à l'explication du mystère.

Nota : La première édition en langue française de ce roman, devenue l'une des plus rares de l'auteur dans notre pays, fut publiée en septembre 1945 à Genève, dans la collection « Détective-Club » de chez Ditis, sous le titre de S.M. intervient. Le traducteur Amène Répond y avait pris l'initiative de changer le prénom de « sir Henry » en « sir Stanley » Merrivale dans le but de proposer une équivalence rendant compte du jeu de mots anglais sur les initiales du personnage (« His Majesty » : « Sa Majesté »), Par la suite, les traducteurs des quatre autres « Merrivale » publiés par le même éditeur (et par les éditions Flammarion à Paris), M^{me} J. -P. Dubois et Gabrielle Ferraris, conservèrent le même patronyme, dans Ils étaient quatre à table (décembre 1945), On n'en croit pas ses yeux (avril 1946), Je préfère mourir (novembre 1946) et L'Habit fait le moine (février 1949). L'idée était sans doute louable dans son intention, mais son application pour le moins contestable.

DES OMBRES DANS LE MIROIR

Sir Henry Merrivale semblait de fort méchante humeur. Les mains croisées sur son gros ventre, il regardait fixement par-dessus ses lunettes tandis qu'un pli maussade abaissait les coins de sa bouche.

— Hum ! bougonna-t-il en s'adressant au jeune homme assis en face de lui, ainsi, tu es mon neveu ! (Son fauteuil pivotant grinça.) Tiens, prends un cigare. Hé ! Veux-tu m'expliquer ce que tu trouves de si drôle là-dedans ? Les jeunes d'aujourd'hui sont d'une impertinence ! Pourquoi ricanes-tu, on peut le savoir ?

Il faut avouer que le neveu de sir Henry Merrivale était sur le point de lui éclater de rire au nez. C'était ainsi malheureusement que la plupart des gens se comportaient envers lui, y compris ses subordonnés au ministère de la Guerre, ce qui le peinait beaucoup. James Boynton Bennett aurait tout de même dû avoir une autre attitude : un jeune homme qui débarque d'Amérique et se trouve pour la première fois en présence d'un personnage aussi important devrait faire preuve d'un peu plus de déférence.

H.M. avait occupé autrefois un poste de responsabilité dans cette organisation aux rouages compliqués qu'était le British Secret Service. Aujourd'hui, sans avoir rien perdu de son influence, il faisait un peu partie du décor. Aussi était-ce sans façon que le père de Bennett, beau-frère de sir Henry et fonctionnaire haut placé du département d'État à Washington, l'avait présenté au jeune homme, avant son départ pour l'Angleterre.

— Surtout, avec lui, pas de cérémonies, avait-il recommandé. Ce n'est pas son genre. Il a fait parler de lui plus d'une fois à cause des noms d'oiseaux dont il gratifiait les plus hauts personnages de l'État dans des réunions politiques. Tu le trouveras probablement en train de piquer un petit somme mais il te soutiendra qu'il est débordé. Tu n'ignores pas qu'il est et juriste et médecin, mais personne ne l'apprécie à sa juste valeur, du moins c'est ce qu'il prétend. Sa dignité de baronnet remonte à deux ou trois cents ans, et c'est un socialiste de la première heure. Il terrorise ses secrétaires par ses débordements de langage et sa grammaire débraillée, il porte des chaussettes de laine blanche et oublie de mettre sa cravate quand il apparaît en public... Mais ne te fie pas aux apparences. Il se plaît à croire qu'il est impénétrable, tel Bouddha. Ce qui ne l'empêche pas d'être un

criminologiste de génie.

Le neveu de sir Henry Merrivale fut stupéfié par l'exactitude de la description paternelle. Il regardait son oncle, assis derrière son vaste bureau encombré de paperasses. Le bonhomme devait bien peser ses cent kilos. Sa respiration bruyante était ponctuée de grognements et son crâne chauve se profilait à contre-jour devant les fenêtres de cette grande pièce silencieuse, tout en haut de l'immeuble du ministère de la Guerre. On pouvait voir couler la Tamise en bas mais, en ce moment, elle était invisible dans le froid crépuscule de ce soir d'hiver. La pièce n'était éclairée que par le feu qui flambait dans la cheminée de marbre. H.M. le contemplait, les yeux clignotants ; ses lunettes avaient glissé sur le bout de son gros nez. Juste au-dessus de sa tête se balançait une énorme cloche de papier rouge en guise de décoration de Noël.

— Ha, ha ! rugit-il tout à coup en jetant à son neveu un regard méfiant. Tu te demandes ce que c'est, hein ? Surtout, ne crois pas que c'est moi qui m'amuse à ces idioties, mais, bien entendu, on ne m'a pas demandé mon avis. C'est Lollypop qui l'a confectionnée.

— Lollypop ? répéta Bennett, étonné.

— Ma secrétaire, grommela H.M. Une brave fille toujours dans mes pattes. En plus, elle me passe systématiquement le téléphone quand je suis occupé – et je suis toujours occupé ! À part ça, elle couvre mon bureau de fleurs et suspend des cloches de Noël au-dessus de ma tête.

— Mais, mon oncle, pourquoi ne la décrochez-vous pas, puisqu'elle vous déplaît ?

H.M. murmura quelques mots indistincts : la question l'embarrassait visiblement et il changea de sujet.

— Alors... tu es le fils de Kitty et du Yankee ? Bien, bien... As-tu un métier, par hasard ?

— Mon père a fait de moi une sorte de commissionnaire chargé de courir les capitales et les chancelleries à travers le monde.

— Hein ? s'écria H.M. avec véhémence. Ne me dis pas qu'ils t'ont balancé dans la diplomatie, toi aussi ! C'est un métier pour imbéciles. Tu mourras à la tâche. C'est toi qui l'as choisi ?

Bennett prit un cigare sur le bureau, devant lui.

— Pour tout dire, mon travail consiste à servir des cocktails aux célébrités qui viennent rendre visite à mon père, à porter des messages de la plus haute importance aux ministères des Affaires étrangères de différents pays, etc. « Le Secrétaire d'État présente ses compliments à Son Excellence le Ministre de... et l'assure que la question qui lui a été

soumise sera étudiée avec la plus grande attention. » Ce genre de choses. C'est pour une mission de cette nature que j'ai traversé l'océan en plein mois de décembre. (Le jeune homme hésita soudain, ne sachant s'il devait aborder le sujet qui le tourmentait.) Je suis venu voir lord Canifest, dit-il, le propriétaire de plusieurs grands journaux. Vous le connaissez, par hasard ?

H.M. connaissait tout le monde en ville.

— Si je le connais ! ricana-t-il derrière la fumée de son cigare. Il réclame à cor et à cri une alliance anglo-américaine pour se débarrasser des Japonais. Un grand type qui se donne des airs de Premier ministre et de papa-gâteau, toujours prêt à en placer une... Et c'est un affreux noceur, par-dessus le marché.

— Voilà un détail que j'ignorais, dit Bennett, étonné. Il est venu aux États-Unis pour une mission plus ou moins politique, afin d'établir certains contacts... Bien entendu, on ne l'a pas pris au sérieux, mais pour lui faire plaisir, on a donné force banquets en son honneur. (En pensée, Bennet revit Canifest faisant une allocution, au micro, auréolé de cheveux blancs, le doux sourire qui ne le quittait jamais plaqué sur ses lèvres.) Mes fonctions de commissionnaire, poursuivit-il, m'ont également obligé à promener à travers New York ce noble lord et sa suite. Mais un noceur ? Je n'avais rien remarqué. Il est vrai que le jour où Marcia Tait est arrivée...

H.M. ôta son cigare de sa bouche. Son visage demeura impassible mais une lueur d'intérêt brillait dans ses yeux.

— Hein ? Qu'est-ce que tu disais au sujet de Marcia Tait ?

— Oh ! rien, mon oncle.

H.M. brandit son cigare d'un air menaçant.

— Ah, ah ! Je vois ! Tu essayes de piquer ma curiosité. Tu as quelque chose derrière la tête. J'aurais dû m'en douter. J'aurais dû savoir que personne ne vient jamais me voir par esprit de famille.

Bennett revécut fugitivement toutes les impressions qu'il avait éprouvées les jours précédents. La série d'incidents mystérieux qui avaient marqué l'arrivée à Londres de la ravissante actrice lui revint. Il devait à tout prix faire part à son oncle de cette tentative de meurtre...

— Si je suis ici, répondit-il, c'est que mon père m'a envoyé à Londres après le voyage de Canifest, pour remettre au Foreign Office une lettre de remerciements relative à la visite de cet illustre personnage. J'avais espéré être de retour à la maison pour Noël.

— Pour Noël ? Quelle absurdité ! s'écria H.M. en jaillissant de son

fauteuil. Tu vas passer les fêtes avec nous.

— Le fait est, mon oncle, que je suis déjà invité dans une propriété du Surrey. Et je dois vous avouer que j'ai de bonnes raisons pour accepter cette invitation.

— Ah, oui ? Une fille, hein ?

— Vous n'y êtes pas ! Il faut que vous sachiez que d'étranges événements se sont produits ces jours derniers, et entre autres une tentative de meurtre. En outre, j'ai fait la connaissance de diverses personnes intéressantes, parmi lesquelles, lord Canifest et Marcia Tait, précisément. Bref ! Tout ça m'intrigue au plus haut point, pour ne pas dire que ça m'inquiète carrément.

H.M. alluma la lampe de bureau et sa lumière pâle éclaira un amas confus de documents parsemés de cendres de cigare. Comme le maître des lieux avait l'habitude de poser ses pieds sur un coin du meuble, les papiers amoncelés à cet endroit étaient chiffonnés et déchirés. Bennett distingua, au-dessus du marbre blanc de la cheminée, un portrait méphistophélique de Fouché.

Sir Henry ouvrit un coffre-fort monumental d'où il tira une bouteille de whisky, un siphon et deux verres. Il avait le don de répandre le désordre autour de lui. Ainsi, en voulant refermer la porte du coffre-fort, il réussit à renverser les pions d'un échiquier, à l'aide desquels il avait sans doute essayé de terminer une partie difficile. Myope comme une taupe, il heurta encore une petite table qui s'écroula avec fracas, entraînant dans sa chute une armée de soldats de plomb qu'il avait disposés là pour résoudre un problème de stratégie. Puis il s'assit pesamment, l'air maussade, et vida son verre d'un seul trait.

— Allez ! dit-il en croisant ses mains sur son ventre, je suis prêt à t'entendre, bien que je sois accablé de travail. Dans les bureaux d'en face, les types de Scotland Yard se creusent les méninges à propos du meurtre de Hampstead. Mais tu as parlé tout à l'heure d'une femme qui m'intéresse. Vas-y !

— Marcia Tait ?

H.M. opina du chef.

— Ha, ha ! On ne peut pas dire qu'elle manque de sex-appeal. Je ne rate jamais un de ses films ! (Il sourit malicieusement.) Mon épouse ne voit pas ça d'un très bon œil. Il faut toujours que les maigres se fâchent quand on lorgne les pulpeuses ! Ce qui est rigolo, c'est que j'ai bien connu son père, le vieux général Tait. Ça m'est revenu dernièrement en voyant Lucrèce Borgia au cinéma. (H.M. lança par-dessus la bouteille de whisky un regard aigu à son neveu :) Dis donc,

mon petit, y aurait-il quelque chose entre cette dame et toi ?

— Pas ce que vous croyez, mon oncle... J'ai simplement fait sa connaissance. Et elle est à Londres.

— Mais si c'était le cas, ça ne te ferait pas de mal, mon garçon. Enfin, les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas de ressort. Et que fait-elle dans notre bonne ville ?

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'elle a déjà joué sur les scènes londoniennes.

— Oui, répondit H.M. avec un vigoureux signe de tête, mais elle a fait un bide retentissant.

— C'est ça. J'ai entendu dire que les critiques ne l'avaient pas ratée. Aucun talent, affirmaient-ils. Alors, elle s'est exilée à Hollywood. Un cinéaste nommé Rainger s'est intéressé à elle, durant six mois, dans le plus grand secret, il en a fait ce qu'elle est devenue : une star lancée à coups de publicité. Ce sont deux hommes qui l'ont faite : Rainger et un certain Emery, son agent. Et maintenant, Marcia n'a plus qu'une ambition : remporter un triomphe en Angleterre, prouver aux critiques londoniens qu'ils se sont trompés et leur faire rentrer leurs insultes dans la gorge. Bref, elle est ici pour créer le rôle principal d'une pièce inédite.

— Tiens, tiens ! Elle veut se venger... Et qui est son imprésario ?

— C'est bien là la question. Personne qui soit connu dans le monde du théâtre. Elle en a éconduit plusieurs qui ne lui avaient pas fait confiance après son premier échec. Du reste, elle a également rompu le contrat qui la liait à sa firme d'Hollywood. Un beau jour, on ne l'a plus revue au studio. Emery et Rainger écumaient de rage... Ils se sont embarqués à sa suite pour l'Angleterre.

Tandis qu'il regardait pensivement la lampe de bureau, un souvenir affleura à la mémoire de Bennett d'une autre lumière, celle d'un dancing de New York, le Cavalla Club où, récemment, il avait passé la nuit. Il dansait avec Louise Canifest, la fille de Canifest. Par-dessus l'épaule de sa cavalière, il regardait les couples enlacés, ombres grotesques se mouvant dans une demi-obscurité et nimbées par la fumée des cigarettes. Du regard, il cherchait Marcia Tait, Et soudain, il l'avait aperçue, assise à une table, se profilant sur une tenture écarlate. Elle portait une robe de velours blanc qui découvrait ses belles épaules provocantes. Elle avait trop bu mais n'avait rien perdu de son allure de reine... Quand elle riait, il voyait entre ses lèvres pulpeuses ses dents éblouissantes. À sa droite était assis Emery, ivre et agité, et à sa gauche, le gros Rainger, mal rasé comme à son habitude mais exceptionnellement sobre, absorbé par son cigare. Il faisait chaud

et le martèlement de la batterie exaspérait le jeune homme. On entendait le ronronnement des pales des ventilateurs. Dans la foule des danseurs, il avait vu Marcia Tait lever sa coupe de champagne et Emery, d'un geste maladroit, en répandre le contenu sur sa gorge. Elle avait éclaté de rire. Ensuite, surgissant de la pénombre, John Bohun s'était précipité avec un mouchoir.

— Aux dernières nouvelles, reprit Bennett en détachant avec peine ses yeux de la lampe, la firme d'Hollywood a donné un mois à Marcia Tait pour revenir et remplir ses engagements. Mais elle ne veut rien savoir. Sa réponse, la voilà :

Il traça en l'air, avec son cigare, de grandes lettres, comme s'il composait une affiche et annonça :

Marcia Tait et Jervis Willard

dans

La vie privée de Charles II

de Maurice Bohun

Mise en scène de John Bohun

H.M. remonta ses lunettes d'écaille sur son nez.

— Charmant ! s'écria-t-il. C'est tout à fait le genre de femme que je me représentais. Avec ses grands yeux, ses paupières lourdes, son teint mat, son cou de cygne et sa bouche sensuelle, on la prendrait pour une de ces beautés de la National Portrait Gallery, exposées dans la salle des Stuart. Je suis étonné que personne jusqu'ici n'ait remarqué cette ressemblance. Ce qui me surprend aussi, c'est qu'elle ne paraît redouter aucune concurrence. À propos, sais-tu qui est Jervis Willard ? Le meilleur acteur que nous ayons actuellement en Angleterre. Mais dis-moi, qui sont les deux Bohun ? Et Canifest, qu'a-t-il à voir là-dedans ?

— C'est ici, répondit Bennett, que l'histoire se corse. Les Bohun sont deux frères. Je ne connais pas Maurice, l'aîné, mais je sais qu'on a trouvé hilarant qu'il soit l'auteur de la pièce. Tout au plus le croyait-on capable de composer une tragédie en cinq actes et en vers. Mais une farce paillarde...

— Je le connais ! s'écria H.M. C'est le Vieux Pédant ! Nous l'avions surnommé comme ça ! Mais c'est impossible ! Ce ne peut pas être lui. Celui dont je parle était professeur à Oxford. Il donnait un cours sur l'histoire politique et économique du XVII^e siècle. Est-ce que tu serais en train de me dire que...

— Mais oui, c'est bien lui. Je vous ai dit que j'étais invité à passer les fêtes de Noël dans le Surrey. Je vais précisément chez les Bohun, dans leur propriété de White Priory, près d'Epsom. C'est d'ailleurs

devenu le rendez-vous de toute la troupe, qui prétend que ce séjour lui est nécessaire pour se pénétrer de l'atmosphère historique de la pièce de Maurice. Oui, c'est bien ce vieux pédant qui est devenu un auteur célèbre ! Quant à son frère, John, il s'est toujours occupé de théâtre. C'est le type de l'Anglais peu loquace et d'une distinction un peu hautaine. Il a accompagné lord Canifest en Amérique et ne l'a pas quitté d'une semelle. Il a participé à toutes les réceptions offertes en son honneur mais n'a daigné manifester qu'un intérêt poli pour toutes les curiosités qu'on lui a montrées. Puis un beau jour, Marcia Tait est arrivée à New York, débarquant de Hollywood.

— Ah ! grommela H.M. Une histoire d'amour ?

— Cela ne ressemblait pas à une rencontre d'amoureux, non, dit lentement Bennett en se remémorant Marcia Tait à sa descente du train, posant sous les flashes des photographes, tandis que John Bohun, à l'écart, tapotait le sol du bout de son parapluie d'un air excédé. Mais Marcia a le don de créer autour d'elle une atmosphère indéfinissable. Vous l'avez comparée avec raison aux portraits des grandes amoureuses du XVII^e siècle. Débordante d'énergie, capricieuse par instants, elle cache sous ces apparences une nature plutôt calme, réfléchie. Un air de langueur, une mouche sur la joue, un roulement de tonnerre dans le lointain. C'est quelque chose qui flotte dans l'air, comme par une journée d'orage. Je suppose que tout cela ne signifie qu'une chose, le sexe, mais je crois tout de même qu'il y a plus que cela, un rien qui faisait les grandes courtisanes. J'ai du mal à m'expliquer...

— Tu crois ? Tu ne te débrouilles pas trop mal. Mais dis-moi, mon petit, ne serais-tu pas un peu amoureux, toi aussi ?

— Je l'ai été, avoua Bennett avec franchise. Comme tous ceux qui l'approchent. Mais, ajouta-t-il en hésitant, sans parler de la concurrence redoutable, je crois que toutes les émotions que Marcia fait naître autour d'elle auraient, à la longue, eu raison de moi.

— La rivalité était donc si grande ? demanda H.M.

— Incroyable ! Même dans les yeux de Canifest on voyait briller des éclairs de convoitise.

— Tiens ! Elle a donc fait sa connaissance ?

— Ils s'étaient déjà rencontrés en Angleterre. À leur arrivée à New York, Canifest, sa fille Louise et Bohun étaient descendus au Brevoort, un hôtel tout ce qu'il y a de bien. C'est dans ce même hôtel que la belle Marcia a posé ses valises. Nous avons été l'accueillir à la gare où l'attendaient une nuée de reporters, qui se sont empressés de photographier Canifest en train de féliciter paternellement la célèbre

actrice. La chose s'est corsée le lendemain lorsque Carl Rainger est arrivé, flanqué de son inévitable agent. John avait dans sa poche le manuscrit de la pièce de son frère. Entre Marcia et Bohun, d'une part, Rainger et Emery, d'autre part, régnait une sorte de paix armée qui menaçait à chaque instant de dégénérer. Et nous étions tous plus ou moins impliqués dans cette affaire. La situation était explosive. Et Marcia était là, imperturbable.

Quand donc avait-il senti, pour la première fois, la pénible tension qui planait sur le petit groupe hostile ? Peut-être était-ce dans l'appartement de Marcia, le soir où Rainger avait surgi. Singulier appartement, complètement nu, que l'on ne se serait guère attendu à trouver dans la Fifth Avenue, tout encombré de cadres à dorures et de fauteuils capitonnés. La beauté sombre de Marcia s'accommodait d'ailleurs assez bien de ce décor désuet. Elle portait ce soir-là une robe longue jaune. Bohun, plus grand et plus maigre que jamais, avait revêtu son frac et maniait avec dextérité le shaker. Canifest, toujours paternel, parlait sans arrêt. Sa fille était assise à ses côtés, silencieuse, timide et couverte de taches de son ; on ne lui avait pas permis de boire plus d'un cocktail : « Nos mères ne connaissaient pas ce poison », avait péremptoirement déclaré son père. Tout à coup, le téléphone avait sonné.

John Bohun avait fait un pas en direction de l'appareil, mais Marcia l'avait précédé. Un léger sourire, un peu étonné, errait sur ses lèvres. Et au moment où Bohun lui avait demandé le nom de l'interlocuteur, quelqu'un avait frappé à la porte. Puis, sans attendre la réponse, un petit homme court et trapu, qui ne s'était visiblement pas rasé depuis deux jours, était entré et avait foncé sur Marcia. « Qu'est-ce qui vous a pris de nous laisser tomber comme ça ? », avait-il lâché d'un ton rageur. Et Marcia avait alors présenté à ses hôtes son imprésario, Carl Rainger.

— ... Ça se passait il y a trois semaines, mon oncle. C'était Pour ainsi dire le début de l'affaire. Mais ce que je voudrais bien savoir, c'est qui, de notre petit groupe, a pu envoyer à Marcia Tait une boîte de chocolats empoisonnés.

CHOCOLATS À LA STRYCHNINE

— Quelqu'un de votre petit groupe, hein ? répéta H.M., songeur. Est-ce qu'elle y a goûté ?

— Ils sont arrivés hier. Soit environ un mois après le séjour de Marcia Tait à New York. Je ne savais pas alors que je viendrais en Angleterre. Je ne pensais même pas revoir Marcia et ses amis qui, d'ailleurs, ne m'étaient pas particulièrement sympathiques. Mais je ne pouvais pas me les sortir de la tête...

— Hum ! grogna H.M. Sers-toi à boire, mon garçon. Et dis-moi, quand as-tu revu tout ce beau monde ?

— Peu après cet après-midi mémorable à New York, je suis rentré à Washington, mais pour en repartir presque aussitôt. Mon père avait décidé entre-temps de m'envoyer en ambassade auprès du gouvernement britannique, et j'ai dû refaire ma valise en toute hâte. Le jour où je me suis embarqué sur le *Berengaria*, il faisait froid et il pleuvait ; la sirène avait à peine retenti que, déjà, la statue de la Liberté, les docks et les mouchoirs frénétiquement agités sur le quai s'étaient évanouis dans une épaisse brume. Le cœur un peu serré, je me suis alors apprêté à descendre au salon, mais, en me retournant, devinez qui j'ai aperçu sur le pont ?

— Eh bien ? marmotta sir Henry.

— Marcia Tait, en personne ! Et en fourrure, souriante, voyageant incognito derrière des lunettes noires, flanquée de Bohun et Canifest. Ce dernier souffrait visiblement du mal de mer et avait mauvaise mine. Du reste, il est descendu à sa cabine avant le déjeuner et on ne l'a plus revu. Quant à Rainger et Emery, ils ne se sont guère montrés que la veille de notre arrivée à Southampton.

— En revanche, Marcia, John Bohun et moi n'avons pas cessé de nous voir au cours de cette traversée. C'est là que j'ai remarqué que Bohun était un tout autre homme qu'à New York. Il était bavard et faisait même preuve d'un certain sens de l'humour. J'ai appris qu'il avait fondé d'immenses espoirs sur la pièce de son frère. Il avait l'intention de la mettre lui-même en scène. Les deux Bohun ont tous deux une passion pour le XVII^e siècle. Rien d'étonnant, d'ailleurs. White Priory, leur domaine, appartenait déjà à la famille sous le règne de Charles II. Leur ancêtre de l'époque semble avoir mené joyeuse vie

et tenu table ouverte. Il était l'ami du roi qui, lorsqu'il se rendait aux courses d'Epsom, logeait toujours chez eux.

H.M., qui avait à nouveau rempli les verres, se carra dans son fauteuil.

— Attends... Laisse-moi réfléchir. J'ai lu quelque chose là-dessus. Il y a un pavillon qu'on ne montre pas aux visiteurs, non ?

— C'est ça. On l'appelle le Miroir de la reine. C'est un certain George Bohun qui l'a fait construire en 1664 pour l'agrément de lady Castlemaine, la fameuse favorite. Tout en marbre, il se compose de deux ou trois pièces et s'élève au bord d'un petit étang. C'est d'ailleurs le cadre d'une des scènes de la pièce de Bohun.

— Je me souviendrai toujours de l'après-midi où John a évoqué ce pavillon. Nous étions assis tous les trois sur le pont, et il y avait de l'orage dans l'air. John Bohun est un homme réservé et timide, j'en suis persuadé. Il dit toujours que c'est Maurice l'intelligence de la famille, mais il a un œil d'artiste, et le génie de la description. Il me semblait voir de mes yeux le mystérieux pavillon, avec son allée bordée de haies et son petit étang entouré de cyprès... Puis je l'entendis murmurer, comme s'il se parlait à lui-même : « Dieu sait que j'aimerais jouer moi-même le rôle du roi ! Je... » Puis il s'arrêta net. Marcia lui lança alors un coup d'œil étrange, puis elle dit tranquillement : « Nous avons déjà choisi Jervis Willard pour ce rôle, n'est-ce pas ? » À ces mots, Bohun se leva et jeta à la jeune femme un regard qui me mit affreusement mal à l'aise. Pour faire diversion, je m'empressai de demander à Marcia si elle avait déjà visité le Miroir de la reine. Bohun sourit et dit, en posant doucement sa main sur celle de l'actrice : « Oh, oui !... C'est là que nous nous sommes rencontrés la première fois. »

— Tout cela ne signifiait probablement pas grand-chose mais j'en ai éprouvé, sur le moment, un sentiment pénible et vaguement inquiétant. Nous étions seuls sur le pont, la mer était houleuse et les chaises longues ne tenaient pas en place. Le soir tombait, et je regardais ces deux visages qui semblaient surgir d'un passé très lointain. Quelques instants plus tard, Tim Emery nous rejoignait, blafard mais décidé. Son apparition eut pour effet de plonger Bohun dans un mutisme complet. Il ne peut pas le souffrir, pas plus que Rainger d'ailleurs, et ne se donne même plus la peine de cacher son aversion.

— Hum ! grogna H.M. toujours pensif. Ces messieurs Rainger et Emery... Tu voudrais me faire croire qu'un producteur de films riche et connu plante là son travail et ses contrats pour s'embarquer aux troussees d'une belle ?

— C'est pourtant bien le cas ! Après deux ans passés sans prendre de vacances, il s'est accordé un congé, juste pour suivre Marcia et la détourner de ses projets.

— Hum... Il s'intéresse donc à elle ?

— Peut-être.

— Tu es naïf, mon garçon, murmura H.M. derrière la fumée de son cigare. Et cet Emery ?

— Il est plus loquace que les autres. Je le trouve même assez sympathique. Pour l'instant, il se ronge les sangs, car sa situation à Hollywood dépend du retour de Marcia. Voilà pourquoi il est du voyage.

— Amoureux, lui aussi ?

— Il a une femme en Californie. En tout cas, il ne manque jamais de raconter ce qu'elle pense de ceci ou de cela. Non, je crois qu'il s'intéresse à Marcia Tait parce que c'est sa créature, c'est lui qui l'a « faite ». Et hier donc, il y a eu le fameux épisode des chocolats...

Débarqué deux jours plus tôt à Southampton, tout le monde était arrivé l'après-midi même en gare de Waterloo. Dans la cohue de l'arrivée, ils avaient à peine eu le temps de se faire leurs adieux. John Bohun avait pourtant trouvé le moyen de venir leur serrer la main et de griffonner quelques mots sur un bristol.

— Marcia passera une nuit au Savoy pour donner le change et semer la meute de ses admirateurs, lui avait-il dit. Mais à partir de demain, vous la trouverez à cette adresse. Personne, à part vous, ne la connaît. Nous aurons le plaisir de vous revoir, n'est-ce pas ?

— Mais certainement ! avait répondu Bennett.

Il n'ignorait pas que Bohun et Marcia avaient eu le jour même une violente discussion à propos des deux Américains. Finalement, Marcia l'avait emporté et avait livré sa future adresse à Rainger et Emery.

Tandis qu'il se frayait à grand-peine un chemin vers la station de taxis, Bennett s'était retourné et avait vu Marcia sourire à la portière de sa voiture et tendre les bras pour recevoir une énorme gerbe de fleurs. Puis elle avait serré la main d'un homme qui se tenait debout près d'elle, et quelqu'un dans la foule avait dit : « C'est Jervis Willard ! » tandis que les flashes crépitaient de toutes parts. Ensuite, les photographes s'étaient acharnés sur lord Canifest, lequel, au bras de sa fille, souriait comme toujours avec amabilité.

Pendant que son taxi traversait le pont de Waterloo dans le brouillard jaune de cet après-midi de décembre, Bennett s'était demandé s'il reverrait jamais ses compagnons de voyage. On a vite

oublié les connaissances faites au hasard d'une traversée.

Il s'était rendu ensuite à l'ambassade des États-Unis pour serrer d'innombrables mains dans une réception fastueuse, puis quelques heures plus tard, au Foreign Office, où le rituel avait recommencé. Le soir, tout était terminé. On avait mis une voiture à sa disposition et, après les dernières visites de politesse, il s'était tout à coup senti seul et triste comme un chien.

Le lendemain matin l'avait trouvé encore plus déprimé, hanté par le souvenir de Marcia Tait. Il s'était demandé s'il devait se rendre à l'adresse qu'on lui avait indiquée, 16, Hamilton Place. Comme il se dirigeait en flânant à travers le West-End, le hasard avait décidé pour lui. Il avait entendu quelqu'un l'appeler par son nom et avait failli se faire écraser par une énorme limousine jaune. Les badauds s'étaient attroupés pour regarder la voiture, laquelle portait en lettres immenses l'inscription : CINEARTS FILM CORPORATION. Le bouchon de radiateur massif et argenté, de même que les caractères qui zébraient la peinture jaune, dénotaient assez le goût extravagant du chauffeur, Tim Emery, qui avait crié au jeune homme de monter. Il était d'une humeur massacrate, et tandis que la voiture filait en direction de Hyde Park, Bennett avait eu tout loisir d'admirer la mâchoire crispée du conducteur renfrogné.

— Le diable sait ce qui lui a passé par la tête ! avait vociféré Emery. Elle est complètement cinglée ! (Son poing s'était abattu sur le volant et il n'avait eu que le temps de freiner pour éviter un autobus.) Jamais je ne l'ai vue comme ça ! Depuis qu'elle est à Londres, je ne la reconnais plus. Pas de publicité, pas de tapage, elle ne veut rien savoir. Vous savez ce que ça signifie ? hurlait-il. Même si elle nous plaque tous, je suis obligé de faire parler d'elle dans les journaux, du moins pour le moment ! Il le faut ! Pouvez-vous imaginer une femme qui...

— Écoutez, Tim, ça ne me regarde pas, avait dit Bennett, mais vous savez bien qu'elle tient absolument à jouer dans cette pièce...

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Pour se venger, tiens ! Vous avez lu les journaux, ce matin ?

— Qu'est-ce qu'elle en a à fiche, de l'opinion des gens d'ici ? Elle gagne deux mille dollars par semaine à Hollywood ! Vous avez raison, Bennett, elle veut se venger... Mais justement ! Ça, ça serait un titre à mettre à la une ! UNE STAR DE CINÉMA VEUT SE VENGER... Mais elle ne me laisse pas faire ! Le diable m'emporte si elle ne renonce pas à cette idée stupide !

— Il ne vous reste plus qu'à l'assommer pour la kidnapper, avait

lâché Bennett d'un ton ironique.

Emery l'avait regardé à la dérobée, croyant qu'il parlait sérieusement.

— Jamais je n'oserais toucher un cheveu de sa tête, avait-il murmuré. J'aurais trop peur de lui faire du mal ! Je préférerais mourir plutôt que de la voir malheureuse. Si quelqu'un s'avisait de lui faire du mal, je lui casserais la figure. Je l'aime comme si c'était ma femme...

— Regardez plutôt la route ! avait fait remarquer Bennett sèchement. Où allons-nous ?

— Chez elle... si elle est là. (Il regardait droit devant lui, le visage défait.) Elle est sortie ce matin pour faire des courses, affublée d'une perruque pour ne pas être reconnue. Que dites-vous de ça ? Pour en revenir à notre sujet... Si elle voulait faire un film de cette histoire de Charles II, je n'y verrais aucun inconvénient, au contraire, ce serait parfait. Les Bohun pourraient au besoin l'accompagner comme conseillers artistiques. Mais ici... Jamais ! Vous le connaissez, Bohun ? Un type qui change d'avis comme de chemise ! Pourtant, il est rusé... De crainte que je ne ramène Marcia à la raison, il l'embarque à la campagne. Eh bien... qu'elle y aille ! Peut-être trouverons-nous à Londres un moyen de l'empêcher de réaliser ses projets.

— Et de quelle façon ?

— Oh ! peu importe... (Emery avait froncé les sourcils et baissé le ton.) Je vais vous révéler un secret que vous ne devez répéter à personne. Savez-vous qui finance toute l'affaire ?

— Non, qui est-ce ?

— Canifest, avait répondu Emery.

Il avait louvoyé savamment dans la cohue de Hyde Park Corner et s'était arrêté non loin de là, dans la cour d'un élégant immeuble. Ils étaient passés devant le portier en livrée et avaient pénétré dans le hall. Quelques secondes plus tard, ils se trouvaient à la porte de l'appartement n° 12. Le parfum lourd d'une gerbe de fleurs parvenait jusqu'à eux.

— On se croirait à un enterrement, avait murmuré Emery.

La porte était entrouverte sur un salon tendu de bleu où le soleil entrait à flots. Trois hommes se trouvaient là. Bennett ne connaissait pas le premier, qui fumait, assis près d'une fenêtre. Une énorme boîte de chocolats décorée de rubans aux couleurs criardes et d'une sirène nue trônait sur une table. John Bohun et Carl Rainger se faisaient face. Quand il les avait aperçus, Bennett avait eu le pressentiment d'un malheur.

— Au cas où vous ne le sauriez pas, Rainger, disait John Bohun sur un ton d'ironie cinglante, en général, on laisse les gens ouvrir eux-mêmes leurs paquets. Cela s'appelle les bonnes manières. Vous en avez déjà entendu parler ?

— Oh, je ne sais pas, avait répondu Rainger sans s'émouvoir. (Immobile, mâchonnant son cigare, il ne pouvait détacher ses yeux de la boîte. Puis il avait avancé la main vers les rubans.) Je suis tout simplement curieux, avait-il ajouté.

— Ah, oui ? avait dit Bohun en écartant vivement la boîte. Ne vous avisez pas de la toucher, mon vieux, sinon je vous flanque ma main sur la figure. C'est clair ?

L'homme assis près de la fenêtre était alors intervenu d'un ton conciliant :

— Voyons, Messieurs ! Calmez-vous.

Puis, écrasant sa cigarette d'un geste brusque, il s'était levé. Rainger avait reculé de quelques pas.

— Écoutez, John, avait repris l'autre d'une voix tranquille, à mon avis vous vous mettez en colère pour une chose qui n'en vaut pas la peine.

Il s'était dirigé lentement vers la table et avait entrepris de défaire les rubans. Puis, se tournant vers Rainger :

— D'autre part, M^r Rainger, il n'y a vraiment pas de quoi exciter votre curiosité ! C'est une boîte de chocolats tout à fait quelconque. Accompagnée d'une carte : « Avec les hommages d'un admirateur. » Vous avez peut-être cru qu'elle contenait une bombe...

— Si ce fou, avait murmuré Rainger en désignant Bohun de son cigare, était capable de se taire une minute pour me laisser expliquer...

Emery avait choisi cet instant pour frapper et était entré, suivi de Bennett. Les trois hommes debout dans le salon avaient échangé des regards bizarres. On aurait entendu voler une mouche.

— Bonjour, Tim, avait crié Rainger. Bonjour, M^r Bennett. Vous arrivez à point nommé pour en entendre une bien bonne.

— À propos, Rainger, avait coupé Bohun d'un ton glacial, pourquoi est-ce que vous ne décampez pas ?

L'interpellé avait froncé les sourcils.

— Et pourquoi ? Je suis ici au même titre que vous. Moi aussi, je m'intéresse à Marcia et je dois veiller sur elle. Si vous y tenez, Willard, je puis d'ailleurs vous exposer la raison de ma curiosité : cette boîte de

chocolats me paraît suspecte...

John Bohun avait reculé d'un pas, les yeux fixés sur la table. Celui qu'on avait appelé Willard en avait fait autant. C'était un homme de haute taille, au visage intelligent et aux yeux sombres. Deux rides profondes marquaient les coins de sa bouche.

— Suspecte ? avait-il répété lentement.

— Cette boîte n'a pas été envoyée de Londres par un admirateur inconnu de Marcia, avait repris Rainger. Vous n'avez qu'à voir l'adresse : Miss Marcia Tait, appartement n° 12, Hertford, Hamilton Place, London W. 1. Six personnes seulement savaient qu'elle habitait ici. À l'heure qu'il est, son adresse n'a toujours pas été révélée. Or, ce paquet a été expédié hier soir, alors qu'elle n'était pas encore arrivée. C'est un de ses... disons, une de ses connaissances qui l'a envoyé. Autrement dit, l'un d'entre nous. Pourquoi ?

Il y avait eu un bref silence, puis Bohun s'était écrié :

— C'est une plaisanterie de très mauvais goût ! Il suffit de connaître Marcia pour savoir qu'elle ne mange jamais de friandises. Et puis cette boîte avec une fille nue...

— Je suis de votre avis, était intervenu Willard. Croyez-vous qu'il s'agisse d'une sorte d'avertissement ?

— Quoi ! avait éclaté Bohun, voulez-vous dire que ces chocolats seraient empoisonnés ?

Rainger l'avait dévisagé d'un regard morne.

— Tiens, tiens, tiens. Personne n'a parlé de ça. Ou bien vous êtes vraiment un imbécile, ou bien vous êtes très perspicace. Très bien. Si vous pensez qu'ils sont inoffensifs, pourquoi n'en mangeriez-vous pas un ?

— D'accord, avait dit Bohun après un instant d'hésitation, comme vous voudrez.

Il avait soulevé le couvercle de la boîte.

— Minute, John ! avait fait Willard en riant pour détendre l'atmosphère. Je suis persuadé que nous nous énervons pour rien. Si vous avez une arrière-pensée, faites analyser ces chocolats. Mais si vous n'éprouvez aucune inquiétude, mangez-en tous.

Bohun avait approuvé de la tête. Il avait pris un chocolat et promené un regard bizarre sur l'assistance.

— Excellente idée. Servez-vous, Messieurs. Nous allons tous en manger un !

Dans la pièce obscure, au dernier étage du ministère de la Guerre,

Bennett sursauta en entendant la grosse voix de la cloche de Westminster qui sonnait 6 heures. Le souvenir de l'épisode qu'il venait d'évoquer était trop proche. Il avait oublié où il se trouvait. Enfin, il reconnut le visage rond et luisant qui lui faisait face comme celui de son oncle.

— Et alors ! Ça s'arrête là ? explosa H.M. De tous les imbéciles que j'ai rencontrés dans ma vie, ce Bohun est bien le plus lamentable ! « Nous allons tous en manger un » ! Quel âne ! Il s'imaginait probablement qu'un d'entre eux avait empoisonné la rangée supérieure des chocolats et que, par conséquent, celui-ci refuserait de s'exécuter. Mais c'est stupide ! Avec un peu de jugeote, ton Bohun aurait compris tout de suite que le coupable s'était bien gardé d'empoisonner tous les chocolats de cette rangée, et qu'obligé de se servir, il en choisirait un inoffensif ! Bohun a-t-il vraiment réussi à vous en faire manger à tous ?

— Il ne nous restait rien d'autre à faire, vu l'atmosphère de suspicion.

— Ne me dis pas que tu y as goûté, toi aussi ! s'exclama H.M., les yeux écarquillés.

— Mais si ! Comment refuser ? Rainger a protesté contre ce petit jeu idiot...

— Et il a eu bien raison !

— Après avoir en vain essayé de détourner Bohun de son projet, il s'est fâché tout rouge, exaspéré par ses ricanements. Alors, Emery, beaucoup plus soûl qu'il n'en avait l'air, s'est mis à hurler qu'il lui ferait avaler la boîte entière s'il ne s'exécutait pas comme les autres. Rainger s'est donc résigné à gober un chocolat, Emery aussi, ainsi que Willard qui, lui, considérait tout ça comme une vaste blague. Bien entendu, j'en ai fait autant. C'est alors que j'ai vu Rainger se départir pour la première fois de son air blasé. D'ailleurs, j'avoue que nous nous sommes tous comportés de façon un peu ridicule. La chose ne me paraissait plus drôle du tout. Au moment où j'ai mordu dans mon chocolat, j'ai cru sentir un goût tellement bizarre que j'aurais juré...

— Ha, ha ! Je parie qu'ils avaient tous le même goût, c'est-à-dire un goût de chocolat ! Et alors ? Qu'est-il arrivé ?

— Rien sur le moment. Nous étions tous debout à nous regarder, pas très rassurés, je dois dire. Puis Rainger a lâché d'un ton aimable : « J'espère que cette expérience vous fera à tous le plus grand bien ! » Ensuite, il a pris son manteau et son chapeau et il est sorti.

— Lorsque Marcia est rentrée quelques minutes plus tard, nous avions tous l'air de gamins surpris les doigts dans le pot de confiture.

— Lui avez-vous raconté cet épisode ?

— Non. Nous n'avions pas pris au sérieux cette histoire de poison, mais tout de même... Quand nous l'avons entendu arriver, Bohun a prestement saisi la boîte et l'a fait disparaître sous son manteau. Une heure après, nous déjeunions tous ensemble. Hier soir, à 6 heures, Bohun m'a téléphoné à mon hôtel pour me demander d'assister à un conseil de guerre qui devait se tenir dans un hôpital, à Audley Street. Environ deux heures après notre déjeuner, Emery, qui se trouvait dans un bar, s'était tout à coup effondré. Le médecin appelé sur place avait diagnostiqué un empoisonnement à la strychnine.

Les deux hommes restèrent un instant silencieux. Puis Bennett reprit, comme pour répondre à une interrogation muette :

— Il n'est pas mort, sa vie n'est pas même en danger. La dose de poison qu'il avait absorbée n'était pas assez forte, et il est tiré d'affaire. Mais nous nous sentions plutôt mal à l'aise après cette expérience stupide. Aucun de nous ne voulait parler à la police, sauf bien entendu Emery qui voyait là une magnifique occasion de faire donner la presse. Il répétait à qui voulait l'entendre que c'était l'idée publicitaire la plus sensationnelle du siècle. Rainger l'a calmé en lui faisant remarquer que l'enquête judiciaire prendrait beaucoup de temps et qu'il leur serait impossible de ramener Marcia en Amérique dans le délai accordé par leur firme. Or, comme c'est leur obsession...

— Et Marcia, dans l'affaire ?

— Elle n'a pas bronché, au contraire, elle a eu l'air de trouver l'histoire très amusante. Elle a prodigué des soins maternels à Emery, et comme il est très sensible, son dévouement lui a presque arraché des larmes. Bohun était le plus affecté du lot. Ce matin, nouveau conseil de guerre, à grand renfort de cocktails et de plaisanteries, pour dissiper le malaise, mais le fait est que quelqu'un... l'un de nous peut-être...

Bennett termina sa phrase par un geste éloquent.

— Hum ! grommela H.M. Mais dis-moi, les chocolats ont-ils été analysés ?

— Bohun s'en est occupé. À part celui qu'Emery a mangé, il s'en trouvait encore un autre dans la rangée supérieure, qui était empoisonné. Ils contenaient à eux deux assez de strychnine pour provoquer la mort. Nous avons remarqué plus tard que le second était légèrement écrasé d'un côté. Ils étaient assez loin l'un de l'autre pour que la même personne ne puisse les manger coup sur coup, hormis par un hasard tout à fait extraordinaire. En d'autres termes, mon oncle, c'était bel et bien un avertissement, comme Willard l'avait supposé

d'emblée.

Le fauteuil de H.M. grinça. Il réfléchissait derrière ses grosses lunettes, une main sur les yeux. Il resta silencieux un long moment.

— Bon ! Je vois. Et qu'avez-vous décidé, en fin de compte ?

— Maurice Bohun devait venir cet après-midi à Londres pour chercher Marcia et la conduire à White Priory, avec Willard, en train. John ne partira que ce soir en voiture, car un rendez-vous d'affaires le retiendra très tard. Je devais partir avec les autres, mais je dois moi aussi rester en ville à cause de diverses obligations mondaines.

— Tu comptes quand même les rejoindre ce soir ?

— Oui, si je peux abréger mes visites. Voilà, mon oncle, je vous ai tout dit, conclut-il après réflexion.

Il hésita : s'était-il rendu ridicule en livrant ses craintes à son oncle ? Ou, au contraire, avait-il pressenti un danger réel ?

— Je crains de vous avoir fait perdre beaucoup de temps. Peut-être qu'il n'y a rien là-dessous.

— Qui sait ? rétorqua H.M. (Il se pencha pesamment en avant.) Maintenant, écoute-moi bien...

6 heures et demie sonnaient à l'horloge de Big Ben.

LA MORT DANS LE MIROIR

Douze heures plus tard, assis au volant de sa voiture, Bennett étudiait en grelottant une carte compliquée à la lueur de sa lampe de bord. Sur les vingt kilomètres qui le séparaient maintenant de Londres, il s'était déjà trompé de route plusieurs fois. Deux heures auparavant, l'esprit encore embrumé par le champagne, il avait conçu la lumineuse idée de partir en pleine nuit, malgré la tempête de neige, pour arriver à White Priory au petit matin.

Mais il tombait de sommeil, ses traits étaient tirés et il se sentait glacé jusqu'aux os. L'aube allait bientôt poindre. À l'est, le ciel virait au gris et déjà, les étoiles pâlissaient. Les paupières lourdes, il descendit de voiture et se mit à battre la semelle pour se réchauffer. La route filait droit devant lui entre des arbres dénudés. À sa droite, une forêt fantomatique surgissait de l'ombre. À sa gauche, des champs s'étendaient à perte de vue sous une épaisse couche de neige. Bennett se laissa gagner par une inquiétude qu'il ne put maîtriser. Le grondement de son moteur, lorsqu'il changea de vitesse, résonna de façon sinistre dans le silence de mort qui l'entourait.

Et pourtant, il n'y avait pas la moindre raison de s'inquiéter ! Il essaya de se rappeler ce que H.M. lui avait dit la veille, mais décidément son esprit fonctionnait au ralenti. Ah, oui ! Il avait noté deux numéros de téléphone dans son carnet d'adresses. L'un était le numéro confidentiel de H.M. au ministère, l'autre le fameux Victoria 7000, qui lui permettait d'obtenir à toute heure l'inspecteur-chef Humphrey Masters de Scotland Yard, récemment promu chef du C.I.D., le département des recherches criminelles. De toute façon, il n'en aurait pas besoin.

Le visage impénétrable et la grosse voix lui revinrent. H.M. avait dit qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Il avait ricané à cause de la réaction de Marcia Tait dans l'épisode des chocolats. Bennett n'avait pas compris pourquoi.

Brusquement, le souvenir de l'actrice lui traversa l'esprit. Elle devait dormir à cette heure-ci. Était-ce une heure pour arriver chez des Anglais ? Si au moins il avait pu oublier cette maudite boîte de chocolats !

Enfin, il trouva la petite route à gauche qui conduisait à White

Priory. Il faisait jour lorsqu'il fut en vue du manoir, entouré d'un mur de pierre coiffé de neige. Un portail en fer forgé marquait l'entrée. L'un des battants était entrouvert. Des sapins découpaient leurs silhouettes noires sur la neige. Il pouvait maintenant voir la demeure, longue et basse, flanquée de deux ailes et hérissée de tourelles. Des fenêtres cintrées regardaient dans le vide, comme des yeux morts. Rien ne bougeait.

Bennett se glissa hors de la voiture et, ankylosé par le froid, se dirigea vers le portail pour l'ouvrir tout grand. Tiré de son sommeil, un oiseau battit des ailes.

Le jeune homme roula jusqu'aux abords du manoir par une allée bordée d'arbres immenses dont les branches se rejoignaient pour former un tunnel. La limousine de John Bohun était déjà garée devant la porte.

À cet instant précis, un chien se mit à hurler.

Cet éclat inattendu dans le silence fit frissonner Bennett. C'était un hurlement profond et rauque qui s'acheva dans un gémissement plaintif. Le jeune homme regarda autour de lui. À sa droite, une galerie à colonnade, de construction plus récente que le reste du bâtiment, abritait la porte d'entrée. On accédait à une terrasse par un grand escalier. De l'allée centrale partaient trois chemins enneigés ; l'un faisait le tour de la maison, le second s'enfonçait dans le parc et le troisième descendait vers les écuries. Venant de cette direction, un nouveau hurlement retentit.

— Couché ! cria une voix. Ça suffit, Tempête !

C'est alors que Bennett entendit un nouveau cri – humain cette fois. Un cri comme il n'en avait jamais entendu. Hagard, il fit en courant les quelques pas qui le séparaient des écuries. Un homme chaussé de guêtres brunes – ce devait être le palefrenier – essayait de calmer deux chevaux de selle qu'il tenait par la bride et qui semblaient fort agités. Couvrant avec peine le hennissement et le piétinement de ses bêtes, il braillait :

— Monsieur ! Monsieur ! Où êtes-vous ? Qu'est-ce que...

Une voix faible leur parvint en réponse :

— Ici !

Tandis que Bennett cherchait d'où venait la voix, il reconnut, d'après la description qui lui en avait été faite, l'allée bordée de haies qui devait conduire au Miroir de la reine. Il lui semblait avoir reconnu la voix de John Bohun. Comme un fou, il s'élança dans cette direction...

La couche de neige n'était guère épaisse sur le chemin mais ses chaussures étaient déjà trempées. Des traces de pas longeaient l'allée. Elles étaient toutes fraîches. Bennett les suivit, traversa un bosquet et découvrit enfin le pavillon. Il se dressait au milieu d'une vaste étendue recouverte de neige, et un sentier y conduisait. La porte d'entrée était ouverte, les traces de pas s'arrêtaient sur le seuil.

Tout à coup, une ombre surgit de l'intérieur et Bennett, effrayé, s'arrêta net, le cœur battant. L'homme se couvrit le visage de ses mains et s'appuya en chancelant contre la porte. Il sanglotait.

Bennett fit un pas et la neige crissa sous ses semelles. L'homme leva les yeux.

— Qui êtes-vous ? s'écria-t-il.

C'était John Bohun. Bennett le vit s'avancer en titubant. Malgré la distance et le peu de lumière qui régnait encore, il remarqua qu'il portait des culottes de cheval. Son visage, masqué en partie par une casquette, était méconnaissable. Le chien hurla de nouveau.

— Je viens d'arriver ! cria Bennett. Je...

— Venez !

Le jeune homme s'élança, sans plus s'occuper des traces de pas qu'il avait remarquées. Devant lui s'étendait ce qu'il prit pour une pelouse. Il était sur le point de s'y engager quand Bohun lui cria :

— Pas par là ! Attention ! La glace est très mince... C'est l'étang ! Vous allez vous noyer...

Bennett recula et reprit le chemin qui faisait le tour de l'étang. Un instant plus tard, il gravissait les trois marches du perron.

— Elle est morte, murmura Bohun, livide, en remuant à peine les lèvres. Vous m'avez compris ? insista-t-il d'une voix rauque. (De sa main tremblante qui tenait une cravache, il désigna la porte.) Je vous dis que Marcia est morte ! Je viens de la trouver, là. Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'avez rien à dire ? Elle est morte. Sa tête est... est... (Un frisson le parcourut.) Vous ne me croyez pas ? Entrez et voyez vous-même ! Mon Dieu ! Marcia... Ils l'ont assassinée... Nous devons faire une promenade à cheval ce matin, tous les deux... Je suis venu la chercher et...

Bouleversé, Bennett réussit à articuler quelques mots :

— Mais comment est-elle venue ici... dans ce pavillon ?

L'autre le regarda, hagard, comme s'il ne comprenait pas le sens de ses paroles.

— Oui... c'est vrai, vous ne savez pas. Vous n'étiez pas là... Elle a

exigé de dormir ici tout le temps qu'elle resterait chez nous. Je ne l'aurais jamais permis, mais je n'étais pas là pour l'en empêcher...

Ils entendirent alors quelqu'un qui appelait :

— Monsieur ! (Le palefrenier, de l'autre côté de l'étang, faisait de grands signes.) Qu'est-ce qui se passe ? C'est vous qui avez crié ? Je vous ai vu entrer, alors...

— Allez-vous-en ! hurla Bohun. Je n'ai pas besoin de vous. Je n'ai besoin de personne !

Il se laissa tomber sur la première marche du perron et enfouit son visage dans ses mains.

Bennett passa derrière lui. Il avait peur de pénétrer dans ce pavillon si sombre. Mais il fallait qu'il aille voir... Pourquoi ses mains tremblaient-elles ainsi ?

— Y a-t-il... de la lumière à l'intérieur ? demanda-t-il.

La réponse vint enfin :

— De la lumière... à l'intérieur ? Oui, bien sûr. La lumière électrique. C'est drôle, j'ai oublié d'allumer ! Ça alors ! Ha, ha ! J'ai...

En dépit de l'obscurité qui régnait, il vit qu'il se trouvait dans un vestibule exigu qui sentait le bois humide et les vieilles étoffes. Un léger parfum de femme flottait encore dans l'air. Il ne pouvait croire à la mort de Marcia. Cette étrange attirance qu'elle exerçait... ses mains qu'il avait touchées, ses lèvres aussi... une seule fois... Non, tout cela ne pouvait pas s'être changé en un corps immobile et d'une pâleur de cire. Impossible. Elle était là. Il sentait sa présence. Mais pourquoi ce sentiment de vide affreux ? Il se dirigea à tâtons et se trouva tout à coup devant une porte ouverte. Il entra. Ayant trouvé le commutateur, il eut un instant d'hésitation, puis se décida à allumer.

Il eut alors l'impression de se trouver dans le salon d'un musée, à l'époque des Stuart. Rien n'avait été touché, seules les soieries avaient pâli, les couleurs s'étaient fanées. Trois hautes fenêtres cintrées faisaient face à une cheminée sculptée. Le sol était carrelé de dalles de marbre noires et blanches en damier. Des chandeliers de cuivre étaient fixés le long des murs. L'éclairage était distribué avec un art qui laissa croire à Bennett que des bougies dispensaient cette lumière diffuse. La cheminée était garnie de cendres et un magnifique fauteuil sculpté aux armes des Stuart lui faisait face. Au fond du salon s'ouvrait une autre porte. Quand Bennett l'eut franchie, il se trouva de nouveau plongé dans l'obscurité et, de nouveau, hésita à tourner le commutateur.

Seuls deux candélabres étaient allumés. La faible clarté qu'ils dispensaient, reflétée dans les miroirs, lui permit de distinguer un

grand lit à baldaquin rouge. Puis ses yeux tombèrent sur le corps.

Il s'élança en trébuchant. Oui, elle était morte. Morte depuis de longues heures, car son corps glacé avait déjà été saisi par la rigidité cadavérique.

Il recula. Rassemblant son courage, il essaya de réfléchir. Cela lui paraissait impossible. L'actrice gisait là, par terre, entre la cheminée et le lit. Une grande fenêtre laissait passer une lumière grise et trouble qui éclairait vaguement le cadavre. Sur son front, le sang s'était coagulé. Ses yeux étaient entrouverts et ses magnifiques cheveux noirs ruisselaient sur ses épaules. Son visage reflétait moins la peur qu'une expression un peu hautaine, celle d'une femme consciente de son pouvoir et de sa séduction. Elle portait un déshabillé de dentelle blanche ; une bretelle avait glissé, découvrant une épaule...

Un meurtre. On l'avait frappée à la tête avec... avec quoi ? Bennett essayait d'enregistrer tous les détails qui pouvaient avoir une signification. Il regarda autour de lui. Dans cette cheminée comme dans l'autre, il y avait le même petit tas de cendres. La garniture de la cheminée avait été renversée et le tisonnier gisait dans le foyer. Le tisonnier ?... Peut-être...

Sur le manteau de la cheminée et par terre, sur le bord du tapis gris, les débris d'une carafe ancienne étaient éparpillés. Tout autour, des taches sombres : du porto, dont l'odeur douceâtre flottait encore dans l'air. Les éclats d'un ou de deux... oui, de deux verres luisaient sur les dalles, devant la cheminée. Un petit siège laqué était renversé, de même qu'une chaise de bois sculpté.

Bennett essaya d'imaginer ce qui s'était passé. Ce n'était pas difficile. Marcia, au cours de la soirée, avait reçu une visite. Une discussion s'était engagée, et soudain, l'inconnu s'était jeté sur elle. Dans la lutte, les meubles, la carafe et les verres avaient été renversés. Marcia avait tenté de fuir, il l'avait rattrapée, tuée, et frappée avec une rare sauvagerie, longtemps après qu'elle eut cessé de vivre.

L'atmosphère lourde de la pièce, dans laquelle flottaient encore des relents de parfum, d'alcool et de fumée, parut soudain irrespirable au jeune homme. De l'air ! Il fallait à tout prix qu'il se libère, qu'il s'arrache à ces images obsédantes. Comme il contournait le corps pour s'approcher de la fenêtre, un nouveau détail lui sauta aux yeux. Sur le tapis et jusque devant la cheminée, des allumettes brûlées étaient éparpillées. Il les remarqua à cause de leurs couleurs vives ; c'étaient des allumettes achetées sur le continent, vertes, rouges et bleues. Sur le moment, il n'y prêta pas grande attention, et pourtant, la seule boîte d'allumettes qu'il avait vue était d'une espèce courante. Placée sur le manteau de la cheminée, elle voisinait avec un coffret à

cigarettes. Il s'apprêtait à ouvrir toute grande la fenêtre et avait déjà saisi l'espagnolette lorsqu'il se souvint qu'on ne doit rien toucher en de pareilles circonstances. Tant pis ! Il était trop tard. D'ailleurs, il avait encore ses gants.

L'air frais lui fit du bien. Il respira profondément et à plusieurs reprises avant de refermer la fenêtre. Les rideaux n'avaient pas été tirés, pas plus que les persiennes. Dehors, il vit glisser des ombres bleues sur la neige. Au-delà de l'étang, derrière un rideau d'arbustes, s'élevaient le bâtiment des écuries et une petite maison aux volets verts qui devait servir d'habitation aux domestiques. À première vue, jamais il n'aurait deviné que cette étendue recouverte de neige cachait un étang. Heureusement que John Bohun l'avait averti !

La glace est mince et la neige intacte. Il se répétait machinalement ces mots, sans y voir le moindre rapport avec la situation. Il ne parvenait à établir aucun lien entre ses idées mais il sentait confusément qu'un insondable mystère planait sur ces lieux, un mystère qui devait à tout prix être éclairci. Aussi loin que portait son regard, il pouvait voir la neige intacte. Nulle trace de pas, sauf celles de John Bohun qui se dirigeaient vers le pavillon. Pourtant, le meurtrier n'avait pu s'en aller sans laisser d'empreintes. Même si la glace qui recouvrait l'étang avait été assez épaisse pour supporter le poids d'un homme, il n'aurait pu le traverser sans y marquer ses empreintes. Mais peut-être y avait-il une deuxième entrée sur l'arrière du pavillon...

Non ! C'était absurde. Marcia était morte depuis plusieurs heures déjà. Le meurtrier s'était enfui pendant qu'il neigeait encore, et ses traces avaient été effacées. Pourquoi se creuser la tête ? Cependant, Bennett avait la nette impression qu'à Londres la neige avait cessé de tomber très tôt. Enfin, ce n'était pas son affaire, après tout.

Une voix qui l'appelait du vestibule l'arracha à ses conjectures. Il sortit en hâte de la chambre et, dans la lumière incertaine de l'éclairage diffus, il aperçut Bohun, un flacon d'alcool à la main.

— C'est un meurtre, dit-il d'une voix égale. Un meurtre abominable. Si jamais je découvre l'assassin, je la vengerai. Je le tuerai.

— Que s'est-il passé exactement, hier soir ? demanda Bennett.

— Je ne sais pas. Venez ! Nous allons les réveiller, tous, et les interroger. Nous finirons bien par découvrir la vérité ! J'ai été retenu hier à Londres et je ne suis arrivé ici que ce matin, vers 3 heures ; il faisait encore nuit. Je ne savais même pas quelle chambre on avait donnée à Marcia. Elle avait bien déclaré qu'elle dormirait dans ce pavillon, mais je ne l'avais pas prise au sérieux. (Bohun laissa errer

son regard autour de lui.) C'est un coup de Maurice, continua-t-il. Mais elle m'avait promis de sortir ce matin avec moi à cheval. Je suis monté dans ma chambre pour m'étendre quelques heures, puis je suis allé réveiller Thompson : c'est le valet de chambre. Il était resté debout la moitié de la nuit, à cause d'une rage de dents. Il m'a dit que Marcia dormait dans le pavillon et qu'elle avait donné l'ordre à Locker, le palefrenier, de tenir les chevaux prêts pour 7 heures. Je suis donc venu ici quand Locker m'a averti que les chevaux étaient sellés ; c'est alors que j'ai entendu le chien hurler... Voulez-vous boire quelque chose ? Rentrons plutôt à la maison. Nous nous ferons servir le café.

Bennett sentit que Bohun avait fait un effort surhumain pour parler sur ce ton parfaitement calme, presque indifférent. Epuisé maintenant, il se taisait.

— C'est horrible de la voir ainsi, n'est-ce pas ? fit-il.

— Nous saurons qui l'a tuée, dit Bennett. Je connais un homme qui le découvrira. Je suis navré... Vous étiez... Vous étiez très...

— Oui, lâcha Bohun. Venez.

Bennett hésita. C'était ridicule mais il éprouvait une angoisse insurmontable.

— Je voudrais vous poser une question, Bohun, avant que nous ne fassions d'autres traces dans la neige. N'y avait-il pas d'autres empreintes que les vôtres, quand vous êtes venu ici ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Bohun en faisant volte-face.

— Oh ! Je n'avais pas l'intention de...

Mais Bennett se rendit compte qu'il avait, sans le vouloir, formulé une accusation. C'était maintenant ou jamais l'occasion d'user de ses qualités de diplomate encore novice.

— Ne vous méprenez pas, Bohun. Je n'ai rien voulu insinuer. Je pensais seulement que, peut-être, le meurtrier était encore caché dans le pavillon.

— Quoi ?

— N'y a-t-il pas une autre entrée que celle-ci ?

— Non.

— Et vous êtes bien sûr que la glace qui recouvre l'étang est trop mince pour supporter le poids d'un homme ?

— C'est Thompson qui m'a recommandé de ne pas le traverser. Hier encore, des enfants ont failli se noyer. (Bohun s'interrompt.) Vous dites des bêtises, ajouta-t-il sèchement. Pourquoi compliquer

encore les choses ? Des traces de pas ! Vous parlez comme le détective stupide d'une pièce policière. Et bientôt vous allez prétendre que c'est moi qui ai assassiné Marcia !

— Vous dites n'importe quoi, Bohun. Regardons plutôt si personne ne s'est caché ici.

Bohun mit du temps à comprendre et finit par passer devant, sans lâcher sa bouteille. Les deux hommes visitèrent le pavillon de fond en comble. Les recherches ne durèrent d'ailleurs pas longtemps. Il n'y avait que quatre pièces et une minuscule salle de bains. D'un côté le salon et la chambre à coucher, de l'autre le salon de musique et une petite pièce meublée dans le goût du XVII^e siècle, avec des tables à jeu en bois de rose. Tout était vieux et usé, mais entretenu avec grand soin. Nul ne se cachait dans le pavillon, et lorsqu'ils eurent regardé par toutes les fenêtres, ils furent convaincus qu'il n'y avait pas la moindre trace de pas dans la neige.

— J'en ai assez, dit Bohun après avoir regardé une dernière fois par la fenêtre du salon de musique. Venez, rentrons, et cessons de jouer les détectives. C'est ridicule. Il a neigé tout à l'heure, voilà pourquoi nous ne pouvons distinguer la moindre trace. Ne vous faites pas de souci, Bennett ! Laissez-moi m'occuper de cette affaire. Si jamais je mets la main sur celui qui...

Une fois de plus, Bennett s'étonna du calme et de l'aisance de son compagnon. Mais lorsque, dans l'air glacé du matin, ce dernier entendit son nom jeté d'une voix faible, il tressaillit et ne put s'empêcher de laisser échapper un cri.

LE JOUR SE LÈVE

La voix qui appelait se rapprochait. Les deux hommes étaient à la porte du pavillon lorsqu'ils distinguèrent devant eux, à une trentaine de mètres et venant de l'allée, un homme de haute taille qui s'avavançait d'un pas rapide, la pipe à la bouche, un chapeau noir sur le haut du crâne. C'était Jervis Willard. Il chassait la neige des haies à coups de canne.

Lorsqu'il les aperçut, il s'arrêta et ôta sa pipe de sa bouche.

— Restez où vous êtes ! lui cria Bohun en fermant à clé la porte du pavillon. (Déjà, il avait repris toute son assurance et son visage avait une expression légèrement ironique lorsqu'il rejoignit Willard.) Vous ne pouvez pas entrer, poursuivit-il. Je crains d'ailleurs que personne ne puisse entrer avant l'arrivée de la police.

Willard resta figé sur place. Dans la lumière pâle de ce matin d'hiver, les rides de son visage paraissaient plus marquées. Sa bouche se durcit tandis qu'il scrutait le visage de son interlocuteur.

— Marcia est morte, reprit Bohun. Morte, vous entendez ? Comme Charles II. On l'a frappée à la tête. On l'a assassinée, et personne ne doit entrer ici avant que la police ne soit sur les lieux.

Il y eut un long silence. Willard avait blêmi.

— Assassinée, répéta-t-il après un silence.

Il resta les yeux rivés au sol un long moment, abattu et désespéré, puis il remit sa pipe à sa bouche et retrouva la parole.

— J'ai vu votre valet. Il a dit qu'il s'était passé quelque chose. Vous deviez monter à cheval... (Il releva les yeux. Il était très pâle.) J'espère qu'elle n'a pas souffert, dit-il d'une voix étouffée. C'est de cela qu'elle a toujours eu peur. Nous devrions rentrer, je crois. C'est de ma faute, après l'histoire du poison, je n'aurais pas dû le lui permettre de dormir dans le pavillon. Bien sûr, je n'imaginais pas qu'elle était en danger, mais je n'aurais pas dû le lui permettre...

— Vous ? interrompit Bohun d'un ton sarcastique. Qu'aviez-vous donc à permettre ? (Il fit quelques pas en avant, puis se retourna brusquement.) Il faut que je démasque le meurtrier, s'écria-t-il en serrant les poings.

Willard le prit par le bras.

— John, dites-moi dans quel état vous l'avez trouvée ? Je veux le savoir. La police peut poser certaines questions précises... vous comprenez ?

— Vous pensez qu'on va nous demander si Marcia était seule, c'est cela ? Vous avez peur du scandale ? Eh bien, je vous avoue, Willard, au risque de vous étonner, que ce détail me laisse parfaitement indifférent. De son vivant, elle ne s'est jamais préoccupée de ce que les gens disaient d'elle. Pas plus que moi, d'ailleurs.

Bennett avait surpris sur le visage de Bohun une expression fugitive proche du cynisme.

— Vous vous trompez si vous pensez que vous étiez le seul homme pour Marcia, reprit Willard. (Puis s'avisant soudain de la présence de Bennett, il coupa court.) Excusez-moi. Nous ne savons plus ce que nous disons, ce matin.

Ils se dirigèrent en silence vers le château. La voiture de Bohun était toujours là. Thompson, le valet de chambre, les reçut dans le vestibule. C'était un petit homme au crâne chauve. Son visage ridé et son regard exprimaient l'indulgence d'un serviteur qui connaît ses maîtres depuis de longues années. Sa joue enflée par une malencontreuse rage de dents n'enlevait rien à sa dignité.

— Passez dans la bibliothèque, dit Bohun en s'arrêtant pour parler à Thompson.

Bennett suivit Willard par un labyrinthe de couloirs lambrissés, étroits et odorants, au sol recouvert de nattes. Quelques marches, parfois, vous surprenaient. Une fenêtre apparaissait dans une embrasure. Ils pénétrèrent bientôt dans une austère et vaste bibliothèque au sol de brique. Trois murs étaient tapissés de livres, le quatrième était percé sur toute sa longueur de fenêtres en plein cintre. Une galerie courait le long des rayonnages. Un candélabre de fer forgé, posé sur une table, dispensait une faible lumière. Devant la cheminée où brûlait un bon feu, étaient disposés de confortables fauteuils capitonnés. Glacé et épuisé, Bennett s'assit et se perdit dans la contemplation du plafond à solives, sur lequel dansaient les reflets des flammes. Tout était calme. La chaleur du feu ne tarda pas à l'engourdir et ses paupières s'alourdirent.

— L'avez-vous vue ? demanda soudain Willard.

Bennett tressaillit.

— Oui, répondit-il.

L'acteur se tenait debout devant la cheminée, les mains croisées derrière le dos. Les flammes l'auréolaient d'une étrange lueur.

— Comment se fait-il que vous soyez allé au pavillon à cette heure matinale ?

— Par le plus grand des hasards. Comme j'arrivais avec ma voiture, j'ai entendu Bohun appeler... crier plutôt. Un chien hurlait...

— Je sais. Mais n'avez-vous pas remarqué quelque chose de particulier ? Un indice qui pourrait nous aider ?

— Pas grand-chose. Elle était...

Bennett décrivit brièvement ce qu'il avait vu en entrant dans la chambre de Marcia. Tout en l'écoutant, Willard regardait le feu, appuyé sur le manteau de la cheminée. Oui, c'était bien là le type d'acteur dont rêvent les jeunes filles. Pourtant il était assez intelligent pour ne pas cultiver une jeunesse éternelle. Par la noblesse de ses gestes et sa belle stature, il évoquait les héros de Shakespeare, ce qui ne l'empêchait pas d'être plein d'humour. Le parfait Ami de la Famille, raisonnable et plein d'humour.

— Il est probable, conclut Bennett, que Marcia a bu un verre de porto avec quelqu'un. Puis il y a eu une brève bagarre...

Willard esquissa un sourire.

— Figurez-vous qu'en l'occurrence, c'est avec moi que Marcia a bu du porto ! (Il se leva et se mit à arpenter nerveusement la pièce.) Mais toute plaisanterie mise à part, ces allumettes brûlées me semblent un indice bien plus intéressant.

À cet instant, John Bohun entra dans la bibliothèque, sa cravache à la main. Il la jeta sur un siège, défit la grosse écharpe de laine qu'il portait autour du cou et ouvrit son veston, puis s'avança vers la cheminée pour se réchauffer.

— J'ai fait monter vos valises, Bennett. Thompson va nous servir le café. Vous pourrez prendre un bain chaud et quitter votre habit. Que disiez-vous à propos d'allumettes brûlées ? demanda-t-il en se tournant vers Willard.

— Quand vous êtes entré dans la chambre de Marcia, n'avez-vous pas vu une quantité d'allumettes éparpillées sur le sol ?

— Non, je dois dire que, sur le moment, je ne me suis pas arrêté à ce détail ! Je n'ai même pas allumé. Et d'ailleurs, quelle importance peuvent avoir ces allumettes ?

Willard s'approcha de la cheminée et s'assit dans un fauteuil.

— Il s'agit, paraît-il, d'allumettes de couleur. Les mêmes qui se trouvent dans toutes les chambres de cette maison. C'est une lubie de Maurice. Voyons... (Il ferma les yeux.) La police va certainement soulever la question, John, et je crois que nous devrions d'abord

éclaircir ce point. Il n'y avait pas d'allumettes de ce genre au pavillon, je puis l'affirmer. À part le meurtrier, je dois être le dernier à avoir vu Marcia en vie. Hier soir, après avoir allumé le feu, Thompson a remporté les allumettes.

— À propos ! s'écria Bohun. La femme de chambre de Marcia, Carlotta... Où était Carlotta durant tout ce temps ?

Willard lui jeta un regard perçant.

— Vous m'étonnez, John. Je croyais que vous étiez au courant. Elle est en congé à Londres. Mais laissons cela. Il n'y avait donc aucune allumette de couleur au pavillon. Comme Marcia voulait fumer, je lui ai laissé une boîte d'allumettes ordinaires en partant. Et si l'on admet que le crime a été commis par un cambrioleur...

— Croyez-vous qu'il aurait perdu son temps à jouer avec des allumettes ? Écoutez ! Certains faits curieux se sont produits dans cette maison. Cette nuit, quelqu'un a fichu une telle frousse à la fille de Canifest qu'elle en est presque devenue folle. Je l'ai entendue hurler et l'ai trouvée étendue par terre, dans le couloir, près de la salle de bains. Il n'y a pas eu moyen d'en tirer la moindre phrase intelligible. J'ai cru comprendre qu'une ombre, errant dans le couloir, l'avait saisie par le poignet. Elle a passé le reste de la nuit dans la chambre de Katherine.

Bennett était perdu dans la contemplation du feu. John Bohun, qui avait ouvert son étui à cigarettes, le referma d'un geste sec.

— Louise est donc ici ?

— Et alors ? Je pense que vous savez qu'elle est assez liée avec votre nièce, Katherine. Comme elle vient de passer plusieurs mois en Amérique, son amie lui manquait et elle est venue lui rendre visite. Il n'y a pas de quoi en faire un plat, ajouta Willard. Gardez votre sang-froid, mon vieux. Heureusement que vous n'avez pas choisi le métier d'acteur ! Vous êtes tellement nerveux que vous ne tiendriez pas en scène plus de cinq minutes.

La flamme d'une allumette fit étinceler une lueur étrange dans les yeux de Bohun.

— C'est à voir, répondit-il avec un ricanement mauvais qui surprit Bennett. Je serais peut-être meilleur acteur que vous ne pensez ! Non, je ne suis pas étonné de ce que vous m'apprenez là. Seulement... J'ai vu hier soir Canifest dans son bureau, et il ne m'a pas dit que sa fille était ici. Après tout, cela n'a aucune importance. Peut-être a-t-elle réveillé le fantôme du manoir ! Y a-t-il encore eu d'autres visites ?

— Oui, votre ami Rainger. (Bohun se leva d'un bond.) Du calme, John ! Du moment qu'il est là, il n'y a plus rien à faire. D'ailleurs, votre frère Maurice est aux anges. Et je vous rappelle que vous êtes le

plus jeune... Les Américains ne voulaient pas lâcher Marcia d'une semelle, et ils y sont parvenus.

— Comment a-t-il réussi à se faufiler ici ?

Willard s'amusait visiblement. Il semblait avoir oublié pour l'instant l'affreux crime qui venait d'être commis et fouillait dans ses poches à la recherche de sa pipe.

— C'est tout simple, expliqua-t-il. Rainger est malin. Il était déjà là quand nous sommes arrivés, hier après-midi. Votre frère lui tapait sur l'épaule d'un air paternel...

— Maurice n'est donc pas allé à Londres, comme il en avait l'intention ?

— Non. Rainger lui avait déjà fait, par télégramme, une proposition des plus alléchantes en lui faisant miroiter un rôle de conseiller technique dans un film mirifique qu'on tirerait de sa pièce. C'est probablement du bluff, mais Maurice est tombé dans le panneau. C'est humain.

— Je vois ça d'ici ! éclata Bohun. Une féerie à grand spectacle avec des girls et de la musique de cabaret !... Dites-moi, Willard, mon frère est-il devenu complètement fou ?

— Pourquoi ? Rainger n'est pas le premier venu. Ses deux films, *Lucrece Borgia* et *la Reine Catherine* sont des productions de grande classe et tout ce qu'il y a d'honorable.

Bohun fit un pas en avant.

— J'apprécie, dit-il d'un ton ironique, l'admiration que vous lui portez. Peut-être ira-t-elle croissant quand vous apprendrez ce que ce renard a machiné contre nous et de quelle façon il a réussi à contrarier nos projets. Tenez-vous à le savoir ? Eh bien, même si Marcia était encore vivante, jamais notre pièce ne serait donnée à Londres... Canifest a refusé de financer nos représentations !

Willard sursauta.

— Mais il avait promis...

— Pas un sou ! m'a-t-il encore déclaré hier soir. J'étais allé le prendre à la rédaction du *Globe*. Après mûre réflexion, il a décidé, pour des raisons de prestige, de ne pas commanditer une entreprise théâtrale. Il ne tient pas, dit-il, à ce que le nom de Canifest y soit mêlé. Canifest ! Son nom n'aurait même pas été prononcé ! C'est un prétexte, bien sûr. Mais je m'aperçois que ma nouvelle a l'air de vous affecter, Willard ! Serait-ce parce que ce monsieur, par sa brusque décision, semble faire fi de votre prestigieux talent, auquel Marcia, paraît-il, attachait un si grand prix ?

— Je n'ai jamais prétendu être un grand acteur, répliqua Willard calmement. Mais je ne crois pas avoir mérité ça, John.

Il y eut un silence. Bohun avait caché son visage dans ses mains. Quand il se fut ressaisi, il dit d'un ton aussi calme que celui de Willard :

— Pardonnez-moi, cher ami. Je suis idiot. Je ne voulais pas vous blesser, mais tous ces événements m'ont bouleversé. Enfin, cet échec ne me touche plus guère, maintenant. Sans doute Rainger avait-il circonvenu Canifest. J'en suis encore stupéfait ; jamais je n'aurais cru qu'il fût à ce point informé de tous nos projets. Si au moins Marcia n'avait pas...

— De tous nos projets ? répéta Willard. Que voulez-vous dire par là ?

— Oh ! rien.

— Mais si, vous alliez dire quelque chose ! Peut-être ce magnat de la presse nourrissait-il l'espoir que Marcia Tait deviendrait bientôt lady Canifest ?

Bohun eut un rire bref.

— C'est absurde. Croyez-vous qu'elle aurait accepté ? Qu'est-ce qui vous fait supposer une chose pareille ?

— Ce n'est un secret pour personne. La fille de Canifest l'a raconté à votre nièce Katherine, et celle-ci est venue me le dire, avec, je crois, la permission de son amie. Votre nièce semblait se faire beaucoup de souci. Bon dieu ! Si jamais Canifest épouse Marcia... (Il se reprit.) C'est horrible, murmura-t-il. J'oubliais de nouveau qu'elle est morte. Je ne puis m'habituer à cette idée. À chaque instant, il me semble que je vais la voir entrer.

De nouveau, le silence retomba. Bohun tendit la main vers la bouteille de cognac mais n'acheva pas son geste.

— Willard, racontez-nous ce qui est arrivé hier soir, pria-t-il.

L'acteur réfléchit un instant.

— Que croire ? Marcia nous jouait la comédie. Elle la jouait toujours, jusqu'à un certain point ; jamais, pourtant, je ne m'en étais aussi bien rendu compte qu'hier soir, quand elle nous a déclaré de but en blanc « qu'elle voulait se plonger corps et âme dans l'atmosphère du XVII^e siècle » et autres absurdités de ce genre. (Il s'interrompit pour bourrer sa pipe.) Je dois dire que, lorsqu'elle est descendue pour le dîner, nous avons été éblouis par sa beauté, encore rehaussée par la lumière des bougies et la pâle clarté de la lune derrière les fenêtres du salon. Elle portait une robe lamée argent et s'était fait la même

coiffure que la duchesse de Cleveland, dont le portrait est suspendu au-dessus de la cheminée. Jusque dans ses moindres gestes, elle évoquait les grandes dames de cette lointaine époque. Maurice était éperdu d'admiration. Pour la circonstance, il s'était armé de ses meilleures lunettes. En revanche, Katherine et la fille de Canifest ne semblaient pas le moins du monde impressionnées. Louise a manifesté une franche antipathie à Marcia. Quant à Katherine, elle a eu une remarque assez mordante à son endroit.

— Quoi ! La petite Kate ! dit Bohun. Je ne l'en aurais jamais crue capable. Il est vrai que je n'ai pas revu cette enfant depuis des mois.

— Cette enfant ! renifla Willard. Que savez-vous d'elle, John ? Que savez-vous de ce qui se passe ici ? La petite Kate, comme vous l'appeler, est devenue une ravissante jeune fille de vingt ans. Elle dirige seule votre maison et n'en est jamais sortie, sauf peut-être une fois, pour aller à Londres. Au fond, vous ne la connaissez pas pour la simple raison que vous ne l'avez jamais regardée.

— Où voulez-vous en venir ? demanda Bohun d'un ton glacial.

— Je veux simplement vous faire observer que vous vivez en marge de la réalité. Vous ne connaissiez pas Marcia, vous ne savez pas quel genre de femme elle était, ni les raisons qu'on pouvait avoir de la tuer. Marcia était de ces femmes qui, lorsqu'elles sentent qu'on ne les aime pas, font tout pour qu'on les haisse. Quant à nous, ses amis, elle nous tyrannisait et nous lui obéissions tous aveuglément, sauf...

— Mais je vais vous raconter ce qui s'est passé hier soir et pourquoi j'avais de ce meurtre comme un obscur pressentiment. Marcia voulait absolument faire une promenade autour du château, à la faveur du clair de lune. Maurice ne devait prendre qu'une bougie et raconter en marchant l'histoire romanesque de White Priory. Naturellement, cette idée l'a enthousiasmé. Nous nous sommes tous joints à cette ronde de nuit, éclairés par la lune et la lumière vacillante d'une chandelle. Rainger chaperonnait Louise. Katherine était près de moi. Enfin, nous sommes arrivés à la « Chambre du roi ».

Comme Bennett ouvrait la bouche pour poser une question, Willard se fendit d'une explication.

— C'est ainsi qu'on nomme la pièce qu'habite actuellement notre ami John. Elle est restée en l'état depuis l'époque où le roi y habitait. Elle a ceci de particulier qu'on peut en sortir par un escalier dérobé qui débouche sous la galerie extérieure. Il a été construit pour permettre au souverain de se rendre au pavillon sans attirer l'attention. Maurice nous a donc montré cet escalier mystérieux. Bien entendu, je le connaissais déjà, mais Marcia m'a entraîné à sa suite et nous avons rejoint les autres qui se pressaient sur la première marche.

Nous n'avions pour tout éclairage que la bougie de Maurice et, dans les courants d'air de cet escalier funèbre, il s'est produit un incident stupéfiant.

— La bougie s'est soudain éteinte. Je ne saurais dire si c'était l'effet du courant d'air ou si quelqu'un d'entre nous l'avait soufflée. Quoi qu'il en soit, nous avons été tout à coup plongés dans les ténèbres, et au même instant quelqu'un a ricané dans le noir. Je dis bien ricané. J'ai été heurté violemment et j'ai à peine eu le temps de retenir Marcia qui tombait. Sans moi, elle aurait été précipitée dans l'escalier, la tête la première.

— On l'a donc poussée ? s'exclama Bohun.

— Sans aucun doute ! J'ai d'ailleurs vu tout de suite qu'elle en était persuadée. Mais dès que la bougie a été rallumée, elle s'est tournée vers les autres en riant comme seule elle savait rire et a dit simplement : « Que je suis maladroite, j'aurais pu me rompre le cou ! » Et croyez-moi, John, il s'en est fallu de peu. Pourtant, la chose semblait l'amuser... Elle était ravie de voir qu'on la haïssait assez pour vouloir sa mort.

Bohun, en proie à une intense émotion, allait et venait dans la pièce. D'un geste nerveux, il lança sa cigarette dans le feu.

— Et vous ne savez pas qui a bien pu faire cela, Willard ?!

— Je n'en ai aucune idée. Nous avons continué notre ronde. Il était environ 11 heures et quart.

— Et ensuite ?

— L'attitude de Marcia était devenue étrange, me semble-t-il. Non qu'elle fût inquiète, mais elle paraissait distraite, impatiente, comme si elle attendait quelque chose ou quelqu'un. (Willard s'interrompit une fois de plus, puis ajouta à voix basse :) Était-ce vous, John, qu'elle attendait ?

— C'est possible. Mais je... je n'avais aucune envie de rentrer à ce moment-là. Je venais d'essayer le refus de Canifest, refus qui réduisait à néant tous nos projets. Je suis entré dans le premier bistro venu et si vous voulez tout savoir, je me suis soûlé. Puis j'ai erré en voiture à travers la ville en me creusant les méninges pour savoir comment vous annoncer la nouvelle. Et ensuite, qu'est-il arrivé ?

— Dès minuit, Marcia a décidé d'aller se coucher, ce qui n'était guère dans ses habitudes. Je ne voulais pas qu'elle dorme au pavillon. Maurice a proposé de lui envoyer une bonne pour la nuit, mais elle a refusé. Nous l'avons donc tous accompagnée là-bas. Il s'était mis à neiger et un vent froid s'était levé. À notre retour, Maurice a entraîné Rainger dans la bibliothèque pour parler affaires et cinéma. Il avait

complètement oublié la pièce. Comme je lui faisais part de mon intention d'aller dormir, Rainger m'a souhaité bonne nuit d'un ton bizarre et en ricanant. En réalité, ajouta l'acteur en secouant sa pipe, je n'ai pas regagné ma chambre, je suis retourné au pavillon.

— Quoi ?

— Je n'y suis demeuré que dix minutes. Marcia ne m'a pas permis de rester plus longtemps. Elle a eu l'air étonné de me voir, étonné et contrarié, comme si elle avait attendu quelqu'un d'autre. Pendant que nous bavardions dans sa chambre à coucher, elle est sortie deux fois pour aller regarder par la fenêtre du salon. Sa nervosité et son inquiétude allaient croissant. Nous avons bu un verre de porto et fumé une cigarette. Mais plus j'insistais pour lui faire admettre qu'on avait déjà, par deux fois, voulu attenter à ses jours, plus elle semblait trouver la chose amusante : « Vous ne pouvez pas comprendre l'histoire des chocolats empoisonnés, m'a-t-elle dit. Quant à l'incident de ce soir, je n'ai vraiment pas peur de... » De qui ? ai-je voulu savoir aussitôt. Elle s'est contentée de sourire sans répondre, en s'étirant gracieusement, comme un jeune animal. Au bout de dix minutes, elle m'a reconduit jusqu'à la porte du pavillon. Elle portait toujours sa robe lamée. Dehors, il neigeait plus fort. Je ne l'ai plus revue.

La neige... Bennett tressaillit devant l'âtre. La neige l'obsédait.

— Vous rappelez-vous exactement quand il a commencé à neiger, M^r Willard ? demanda-t-il.

— Voyons... C'était au moment où nous avons accompagné Marcia jusqu'au pavillon. Il était environ minuit dix.

— Mais vous n'avez pas remarqué quand il a cessé de neiger, par hasard ?

L'acteur regarda Bennett d'un air mauvais, puis glissa un bref coup d'œil vers Bohun.

— Si, il se trouve justement que je m'en souviens. Pour des raisons que je vais vous expliquer, j'ai passé une très mauvaise nuit. J'ai d'abord été dérangé par les aboiements du chien ; j'allais sans cesse à la fenêtre, bien que, de ma chambre, il me soit impossible de voir le pavillon. C'est ainsi que j'ai remarqué qu'il était tombé une grande quantité de neige en très peu de temps. Il n'a pas dû neiger plus de deux heures, de minuit et quart à 2 h 15 environ. Combien de fois n'ai-je pas regardé l'heure au cours de cette nuit...

Willard fut interrompu par quelqu'un qui frappait à la porte. Thompson entra.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il en s'adressant à John Bohun, le D^r Wynne vient d'arriver, ainsi que l'inspecteur de police que vous

avez demandé. Ils sont accompagnés d'un troisième visiteur qui m'a chargé de remettre sa carte à M^r Bennett. Voici, monsieur.

Bennett prit la carte, sur laquelle étaient griffonnés ces mots au crayon : « Un ami de sir Henry Merrivale désirerait vous parler en particulier. » Au verso, imprimé, il lut : HUMPHREY MASTERS, INSPECTEUR-CHEF, C.I.D. Scotland Yard, London S.W.

UNE OMBRE SUR LA GALERIE

— Dites au D^r Wynne et à l'inspecteur que je serai à leur disposition dans un instant pour les conduire au pavillon. Voulez-vous nous accompagner, Willard ? (Bohun, qui avait d'un seul coup retrouvé toute son énergie, jeta un regard à Bennett.) Vous êtes très demandé, Bennett, remarqua-t-il. Vous débarquez ici à l'aube et, à 8 h 15, vous recevez déjà votre première visite ! Puis-je demander de qui il s'agit, sans indiscretion ?

Bennett ne voulait pas faire de mystère. Il tendit la carte à Bohun, et répondit d'un air un peu embarrassé :

— Je ne le connais pas, et j'ignore absolument pourquoi il se trouve ici. Mon oncle est...

— Je sais qui est votre oncle, fit Bohun d'une voix neutre, que démentait cependant le battement nerveux de ses paupières.

— Excusez-moi, John, mais j'ai parlé à mon oncle de cette affaire de chocolats empoisonnés... Confidentiellement, bien entendu. Ce qui vient de se passer tendrait à prouver que j'ai eu raison, n'est-ce pas ?

— Naturellement ! s'exclama Bohun. En tout cas, cet homme de Scotland Yard fait preuve d'un zèle et d'une diligence remarquables. Thompson, faites entrer l'inspecteur Masters. M^r Willard et moi irons au pavillon avec le D^r Wynne pendant ce temps.

Bennett se sentit soulagé lorsque Bohun et Willard eurent quitté la bibliothèque. L'atmosphère chargée d'électricité sembla momentanément s'alléger, et avec elle toutes les haines et les rivalités que Marcia Tait avait semées derrière elle. La vue de l'inspecteur le réconforta, il incarnait le bon sens et la raison.

Un bel homme, ce M^r Masters, avec son visage ouvert et intelligent, sa haute taille, son regard jeune, son menton énergique et ses cheveux grisonnants soigneusement coiffés.

— Bonjour, Monsieur ! dit-il en tendant la main au jeune Américain avec un sourire bienveillant. Je m'excuse d'arriver si tôt, mais j'ai promis à votre oncle de veiller sur vous.

— Sur moi ?

— Enfin, façon de parler. H.M.... Pardon ! Sir Henry Merrivale m'a téléphoné hier soir pour me parler de vous. Il faut que vous sachiez

que je suis ici en vacances. La femme de l'inspecteur de police du coin est ma cousine et je suis en visite chez elle. C'est ainsi que ce matin, lorsqu'on a téléphoné à l'inspecteur Potter de se rendre immédiatement à White Priory, je me suis permis de l'accompagner. Puis-je vous parler un instant ?

Thompson arrivait à cet instant avec un plateau chargé de tasses ; le parfum pénétrant du café frais envahit la pièce.

— Asseyez-vous, je vous en prie, M^r Masters, dit Bennett. Puis-je vous offrir du café ? Un cigare ?

— Volontiers ! répondit Masters. (Il prit place sur un canapé et saisit la tasse que Bennett lui tendait.) Je ne vais pas vous retenir longtemps car je veux me rendre sans tarder à ce fameux pavillon. Mais il faut d'abord que je vous parle. Cette affaire va, à coup sûr, provoquer un énorme scandale, et Scotland Yard devra sans doute intervenir. Je voudrais donc pouvoir m'adresser à quelqu'un en qui je puisse avoir toute confiance. C'est toujours utile.

Il avait dit cela en souriant d'un air dégagé, mais le jeune homme sentit bien que ses yeux perçants l'avaient déjà sondé.

— Si je ne me trompe, M^r Masters, mon oncle travaille souvent avec vous ?

— Presque toujours ; ou plus exactement, c'est moi qui travaille pendant que votre oncle réfléchit. Il faut prendre H.M. comme il est, ajouta malicieusement Masters. Grognon, somnolent, insupportable, mais capable, quand un cas l'intéresse, d'en trouver la solution en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Mais parlons plutôt de vous. Si je suis bien informé, vous êtes arrivé ici à l'aube, en voiture. Puis vous avez rencontré M^r John Bohun, et c'est avec lui que vous avez fait cette macabre découverte. Est-ce exact ?

— À un détail près. M^r Bohun se trouvait sur les lieux deux ou trois minutes avant moi.

— Tiens, tiens... Deux ou trois minutes... Pouvez-vous me raconter très précisément la suite des événements ?

Masters alluma son cigare et écouta attentivement le récit de Bennett. Quand celui-ci eut terminé, un bref silence tomba, puis l'inspecteur demanda :

— Les seules empreintes de pas que vous ayez remarquées étaient donc celles de M^r Bohun. Il n'y avait aucune trace révélant que quelqu'un fût sorti du pavillon ?

— Aucune.

— Les marques étaient-elles fraîches ?

— Oui. Elles avaient dû être faites peu avant que je n'arrive moi-même.

Masters lui jeta un regard perçant.

— Des empreintes fraîches et pourtant le corps, dites-vous, était déjà froid ?

— En effet.

— Dites-moi, fit Masters en souriant avec bonhomie, n'y a-t-il personne qui ait vu M^r Bohun entrer dans ce pavillon deux ou trois minutes avant vous ?

— Si, un domestique, je crois, mais j'ignore son nom.

— Ah ! fit Masters en se levant. Eh bien, je vais d'abord aller interroger les hôtes de cette maison qui ont, j'en suis persuadé, des foules de choses intéressantes à m'apprendre. D'ailleurs, votre oncle m'a dit que vous les connaissez bien, tous, n'est-ce pas ? ajouta-t-il avant de sortir.

Une fois seul, Bennett se mit à réfléchir. Le vague soupçon de l'inspecteur lui laissait une impression de malaise. John Bohun ? Non ! C'était absurde ! Et pourtant, cette idée le tourmentait... Il sonna et pria Thompson de lui montrer sa chambre.

Une interminable promenade à travers un dédale de couloirs les conduisit jusqu'à une pièce immense et glaciale qui donnait sur une galerie, au premier étage du manoir. Lorsque, sur les talons de Thompson, Bennett avait longé la galerie obscure, il avait cru entendre des sanglots. Le valet de chambre aussi, bien qu'il n'en eût rien laissé paraître. Sa joue n'avait pas désenflé et sa rage de dents ne l'avait pas lâché. L'annonce du crime l'avait littéralement achevé. Lorsqu'il avait entendu pleurer, le brave homme avait haussé le ton et, désignant à Bennett une porte à l'autre bout de la galerie, il avait répété plusieurs fois, très agité :

— C'est la chambre du roi, monsieur. Elle est occupée à présent par M^r John !

La galerie faisait le tour du bâtiment principal et la chambre historique se trouvait juste en face de celle de Bennett.

Resté seul, le jeune homme jeta un regard furieux sur le lit monumental surmonté d'un ciel aux rideaux fanés, ainsi que sur le broc d'eau et le bassin censés servir à sa toilette. Le diable emporte ces Anglais avec leurs châteaux à courants d'air ! Pas même d'eau courante... Jouisseurs, les Américains ? Peut-être. Et après ? Ses bagages avaient été défaits. C'était déjà ça. La vue de son propre visage, qu'il put apercevoir dans un miroir minuscule accroché dans

un coin, augmenta encore sa colère. Une nuit sans sommeil, des frayeurs épouvantables... et pas même un lit convenable pour se reposer !

Il entendit alors, venant de la galerie et pour la deuxième fois, un bruit étrange. Comme une plainte, un long sanglot angoissant, puis tout retomba dans le silence.

Il fallait absolument faire quelque chose pour se libérer de ce malaise insinuant, de cette inquiétude qui l'envahissaient davantage de minute en minute. Ayant en toute hâte passé sa robe de chambre, Bennett ouvrit la porte et scruta prudemment la galerie.

Rien... Du moins, rien d'insolite ou d'effrayant. Le couloir était vaguement éclairé par une grande fenêtre munie de barreaux qui s'ouvrait à l'extrémité de la galerie. Dans la pénombre, il distingua un long tapis rouge décoloré, une succession de portes s'ouvrant dans des murs lambrissés ornés d'antiques portraits dans des cadres dorés. Il était peu probable que le bruit qu'il avait entendu vienne de la chambre située en face de la sienne. Bohun n'y était sûrement pas en ce moment même. Il frappa. La porte grinça quand il la poussa.

Les rideaux étaient tirés. Une aiguière d'argent ciselé luisait dans la pénombre. L'immense lit à baldaquin n'était pas défait.

En revanche, les tiroirs du bureau étaient ouverts et les vêtements de Bohun étaient jetés en désordre dans tous les coins. Comme en rêve, Bennett chercha la porte secrète qui devait ouvrir sur le sinistre escalier de pierre. Deux des quatre fenêtres donnaient sur l'allée du château. Par les deux autres, on distinguait le pavillon, solitaire dans son écrin de neige.

De nouveau, Bennett entendit les sanglots qui l'avaient troublé si fort. Il ne pouvait plus y avoir de doute, la plainte provenait d'une chambre voisine. Il remonta un peu la galerie, et une porte s'ouvrit quasiment devant lui. Elle s'ouvrit sans bruit, et la jeune femme qui en sortit, le souffle rauque et portant ses mains à sa gorge, la referma également sans bruit.

Elle ne le vit pas. Un étrange murmure s'était élevé dans la pièce. Elle pencha la tête, s'appuya contre le mur, puis se redressa.

Une seconde avant qu'ils ne se voient dans la pénombre, elle baissa les mains, et il distingua les contusions sur sa gorge. En même temps qu'il découvrait le visage de Marcia Tait.

Il la regarda dans la lumière grise et, curieusement, sa première idée ne fut pas qu'il était le jouet d'une hallucination. Mais il crut pendant une seconde que toute cette histoire de meurtre n'était qu'un affreux cauchemar. Et il eut envie d'éclater de rire.

Puis il s'aperçut de son erreur. Comment avait-il pu trouver une ressemblance entre Marcia et la jeune fille qui se tenait en face de lui ? Elle était plus petite, plus mince, vêtue de façon bien différente : un simple pull-over gris sur une modeste jupe noire. La coiffure n'était pas non plus celle de Marcia : des cheveux noirs et lisses, coiffés en arrière et retombant sur les épaules. Et pourtant, il y avait une analogie frappante entre les deux visages, cette forme allongée, ces paupières lourdes, ces longs cils ombrageant de grands yeux noirs...

Mais quand elle se mit à parler, plus aucune hésitation ne fut possible. Ce n'était pas la voix de Marcia.

— C'est vous, John ? articula-t-elle péniblement. Étiez-vous ?... Ah, non ! Louise, c'était Louise... mais je l'ai calmée... Elle ne m'a pas reconnue... Elle était hystérique... Elle a essayé... (Bennett vit qu'elle avait du mal à parler. Elle porta de nouveau les mains à sa gorge.) Vous devriez quand même lui envoyer le D^r Wynne et... (Elle s'interrompit et poussa un faible cri :) Oh ! Vous n'êtes pas mon oncle ! Qui êtes-vous ?

— N'ayez pas peur, je vous en prie, dit aussitôt Bennett. Je suis un ami de votre oncle. Je m'appelle Bennett. Vous êtes blessée. Montrez-moi...

— Oh ! ce n'est rien. C'est Louise... Bennett ! Je vous connais ! Louise m'a parlé de vous. C'est vous qui avez fait visiter New York à son père. Mais vous ne pouvez pas entrer ici ! (D'un mouvement rapide, elle lui barra l'accès de la chambre.) Elle n'est pas habillée.

— Ça m'est bien égal ! s'écria Bennett. Quelqu'un qui perd les pédales et essaye de vous étrangler... Car elle a voulu vous étrangler, n'est-ce pas ?

C'était idiot ! Quand on connaissait Louise Canifest, avec son visage semé de taches de son, son sourire figé et ses allures de petite souris... Louise Canifest à qui son père interdisait de boire deux cocktails de suite ?

— Mais non, voyons ! Elle a seulement perdu la tête à cause de ce qui est arrivé hier soir, répondit la jeune fille en se forçant à rire. Elle est hystérique. (Puis elle s'appuya contre le mur en gémissant :) Moi-même, je ne me sens pas très bien...

Malgré ses protestations, Bennett la prit dans ses bras sans cérémonie et la porta dans sa propre chambre dont il ouvrit la porte d'un coup de pied. Il l'étendit doucement sur une chaise longue près de la fenêtre, puis, ayant fouillé fiévreusement dans sa valise, il en sortit une bouteille de cognac qu'il avait par précaution apportée des États-Unis, et la tendit à la jeune fille.

— Non, dit-elle d'un ton où se mêlaient la gratitude et la contrariété. Je vais mieux. Pas de cognac, merci.

— Buvez ! Ça vous fera du bien.

— Si oncle Maurice l'apprend, il dira que j'ai bu, avoua-t-elle, un peu gênée.

— Quelle idée ! Tenez... Buvez-moi ça !

Elle avala difficilement une gorgée pendant que Bennett trempait le coin d'une serviette dans l'eau pour tamponner ses blessures.

— Voilà qui est bien. C'est bon ? demanda le jeune homme.

— Bien sûr que c'est bon.

— Vous en voulez encore ? Non ? Bien ! Laissez-moi vous enrouler cette serviette autour du cou et racontez-moi comment Louise Canifest a tenté de vous assassiner.

Décidément, elle n'avait rien de Marcia Tait. Son visage au teint pâle ne portait pas trace de poudre, ses fins sourcils remontaient légèrement vers les tempes, son regard lumineux et profond ne rappelait guère celui de Marcia, dont en revanche elle avait la bouche sensuelle et le cou élancé.

— Je vous prie de m'excuser, reprit Katherine, si j'ai dit des bêtises. J'aime beaucoup Louise. Elle n'a pas de chance. Son père... Vous le connaissez ?

— Si l'on veut.

— Louise est très différente quand elle est avec des amis. (Elle se pencha pour regarder par la fenêtre.) Est-ce que je peux vous poser une question ? Stella, la femme de chambre, m'a raconté qu'il circule dans la maison des bruits terribles. À propos de Marcia. Est-ce que c'est vrai ?

Bennett fit, de la tête, un signe affirmatif.

— Stella m'a dit qu'elle était morte. C'est oncle John qui l'aurait

découverte.

— C'est vrai.

Elle se détourna et resta longtemps immobile, les yeux fermés.

— Aviez-vous de la sympathie pour elle ? demanda Bennett.

— De la sympathie ? Non ! Je la détestais ! Enfin, ce n'est pas exact... En tout cas, je l'enviais !

Bennett se leva et alla prendre un paquet de cigarettes, gêné. Il était en proie à un sentiment bizarre et s'efforçait de dominer sa nervosité.

— Sait-on qui a commis ce... ? demanda-t-elle au bout d'un instant.

— Non. Mais ce doit être quelqu'un de la maison.

— Bien sûr ! C'est la personne qui déambulait cette nuit dans la galerie. C'est elle qui a flanqué une peur bleue à Louise, qui lui a saisi le poignet puis l'a repoussée dans le noir. Le médecin devrait monter la voir, du reste.

— N'aurait-elle pas inventé cette histoire ?

— Elle avait des traces de sang sur elle.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Vers 4 heures du matin. J'ai été réveillée par un bruit bizarre que je n'ai pu identifier. Quelqu'un cherchait à ouvrir ma porte. On aurait dit un gros chien. Il faut dire que Tempête n'a pas arrêté d'aboyer. Puis j'ai entendu un bruit de chute et des pas précipités. Je n'ai pas osé bouger jusqu'au moment où j'ai entendu la voix de Jervis Willard. Lui aussi avait allumé pour voir ce qui se passait. Au moment où j'ai ouvert ma porte, il soulevait Louise dans ses bras. Elle était sans connaissance.

— Mais que faisait-elle dans le couloir à 4 heures du matin ? s'exclama Bennett d'un ton irrité.

— Je ne sais pas. Il est impossible de tirer d'elle une phrase intelligible. Ne parvenant pas à s'endormir, elle voulait, je crois, venir dans ma chambre. Elle n'a pas dû trouver l'interrupteur et aura pris peur dans le noir. Elle n'arrêtait pas de crier : « Lumière ! Lumière ! » (Tout en parlant, Katherine regardait fixement devant elle, les mains crispées sur ses genoux.) Savez-vous ce que c'est que d'avoir peur lorsqu'on est perdu dans le noir ? Moi, je le sais, je rêve souvent que je ne retrouve plus mon chemin...

Bennett se pencha sur elle et la secoua, comme s'il voulait la réveiller.

— Vous ne devriez pas vous laisser effrayer par des rêves idiots et des histoires de revenants, vous entendez !

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? balbutia la jeune fille.

— Savez-vous ce que vous devriez faire ? poursuivit-il. Vous devriez fuir loin d'ici, quitter cette boîte à fantômes vermoulue, aller à Paris, vous amuser jour et nuit, danser, flirter, boire, oublier cette atmosphère lugubre. Vous devriez...

Emporté par son éloquence, Bennett gesticulait pour mieux se faire comprendre. Mais soudain, regardant autour de lui, il vit la grande chambre sombre et, au-dehors, le jardin sous la neige, et Katherine qui le regardait d'un air stupéfait, et il comprit qu'il s'était rendu ridicule.

— Vous... Espèce de damné Yankee ! s'écria la jeune fille lorsqu'elle fut revenue de sa surprise.

Puis elle fut prise d'un rire irrépressible.

— Euh, oui, tout à fait.

— Vous êtes l'homme le plus fou que j'aie jamais rencontré.

— Pas du tout, espèce de fichue Anglaise, en général, on me trouve...

— Et puis, ne parlez pas comme ça. Enfin, pas en public, vous comprenez.

— Ah ?

Elle se reprit avec nervosité.

— Laissez tomber. Soyez raisonnable. Moi aussi, je dois être raisonnable. Marcia, elle, pouvait faire tout ce qu'elle voulait, quand elle voulait. Elle était libre. Elle était merveilleuse. Peut-être était-elle même heureuse. Maintenant elle est morte... Mais avant de mourir, elle a connu tout ce qu'une femme peut désirer ! Elle est morte seule, magnifique, sans jamais vieillir. Qui ne serait prêt à mourir pour ça ? Et si quelqu'un lui a défoncé le crâne à coups de manche de cravache, peut-être cela en valait-il la peine.

Elle s'arrêta net : le jeune homme la regardait, effaré.

— Avec le manche d'une cravache ? dit-il.

Il n'aurait pas dû parler. Il sentit à l'instant même qu'une porte invisible se refermait entre eux.

Katherine se leva brusquement.

— Ce n'était pas une cravache ? enchaîna-t-elle précipitamment. Il m'avait semblé que Stella racontait quelque chose de ce genre... Maintenant, je dois retourner auprès de ma malade. Je vous remercie

encore. Vous devriez aller déjeuner.

Avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle avait disparu. Pendant un long moment, ses yeux restèrent rivés sur la porte, puis il alluma une cigarette et s'assit sur son lit pour réfléchir.

L'affaire se compliquait. Le fantôme de Marcia Tait réapparaissait en ricanant. Il n'avait pas vu de cravache sur le lieu du crime, sauf celle que John Bohun tenait à la main. Non, c'était impossible !

Les policiers devaient maintenant être revenus du pavillon. Bennett se rasa et se rhabilla, et descendit au rez-de-chaussée.

Il se dirigeait vers la salle à manger quand il entendit des voix dans la bibliothèque. Par la porte ouverte, il vit un groupe d'hommes devant la cheminée. Assis à une table, derrière le canapé, il aperçut un inspecteur de police en uniforme qui faisait de grands gestes, un crayon à la main. Thompson était debout derrière lui, tandis que l'inspecteur Masters passait en revue les livres rangés sur les rayons de la bibliothèque. Un quatrième homme parlait, appuyé contre le manteau de la cheminée. Il était petit et portait un pardessus usé. Un lorgnon auquel pendait un cordon était perché sur son nez.

— Ne croyez pas, Potter, que vous allez m'en remonter ! disait-il. Je vous ai expliqué comment le cas se présente du point de vue médical. Si vous voulez, faites vérifier la chose par le médecin légiste ou par tous les spécialistes que vous voudrez. Ils vous diront que...

Apercevant Bennett à la porte, il s'interrompit net. Masters s'approcha de la table.

— Entrez, M^r Bennett, dit-il. J'allais précisément vous faire appeler. Puis-je vous présenter le D^r Wynne et l'inspecteur Potter ? M^r Bennett, Messieurs. Savez-vous que nous avons découvert, durant cette dernière demi-heure, des choses bien singulières ? (Il avait perdu son air débonnaire et paraissait soucieux.) J'ai fait part à ces messieurs de ce que vous m'aviez raconté, M^r Bennett. Peut-être pourriez-vous répéter votre récit à l'intention de l'inspecteur Potter.

Potter leva les yeux de son calepin. C'était un géant au crâne chauve et à la moustache minuscule. Son visage cramoisi était éclairé par un doux regard bovin. Il ne prenait l'air sévère qu'en présence de problèmes insolubles, et c'était précisément le cas. Il jeta à Bennett un regard méfiant.

— Vos noms et adresse, marmonna-t-il. Je vous signale que vous êtes tenu, comme témoin, de dire toute la vérité !

— Voyons, Potter, interrompit Masters, vous voulez que je vous aide, n'est-ce pas ?

— Naturellement ! grommela l'autre.

— Bon ! Je vais donc, si vous n'y voyez pas d'objection, prendre les choses en main. D'accord ? Parfait ! Je voudrais tout d'abord, M^r Bennett, que vous écoutiez attentivement la déposition de Thompson. Allez-y, Thompson !

Le valet de chambre s'avança. Une lueur d'hostilité brillait dans ses yeux mais ses manières étaient toujours aussi respectueuses.

— Vous avez dit à l'inspecteur Potter, reprit Masters, que, la nuit dernière, la neige a cessé de tomber peu après 2 heures. Ni plus tôt, ni plus tard. Pouvez-vous le jurer ?

— Je crains que oui, Monsieur l'inspecteur.

— Vous craignez ? Que voulez-vous dire, mon ami ?

— Oh ! Simplement que je ne voudrais pas attirer d'ennuis à qui que ce soit. Mais je peux le jurer. Je n'ai pratiquement pas fermé l'œil de la nuit.

Masters se tourna vers le D^r Wynne.

— Et vous, Docteur, vous nous avez dit...

— J'ai dit et je répète que la mort de cette femme a eu lieu entre 3 heures et 3 heures et demie. Aucun doute n'est permis à ce sujet. Vous me dites que la neige a cessé de tomber à 2 heures. C'est votre affaire. Quant à moi, je déclare que cette femme est morte au plus tôt une heure après celle que vous indiquez. (Puis, dévisageant les deux inspecteurs :) Messieurs, dit-il, je ne vous envie pas d'avoir à éclaircir cette affaire.

— Mais ce n'est pas possible ! s'écria Potter. Écoutez-moi. Nous avons relevé deux séries d'empreintes en direction du pavillon. (Il leva deux doigts en l'air pour illustrer ses paroles.) M^r Bohun nous a affirmé que ce sont les siennes et celles de ce monsieur. (Il désigna Bennett.) Bon ! Deux séries de traces ressortent du pavillon, laissées par les mêmes personnes. C'est tout ! Les quatre séries d'empreintes sont également fraîches, ainsi que nous avons pu le constater. Elles ont été faites ce matin, à l'heure indiquée par M^r Bohun. C'est tout ! (Potter abattit son énorme poing sur la table.) Vingt mètres de neige intacte et lisse tout autour de la maison ! Pas un arbre, pas le moindre buisson. Ce n'est pas possible, vous entendez ? Ce n'est pas possible !

L'inspecteur respirait bruyamment. Masters avait plus d'une fois essayé en vain d'interrompre ce flot de paroles, mais dès que Potter eut fini de parler, il s'écria, perdant tout contrôle :

— Écoutez, Charley, vous allez vous tenir tranquille, sinon, j'irai raconter à vos supérieurs comment vous menez vos enquêtes ! Ah !

c'est comme ça, hein ? Vous mettez les mots dans la bouche de vos témoins ! Vous leur soufflez ce qu'ils doivent dire ? Et vous voudriez venir chez nous ? À Scotland Yard ? Vous pouvez compter là-dessus, mon vieux !

L'inspecteur Potter prit l'air menaçant.

— Voulez-vous me dire, hurla-t-il, qui a été chargé officiellement de cette affaire ? Vous, peut-être, qui êtes ici en vacances ? Je me suis borné à présenter des faits irréfutables, rien de plus. Et je vais vous dire encore une chose. Nous avons un témoin, Bill Locker, le palefrenier. C'est un homme honnête et digne de confiance. Trois fois de suite il a prédit, sans se tromper, qui serait vainqueur au Derby. Seriez-vous capable d'en faire autant, par hasard ? Ça m'étonnerait ! Bill Locker a vu M^r Bohun entrer dans le pavillon. Personne ne se cachait à l'intérieur, nous l'avons constaté nous-mêmes. Alors ? (Il jeta son crayon sur la table d'un air de défi.) Si vous parvenez à débrouiller cette histoire, je...

— Continuez, continuez ! s'exclama le petit médecin. Rien de plus amusant que de voir se chamailler ces messieurs de la police ! Mais si vous n'avez plus besoin de moi...

Entre-temps, Masters avait recouvré son sang-froid.

— Excusez-moi, Inspecteur, dit-il, c'est en effet bien à vous que l'affaire a été confiée pour le moment. Vous pouvez donc conduire l'enquête comme bon vous semble. Je vous propose seulement de demander au médecin, pendant qu'il est encore là, son avis au sujet de l'arme du crime.

Le D^r Wynne secoua la tête.

— L'arme ? Hum ! Sais pas. C'est votre affaire, non ? Je ne puis dire qu'une chose : instrument contondant, comme d'habitude. Les coups ont été assenés avec une grande violence. D'après les blessures, on peut conclure que la victime a été frappée de face et qu'après être tombée, elle a dû recevoir encore cinq ou six coups. Le médecin légiste pourra vous renseigner plus exactement après l'autopsie.

— Il est exclu, n'est-ce pas, Docteur, qu'une femme ait pu commettre ce meurtre ?

— Exclu ? Pourquoi ? À condition, bien entendu, qu'elle ait employé un instrument suffisamment lourd...

— Par exemple, le tisonnier qui a été trouvé sur les lieux ?

— Je pencherais pour un objet plus massif.

Durant tout ce dialogue, le visage de Masters avait pris l'expression de patiente condescendance d'un professeur condamné à enseigner à

une classe de débiles. Il ne put toutefois réprimer un sourire sarcastique lorsque l'inspecteur Potter demanda :

— Et si par hasard, c'était la carafe dont nous avons retrouvé les débris ?

— Je ne crois pas, répondit le D^r Wynne. Dans ce cas, la victime aurait été couverte de porto, et puis les débris de verre sont trop loin. Il semble plutôt que la carafe soit tombée d'une table et se soit brisée pendant l'agression... Je ne puis vous en dire davantage et je le regrette. Vous en auriez pourtant bien besoin, avec une histoire aussi impossible.

— Tout à fait exact ! s'exclama soudain derrière eux une voix qui les fit tous sursauter. M'autorisez-vous à vous expliquer comment le meurtre a été commis ?

L'ASSASSIN MARCHE À REÇULONS

L'inspecteur Potter se leva brusquement, lâcha un juron et manqua de renverser une table.

Bennett jeta un regard vers les vitraux multicolores qui laissaient entrer une lumière avare dans la bibliothèque. Un immense fauteuil était poussé devant la fenêtre, le dos tourné à la pièce. Une tête pointa par-dessus le dossier et l'on vit apparaître une silhouette profilée en noir sur le fond sombre. Provenant de la même direction, on entendit le tintement d'un verre et on sentit l'âcre fumée d'un cigare. Puis des pas glissèrent, hésitants, sur le sol, et un petit être apparut, grotesque et effrayant à la fois, qui se mit à exécuter des arabesques bizarres avec son cigare.

Bennett reconnut ce visage au sourire figé et aux yeux injectés de sang : c'était Carl Rainger, ivre mort et drapé dans une robe de chambre à fleurs visiblement trop grande pour lui. Malgré son ébriété manifeste, il se mit à parler d'une voix forte et intelligible.

— Je vous dois des excuses, Messieurs. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que que vous disiez. En entrant ici, vous m'avez interrompu tandis que je taquinais cette petite... (Il caressa d'un geste tendre le col d'une bouteille qui sortait de sa poche.) Ha, ha, ha !

Il s'avança en titubant dans le cercle de lumière, son cigare théâtralement pointé et l'œil mauvais.

— Mon nom est Rainger. J'espère qu'il ne vous est pas tout à fait inconnu. Offrez-moi une chaise, je vous prie, M^r Masters. Merci ! Bonjour, Messieurs !

— Bonjour, répondit Masters sans s'émouvoir. Vous désirez faire une déposition ?

Rainger réfléchit un instant, les yeux rivés sur le feu.

— Je crois que oui, dit-il. Je suis en mesure de résoudre le problème ténébreux qui vous cause tant de souci. Ha, ha, ha !

Masters lui jeta un regard perçant.

— Bien entendu, nous sommes toujours prêts à écouter une déposition utile. Mais... vous voudrez bien m'excuser... êtes-vous vraiment... Hum ! en état de nous faire une communication importante ?

— En état ?

— Je veux dire, sans vouloir vous offenser, n'auriez-vous pas bu une goutte de trop ?

— Une goutte de trop, ricana Rainger. On voit que vous avez l'œil, l'ami ! Mais « une goutte », c'est peu dire... Je suis complètement soûl ! Ce qui d'ailleurs ne m'empêche pas d'avoir les idées claires. Vous voulez des preuves ? (Il pointa son cigare sur Masters.) Vous voulez que je vous dise ce que vous pensez en ce moment ? Vous pensez : « Peut-être va-t-il lâcher une confession. Peut-être vais-je pouvoir tirer des aveux de ce dégoûtant personnage, des aveux que, dans son intérêt, il ferait mieux de garder pour lui. » Je n'ai pas raison ? Mais vous allez rire. Je n'ai pas tué Marcia. Et j'ai un alibi !

Il ricana tandis que Masters hochait gravement la tête.

— Et vous... (Rainger se tourna d'un bond vers Bennett.) Vous pensez : « Il ne manquait plus que ce chien ! » (Son visage s'assombrit et il prit l'air pensif.) Pourquoi a-t-on toujours mauvaise opinion de moi ? Toute ma vie, j'ai essayé de me l'expliquer. Je suis Carl Rainger, j'ai commencé comme cheminot. Si vous ne me croyez pas, regardez mes mains ! Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, je gagne autant d'argent que n'importe quelle star de cinéma. Bien plus, c'est moi qui fabrique des stars ! Je n'ai qu'un mot à dire et n'importe quelle poule peut devenir une star ! Voilà ce dont je suis capable ! Alors, pourquoi... (Il se frappa le front.) Allez au diable ! vociféra-t-il soudain avant de reprendre sur un ton plus calme. Écoutez-moi bien, Inspecteur. Je vais vous montrer ce que vous n'avez pas vu et vous le prouver.

— Le prouver ?

— Prouver qu'un certain John Bohun a assassiné Marcia Tait.

— Dieu ! s'exclama le D^r Wynne.

— Je vous remercie beaucoup de votre précieux concours, Docteur, dit Masters en se tournant vers le médecin. Mais nous ne pouvons pas abuser davantage de votre temps... Thompson ! Vous êtes encore là ? Voulez-vous attendre dehors, s'il vous plaît !

— Cet homme est ivre, chuchota en s'en allant le D^r Wynne à Masters. Il ose accuser John Bohun, son hôte ! C'est un peu fort. Je vais aller avertir John de ce qui se passe ici.

Bennett s'approcha du médecin qui était déjà à la porte et le pria à voix basse de monter voir la fille de lord Canifest. Mais Masters, qui avait l'oreille fine, entendit les explications du jeune homme.

— Voulez-vous m'attendre ici, lui dit-il en accompagnant le médecin dans le couloir.

Pendant ce temps, Rainger avait extrait de sa poche sa bouteille de whisky et en avait bu une bonne rasade pour se donner du cœur au ventre.

— Vous accusez M^r John Bohun, lui dit Masters en revenant, avec un signe discret à Potter. Vous n'ignorez pas que ce peut être très grave si vous n'apportez pas de preuves à l'appui.

— J'ai des preuves, mon vieux, affirma le cinéaste qui semblait tout à coup avoir retrouvé ses esprits. Vous avez enregistré les dépositions de Bohun et de Willard, n'est-ce pas, inspecteur ? Je vous ai entendu et je sais que ces messieurs vous ont donné leur version des événements de la nuit. Maintenant, je vais vous donner la mienne. Vraiment, vous ne voyez pas pourquoi vous n'avez trouvé qu'une série d'empreintes menant au pavillon ?

— Des empreintes fraîches ?

— Ouais. Des empreintes fraîches. Hier soir, John Bohun était à Londres où il devait avoir une conversation importante avec le tout-puissant lord Canifest. Il vous l'a dit ?

— M^r Bohun nous a dit qu'il avait un rendez-vous d'affaires. C'est tout. Il s'est donc rendu chez lord Canifest. Poursuivez, je vous prie.

— Au cas où vous ne le sauriez pas, je vais vous raconter pourquoi il est allé le voir, dit Rainger d'un ton plein de sous-entendus. Canifest avait l'intention de financer les représentations de la pièce de Maurice Bohun. Mais il était revenu sur sa décision, et Bohun et Marcia avaient vaguement pressenti ce revirement. Et c'est précisément la raison pour laquelle Bohun s'est précipité à Londres hier soir.

Masters resta un instant silencieux puis demanda :

— Pourquoi lord Canifest a-t-il subitement changé d'avis ?

— C'est bien là le nœud de l'affaire. Il avait l'intention de se remarier et avait offert à Marcia son cœur et sa main. Mais quelqu'un est venu lui raconter des histoires sur le compte de sa belle... Ha, ha, ha !

Masters toussota.

— Et selon vous, il s'agissait de calomnies contre Marcia Tait ?

— Quelle innocence ! s'écria Rainger d'un ton impatient. Croyez-vous que Canifest n'était pas depuis longtemps au courant des bruits qui circulaient sur elle ? Non, ce n'est pas son inconduite qui l'a fait changer d'avis, mais sa respectabilité, au contraire !

— Sa respectabilité ?

— Je veux dire qu'elle était déjà mariée, ricana Rainger.

— Déjà mariée ? s'exclama Masters. Avec qui ?

Rainger haussa les épaules. Clignant des yeux injectés de sang derrière la fumée de son cigare, dans sa robe de chambre à fleurs, il avait l'air d'un petit méphisto pansu.

— Je n'en sais rien, répondit-il. Qui est l'heureux élu ? Question intéressante, hein ? (Mais avant que Masters n'ait eu le temps d'émettre une supposition, il poursuivit :) Vous comprenez maintenant pourquoi Jervis Willard vous a dit qu'hier soir Marcia était énervée, distraite et impatiente ? Eh bien, c'est le retour de Bohun qu'elle attendait ! Car sans l'appui financier de Canifest, il lui fallait renoncer à jouer cette pièce sur laquelle elle avait fondé tant d'espoir...

— Miss Tait était une actrice très populaire, coupa Masters, n'importe quel producteur...

— Détrompez-vous ! Pas après ce qui avait été publié dans la presse. En tout cas, pour lui annoncer la mauvaise nouvelle, mieux valait ne pas voir Marcia de trop près ! Imaginez donc les sentiments de Bohun lorsqu'il s'est vu dans l'obligation de la mettre au courant de son échec ! Marcia n'était pas populaire, et surtout pas dans cette maison. Par parenthèse, j'ai bien rigolé, hier soir, quand Katherine Bohun l'a poussée dans l'escalier et qu'elle a failli plonger dans le vide, la tête la première...

— Comment osez-vous ! s'écria Bennett d'une voix étranglée.

— Qu'est-ce qui vous prend ? rétorqua Rainger. C'est une amie à vous ? Eh bien, mon cher, je regrette de vous faire de la peine, mais c'est ainsi que les choses se sont passées. Willard ne vous l'a pas dit ? Quant à son oncle John, il mérite la corde et en voici la preuve irréfutable : il prétend qu'il est rentré de Londres vers 3 heures du matin, hein ? Eh bien, il ment. Il est rentré vers 1 heure et demie, pendant qu'il neigeait encore.

— Ah, vraiment ? fit Masters. Notez, Potter. Et comment le savez-vous, M^r Rainger ? L'avez-vous vu ?

— Non.

— Dans ce cas, fit Masters sévèrement, il est inutile de poursuivre. Je vous ai écouté avec beaucoup de patience, mais je commence à en avoir assez. Vous feriez mieux d'aller vous coucher.

— Pas question ! Vous allez m'écouter jusqu'au bout ! coupa Rainger d'une voix sifflante. Laissez-moi vous expliquer ! Laissez-moi dire ce que j'ai à dire ! À minuit, reprit-il en baissant le ton, après avoir accompagné Marcia au pavillon, M^r Maurice Bohun et moi sommes revenus dans la bibliothèque. Nous avons parlé de littérature et d'autres choses jusqu'à 2 heures environ. Aucun de nous deux n'a

pu voir ou entendre rentrer John Bohun, puisque l'allée est de l'autre côté de la maison. En revanche, nous avons entendu le chien.

— Le chien ?

— Un énorme chien policier. Ce que vous appelez un berger allemand. On ne le laisse jamais en liberté la nuit parce qu'il se jette sur tout le monde. Il est attaché à une longue chaîne de cinq ou six mètres et, d'après ce que m'a dit M^r Maurice Bohun, il aboie au moindre bruit, qu'il connaisse ou non les gens. Nous étions donc assis ici, lorsque tout à coup le chien s'est mis à aboyer. J'ai même demandé à Maurice ce qui pouvait se passer dehors. Sûrement John qui rentrait, m'a-t-il dit. Il était 1 heure et demie. Nous avons parlé de romans policiers – Maurice apprécie beaucoup les romans policiers – et du fameux indice du chien qui n'aboie jamais quand il reconnaît les gens. Mais ce truc, galvaudé par les écrivains, est une absurdité. Un vrai chien aboie toujours, jusqu'à ce que vous vous soyez approché pour lui parler.

Rainger fut interrompu par une violente quinte de toux. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il devait faire de gros efforts pour se concentrer et sa voix devenait de plus en plus hésitante et rauque.

— Il était 1 heure et demie, Bohun a tiré sa montre et m'a dit : « Vous voyez, il est 1 heure et demie ! » C'est un type très nerveux, ce Maurice Bohun. Et tandis qu'il me montrait ses livres, il semblait de plus en plus anxieux. Malgré l'heure tardive, il a sonné le valet de chambre et lui a donné l'ordre de téléphoner au palefrenier pour qu'il enferme le chien. Ces aboiements le rendaient fou, disait-il...

— C'est exact, confirma l'inspecteur Potter avec emphase. Thompson m'a déclaré qu'il avait dû téléphoner aux écuries à cette heure-là.

Masters fit un geste d'impatience.

— Et cela vous suffit, M^r Rainger, pour accuser un homme de meurtre ?

— Oh, non ! Je vais maintenant vous raconter comment John Bohun s'y est pris. Il est donc rentré à 1 heure et demie et a laissé sa voiture devant la porte. Il était en tenue de soirée et portait des souliers vernis...

— Comment le savez-vous ?

— Moi aussi, je me sers de ma cervelle ! s'écria le petit bonhomme. (Puis, d'un ton confidentiel, il poursuivit :) Je l'ai appris par la femme de chambre qui est entrée ce matin dans sa chambre pour y faire du feu. Elle a trouvé ses vêtements dispersés sur tous les meubles. Et son

lit n'avait pas été défait.

— Notez, Potter, dit Masters après un silence.

— Bohun est allé directement au pavillon, comme il l'avait promis à Marcia. Cet imbécile vous a menti lorsqu'il vous a dit qu'il ne savait pas qu'elle s'y trouvait. D'ailleurs, il a déclaré plus tard qu'elle lui avait dit qu'elle dormirait là-bas, et il la connaissait assez pour savoir que quand elle avait quelque chose dans la tête... Mais vous allez comprendre pourquoi il a menti... Le chien a donc aboyé plus longtemps que de coutume. Pourquoi ? À cause du temps que Bohun a mis pour se rendre au pavillon. S'il était rentré directement à la maison, le chien se serait tu aussitôt.

L'inspecteur Potter étouffa une exclamation.

— Êtes-vous en train d'insinuer qu'ils étaient..., commença Masters.

— Ils étaient amants, reprit Rainger. Je le savais. Donc, il lui apportait de mauvaises nouvelles. Or, Marcia ne supportait pas les mauvaises nouvelles. Et cette fois-ci, il s'agissait d'un grave échec ; tous ses rêves étaient anéantis. Mais vous ne connaissez pas Bohun si vous croyez qu'il a raconté franchement les choses à Marcia. Il est bien trop faible. Il a d'abord prétendu que tout allait bien. Puis il est devenu sentimental... L'imbécile ! Il croyait l'amadouer ! (Rainger sourit d'un air dédaigneux.) Puis il a fini par lui avouer la vérité. Elle lui a alors jeté à la figure qu'elle l'avait assez vu et que tout était fini entre eux. Il l'a frappée à la tête et l'a tuée, une heure et demie après avoir pénétré dans le pavillon. Alors seulement, cet idiot s'est aperçu qu'il avait depuis longtemps cessé de neiger. La neige fraîche s'étendait tout autour du pavillon, et s'il se décidait à rentrer à la maison, ses traces le conduiraient droit à la potence. Qu'a-t-il fait ? Que pouvait faire un type aussi faible que Bohun dans une telle situation, je vous le demande ?

Masters le scrutait de ses yeux vifs, l'Américain avait l'air dégrisé.

— Si j'avais été à sa place, et à condition, bien entendu, que vos données soient exactes, M^r Rainger, je me serais très facilement tiré d'affaire.

— Croyez-vous, inspecteur ? Et qu'auriez-vous fait ?

— C'est très simple : je serais sorti du pavillon et je me serais mis en devoir de brouiller mes propres empreintes, de les piétiner pour les rendre méconnaissables. J'aurais continué ce manège bien au-delà du chemin que j'avais suivi, à travers la pelouse et jusqu'à la route, ou dans n'importe quelle direction, et même jusqu'à la maison. Car enfin, j'aurais eu largement le temps d'agir ainsi avant qu'il ne fasse jour.

Rainger souffla une grosse bouffée de fumée.

— Vous oubliez le chien, mon vieux ! Le chien qui avait aboyé si fort pendant que Bohun se rendait au pavillon ! S'il s'était livré à ce petit manège, vous voyez d'ici le boucan que le chien aurait fait ! Il lui aurait fallu au moins quinze à vingt minutes pour brouiller sa piste ! Il ne pouvait savoir qu'entre-temps, le chien avait été enfermé. Que se serait-il passé si le chien s'était mis à aboyer sans discontinuer à 4 heures du matin ? On se serait réveillé, on aurait regardé par la fenêtre, et Bohun aurait été découvert !

Bennett se rapprocha et s'assit sur le canapé. Il se sentait épuisé et ses oreilles bourdonnaient. En outre, il avait la conviction que Rainger disait vrai, mais il tenta un ultime effort pour défendre John Bohun.

— Je vois où vous voulez en venir, fit-il. Selon votre théorie, John est simplement resté dans le pavillon jusqu'à mon arrivée, puisque aucune empreinte de pas n'est visible dans le sens pavillon-maison. Mais n'oubliez pas qu'il affirme avoir parlé ce matin à 7 heures avec le palefrenier et que je l'ai trouvé moi-même en tenue d'équitation.

— Et puis, dit vivement Masters, il a réveillé le valet de chambre à 7 heures moins le quart. Thompson l'a confirmé.

Rainger savourait son triomphe.

— Bien sûr, bien sûr ! dit-il. Il s'est ménagé un alibi. Mais vous n'avez pas trouvé bizarre qu'il se soit levé si tôt, qu'il ait passé son costume d'équitation et qu'il ait réveillé le valet de chambre, alors qu'il ne savait même pas si la promenade aurait lieu ? Il a voulu jouer les malins. Ah ! c'est une grosse chose bien utile qu'une paire de bottes d'équitation. Elles sont plus grandes que de simples souliers vernis. Qu'est-ce que vous dites de ça, hein ?

Masters siffla entre ses dents, fit un geste mais Rainger poursuivit :

— Il a attendu qu'il fasse presque jour pour ne pas risquer de heurter quoi que ce soit. Ah ! Il a dû s'amuser en attendant à côté d'un cadavre ! Puis il est sorti du pavillon et s'est rapproché de la maison, mais à reculons ! Vous comprenez ? Ensuite, il s'est changé et a réveillé Thompson. Il n'avait plus qu'à retourner au pavillon, en marchant dans ses propres empreintes, pour y « découvrir » le cadavre. Il ne lui a pas été difficile, avec ses bottes, de recouvrir ses premières traces avec de nouvelles empreintes, plus grandes que les précédentes. Après ça, ne vous étonnez plus d'avoir trouvé des traces toutes fraîches, ni que le domestique l'ait vu pénétrer dans le pavillon. Il avait réussi à effacer ses propres empreintes, tout en se forgeant un alibi à toute épreuve.

Rainger se leva en chancelant. Maintenant qu'il avait achevé son

récit, il n'était plus soutenu par sa volonté et semblait se dégonfler à vue d'œil, comme une baudruche. D'une main tremblante, il sortit une fois de plus sa bouteille de whisky de la poche de sa robe de chambre.

— Je vous ai expliqué comment Bohun a commis le meurtre, dit-il. À vous de le pendre, Messieurs !

À peine avait-il porté la bouteille à ses lèvres qu'il s'effondra. Masters n'eut même pas le temps de le retenir.

LE PETIT DÉJEUNER DU VIEUX PÉDANT

— Aidez-moi, Potter, ordonna brièvement l'inspecteur. Portons-le sur ce canapé. Prenez-le par les jambes.

Ils l'empoignèrent et l'étendirent sur le sofa. La robe de chambre avait glissé et ils virent qu'il portait un pantalon de soirée et une chemise empesée, sans col. Ses pieds étaient glissés dans des pantoufles de cuir rouge. Masters lui retira son cigare et le jeta au feu, puis il ramassa la bouteille de whisky et regarda les deux hommes.

— Drôle de type, dit-il. Je voudrais pourtant bien savoir... Hé ! M^r Bennett, où allez-vous ?

— Déjeuner ! répondit le jeune homme à bout de force. Je n'en peux plus.

— Je vous comprends, mon jeune ami. Attendez-moi juste une minute, je vous accompagne. J'ai à vous parler.

Bennett le regarda d'un air étonné. Il se demandait vraiment pourquoi un homme aussi important que cet inspecteur de Scotland Yard cherchait sa compagnie avec tant d'insistance. Il n'allait pas tarder à l'apprendre.

— La question est maintenant de savoir, reprit Masters en se grattant le menton, si ce Rainger a raison. Tout s'est-il bien passé comme il le prétend ? Qu'en pensez-vous, Potter ?

L'inspecteur qui cherchait en vain de l'inspiration dans son calepin lâcha un juron bien senti.

— Son récit est assez convaincant, grogna-t-il. Je ne vois pas d'autre explication.

Masters lança à Bennett un regard amical.

— Et vous, M^r Bennett, qu'en pensez-vous ?

Le jeune homme déclara sans ambages que l'histoire de Rainger ne tenait pas debout.

— Et pourquoi cela ?

— Eh bien...

— Parce que vous vous êtes lié d'amitié avec M^r Bohun ? Oubliez-le pour le moment. C'est très chic de votre part d'essayer de défendre un

ami mais... Il faut avouer que l'hypothèse de Rainger expliquerait bien des choses, ce n'est pas votre avis ?

— Peut-être. Mais vous voyez John Bohun marchant à reculons dans la neige pour couvrir ses traces ? C'est ridicule ! En plus ce type est complètement soûl. Vous l'avez entendu ?

— Que voulez-vous dire ?

— N'a-t-il pas été jusqu'à déclarer que la nièce de Bohun avait essayé de tuer Marcia en la poussant dans l'escalier ?

Bennett comprit soudain qu'il était tombé dans le piège.

— Précisément, j'aimerais en savoir davantage là-dessus, insista Masters d'un ton engageant. C'est curieux. On a donc essayé de tuer une première fois Marcia Tait, c'est bien cela ? Ni Willard ni Bohun ne me l'avait signalé.

— Écoutez, Inspecteur, ne voulez-vous pas venir déjeuner ? Je n'en sais pas plus. Il faudra que vous interrogiez encore une fois ces messieurs. Je n'ai pas de vocation pour jouer les indicateurs.

Le rire de Masters résonna joyeusement dans la pièce.

— Oh ! Je sais que vous n'avez aucune prédisposition pour ce genre d'activité ! Mais vous devez comprendre que tout peut m'être utile. N'est-ce pas, Potter ? Et M^r Rainger nous a raconté une autre histoire intéressante, à savoir que Marcia Tait était mariée. Il nous faudra le vérifier ! Ça, par exemple ! J'aimerais bien savoir comment cet homme a réussi à se salir de la sorte. Regardez-moi ça !

Il écarta la robe de chambre de Rainger, toujours évanoui. Les manches et les épaules de sa chemise étaient maculées de longues traînées noirâtres. Et lorsque l'inspecteur le retourna comme un pantin désarticulé, ils constatèrent que le dos de sa chemise était dans le même état.

— En revanche, il a les mains propres ! Bizarre... Je serais tout de même curieux de connaître son alibi. Nous devrions le faire transporter dans sa chambre, mais j'ai encore besoin de l'avoir ici pendant un moment. Quant à cette histoire d'empreintes... Croyez-vous M^r Bohun capable de s'être livré à ce petit manège, Potter ?

Potter avait l'air très embarrassé, mais il se jeta à l'eau.

— Vous voulez que je vous dise, Masters ? Je ne veux plus m'occuper de cette affaire ! Voilà ce que je vais faire. Je vais appeler Scotland Yard pour qu'ils m'envoient quelqu'un.

— Vous ne le voyez pas marchant à reculons, hein ?

— J'en sais rien ! C'est ça le problème. Mais je vais toujours aller y

regarder de plus près, conclut-il en refermant son calepin d'un geste sec.

Masters l'accompagna à la porte et lui donna quelques directives à voix basse. Puis il se décida enfin à accompagner Bennett à la salle à manger.

C'était une grande pièce lambrissée située sur l'arrière du manoir. Ses fenêtres donnaient sur les pelouses enneigées et le pavillon. Les assiettes d'étain qui luisaient sur le dressoir, le joyeux pétilllement du feu et les branches de gui suspendues aux lustres et aux miroirs donnaient à la pièce un air accueillant qui contrastait de façon singulière avec l'état d'esprit de ses hôtes. La première personne que Bennett et Masters aperçurent en entrant fut John Bohun. Il était très pâle et tirait nerveusement sur sa cigarette. En face de lui était assis un petit homme habillé de noir qui dévorait de bon appétit des œufs au bacon.

Lorsqu'il aperçut les deux visiteurs, il se leva et marcha à leur rencontre à petits pas rapides, en se tamponnant la bouche avec sa serviette. Il avait le visage osseux et le nez crochu. Ses rares cheveux gris étaient soigneusement plaqués sur son crâne. L'expression changeante de son visage ridé, sa bouche mobile et ses yeux scrutateurs révélaient un caractère lunatique et autoritaire.

— Messieurs, êtes-vous... ? Ah ! mais naturellement... Je vous prie de m'excuser... M^r Bennett... et vous, vous êtes sans doute l'inspecteur de police ?

Il leur serra mollement la main et les convia avec obséquiosité à s'asseoir.

— Me suis-je présenté ? Mais non... Je me présente, Maurice Bohun. Connaissez-vous mon frère ? Mais oui, suis-je bête ! Mon Dieu, quelle horrible histoire ! Savez-vous que je l'ai apprise il y a une demi-heure seulement ! J'étais justement en train d'expliquer à John que, pour aider la justice, il fallait être en possession de tous ses moyens, et pour cela, se restaurer convenablement ! Faites-nous le plaisir de déjeuner avec nous, Messieurs. Parfait ! Thompson, servez ces Messieurs !

Maurice Bohun se rassit tandis que Thompson surgissait de la pénombre, silencieux et diligent. Bennett remarqua que Maurice boitait légèrement et qu'une canne à pommeau d'or était appuyée contre sa chaise. Dire que ce petit bonhomme était l'auteur d'une comédie qu'on disait vive et spirituelle !

Masters observait les deux frères, surtout John qui, l'air indifférent, était resté assis, les mains dans ses poches.

— Je tiens à attirer votre attention, M^r Bohun, sur le fait que c'est à titre privé que je me trouve ici. Je n'ai officiellement rien à voir dans cette affaire, bien que je sois apparenté à l'inspecteur Potter. Je vous remercie d'autant plus de votre aimable invitation... Des harengs grillés ? Oui ! Volontiers.

Sa voix chaude et sympathique parut détendre l'atmosphère. John Bohun se tourna vers lui.

— Je crois que vous pouvez laisser de côté les formules de politesse, Inspecteur. Avez-vous découvert quelque chose depuis que vous nous avez entendus, Willard et moi ?

— Malheureusement non, répondit Masters la bouche pleine. Toutefois, j'ai eu une intéressante conversation avec un certain M^r Rainger,

— Ton ami, Maurice ! dit John à l'adresse de son frère. N'a-t-il pas proposé de t'emmener à Hollywood comme conseiller littéraire ?

Maurice posa délicatement son couteau et sa fourchette.

— Pourquoi pas ? répondit-il avec un léger sourire.

Puis il se remit à manger.

— Je crains que M^r Rainger n'ait un peu trop bu ce matin, reprit Masters en riant. Rien d'étonnant, donc, dans l'état où il était, s'il a formulé certaines accusations sans preuves.

— Des accusations ? demanda John Bohun vivement.

— Hum ! Oui, des accusations de meurtre. Et pour tout dire, contre vous. Des bêtises. Ah, de la crème fraîche...

John sursauta.

— Ah, oui ! Et qu'a-t-il dit, ce salaud ?

— Ne vous énervez pas, M^r Bohun. Il faut des preuves, n'est-ce pas ? Toutefois, ajouta-t-il en se tournant vers Maurice, je serais heureux de pouvoir m'entretenir un instant avec vous de M^r Rainger. Il nous a déclaré avoir passé la plus grande partie de la soirée en votre compagnie. Mais comme il était ivre au-delà de toute expression, j'aimerais savoir combien d'autres hallucinations il a eues.

Maurice repoussa son assiette et plia sa serviette avec un soin méticuleux. Puis il se frotta les mains et, de ses petits yeux inquisiteurs, dévisagea froidement Masters.

— Autrement dit, si j'ai bien compris, je dois vous prouver que ce n'est pas moi qui ai commis ce crime.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai simplement répondu à l'essence de votre question, répondit Maurice qui considérait la chose comme toute naturelle et sans s'en offusquer. M^r Rainger s'est donc enivré ? Il a tort. Je désapprouve la consommation de l'alcool et des stupéfiants comme refuge contre l'ennui. Ou plus exactement, je considère que les remèdes contre l'ennui devraient être d'essence purement intellectuelle. Vous comprenez ? Non, bien sûr. Je parle de l'étude du passé, voyez-vous...

Masters hochait la tête d'un air intéressé.

— Je vois, dit-il. Vous faites allusion à vos lectures historiques. Elles sont pleines d'enseignements. Moi aussi, j'aime bien lire des livres d'histoire.

Maurice fronça imperceptiblement les sourcils.

— Vous voulez dire que vous avez un jour lu quelques pages de Macaulay et que vous avez découvert avec plaisir que c'était moins ennuyeux que vous ne le pensiez. Non, je parle de quelque chose de plus sérieux. Je veux parler de cet état d'esprit qu'on désigne de nos jours par cette expression assez banale : « Vivre dans le passé ». Eh bien, moi, par exemple, je vis littéralement dans le passé. C'est le seul moyen de rendre la monotonie du présent supportable.

Bennett, qui éprouvait une vague aversion pour Maurice, s'avisa à cet instant de la férocité avec laquelle le vieil homme devait terroriser les autres habitants du manoir.

— J'imagine aisément que c'est là un genre de vie très agréable, reprit Masters sans impatience. La mort de cette jeune femme n'a donc guère dû vous toucher.

— En effet, avoua Maurice en souriant. Personne n'est irremplaçable. Mais... que disions-nous ?

— ... M^r Rainger...

— Ah, oui ! Je le trouve très intéressant dans son genre, et, pour diverses raisons, je suis très désireux de garder les meilleures relations avec lui. John, serais-tu assez aimable pour cesser de tambouriner ainsi sur la table ? Merci.

— M^r Masters, s'écria John avec véhémence, je veux savoir ce que cette crapule vous a raconté à mon sujet ! J'ai le droit de le savoir !

— John, calme-toi, je t'en prie, l'interrompit son frère. Si M^r Masters se tait, il a probablement ses raisons. Il a une tâche à accomplir ici et doit s'y tenir.

L'antipathie que Bennett éprouvait à l'égard de Maurice allait croissant. C'était sans doute dû à cette assurance insupportable, cette certitude d'avoir raison en toute circonstance, et la façon pincée qu'il

avait de l'exprimer. Ce sentiment devait être partagé par Masters, qui déclara soudain, à la stupéfaction générale :

— N'êtes-vous jamais fatigué de jouer au Bon Dieu ?

L'espace d'un instant, Bennett crut que Maurice allait se fâcher, mais il afficha au lieu de cela une expression de plaisir ravi, et dit :

— Jamais. Vous êtes plus fin que je ne le pensais, M^r Masters. Aussi vais-je vous faire une proposition : celle de procéder séance tenante à mon interrogatoire, dans la meilleure tradition de Scotland Yard. Cependant, je vous demanderai auparavant de bien vouloir m'exposer le problème qui vous tracasse. Comme je me passionne moi-même pour la criminologie, je serai peut-être en mesure de vous être utile.

— Volontiers, répondit l'inspecteur. Le problème tient en quelques mots : une jeune femme assassinée dans un pavillon ; une grande étendue couverte de neige fraîche, et pas d'autres empreintes que des traces de pas laissées par Monsieur votre frère en s'y rendant. Qu'en dites-vous ?

Maurice chercha sur son nez des lunettes qui ne s'y trouvaient pas et dit en souriant :

— Il n'est pas exclu que je puisse vous expliquer comment le meurtre a été commis.

— Bon sang ! s'exclama Masters. Décidément, tout le monde a déjà sa version du crime, ici ! Sauf la police. Allez-y ! Mais j'aime mieux vous prévenir tout de suite : je ne suis disposé à écouter que des explications nettes et plausibles. Pas de meurtrier qui se volatilise, pas d'assassin monté sur échasses, pas d'acrobate qui saute de branche en branche ! D'ailleurs, il n'y a pas le moindre arbuste autour de ce sacré pavillon ! À propos, pourquoi l'entretenez-vous avec tant de soins, M^r Bohun ?

— Un caprice... Je vous ai déjà dit que je vivais dans le passé. Il m'arrive d'y dormir. Vous ne me comprendrez peut-être pas, M^r Masters, si je vous confie que j'ai créé mes propres fantômes, ricana-t-il. Encore un hareng, M^r Masters ? Thompson, des harengs pour l'inspecteur !

— Vous intéressiez-vous beaucoup à miss Tait ? demanda Masters.

Maurice réfléchit.

— Si vous me demandiez : « Étiez-vous amoureux de Marcia Tait ? », je vous répondrais par la négative. Du moins, je ne crois pas avoir éprouvé pour elle de tels sentiments. Mais je l'admirais parce qu'elle était une sorte de réincarnation.

— Vous avez néanmoins écrit une pièce de théâtre pour elle.

— Ah ! Vous en avez entendu parler ? Non, je ne l'ai pas écrite pour elle. Je l'ai écrite pour moi, pour mon plaisir. J'en avais assez d'être considéré comme un fossile. Pour en revenir à miss Tait, j'admiraïs chez elle le charme et la séduction des courtisanes du temps jadis dont j'aurais volontiers fait mes maîtresses.

— Ne mélangeons pas tout ! Vous avez donc encouragé miss Tait à passer la nuit dans ce fameux pavillon ?

— Oui.

— Ce fameux pavillon qui abritait autrefois les amours d'un roi...

— Mais oui, mais oui ! Je vous vois venir, Inspecteur. Vous pensez à un passage souterrain qui expliquerait l'absence de toute empreinte autour du pavillon ? Détrompez-vous : il n'existe aucun passage secret.

Tandis qu'il parlait, Masters l'observait attentivement.

— Il est possible que nous soyons obligés de démolir cette bicoque. Les boiseries et le reste... Évidemment, cela ne vous plaira pas beaucoup.

— Vous n'aurez pas l'audace de faire cela ! cria le vieillard d'une voix aiguë.

— Peut-être devons-nous faire démolir les dalles de marbre du sol. Je crains que cela non plus ne soit de votre goût...

Maurice se leva brusquement et sa canne tomba à terre.

— Veuillez répondre à ma question ! continua l'inspecteur en frappant du poing sur la table. Je n'aurai aucun scrupule, je vous assure, à faire fiche par terre votre cabane. Si vous voulez l'éviter, il ne tient qu'à vous. Oui ou non, êtes-vous disposé à m'aider ?

— Mais évidemment ! Ne vous l'ai-je pas promis dès le début ?

Durant le long silence qui suivit, John Bohun s'éloigna de la fenêtre devant laquelle il était resté immobile. Le visage des deux frères avait maintenant la même expression d'effroi qui en soulignait soudain la ressemblance : Masters les tenait tous deux à sa merci.

— Votre... votre subordonné, ce Potter, balbutia John. Il est dehors... Il cherche... Que fait-il là-bas ?

— Il mesure vos empreintes dans la neige. Ne voulez-vous pas vous asseoir, Messieurs ? Voilà qui est mieux.

Tel n'était sans doute pas l'avis des frères Bohun. John était livide tandis que Masters, s'adressant à Maurice, poursuivait, imperturbable :

— Hier soir, avant le meurtre de miss Tait, quelqu'un a essayé une première fois d'attenter à ses jours. On a voulu la précipiter du haut d'un escalier. Qui a fait cela ?

— Je l'ignore.

— Était-ce votre nièce, miss Bohun ?

— Je ne crois pas, Inspecteur, répondit Maurice qui avait retrouvé son sang-froid. À mon avis, ce serait plutôt miss Louise Canifest, la fille de mon vieil ami, lord Canifest. Mais si vous voulez avoir la bonté de vous retourner. Ma nièce est là. Interrogez-la vous-même, je vous prie !

UN ALIBI À POINT NOMMÉ

Elle était entrée sur la pointe des pieds. Bennett se précipita pour lui avancer une chaise, mais elle secoua la tête.

— Quelqu'un m'accuse donc d'avoir voulu tuer Marcia ? demanda-t-elle. Et cette réflexion au sujet de Louise... Elle est parfaitement odieuse, oncle Maurice.

En une heure, Katherine avait eu le temps de se calmer. Elle se contentait de tortiller un mouchoir entre ses doigts. Bennett fut frappé par l'élégance raffinée de sa robe grise, par l'expression résolue de son ravissant visage qu'il voyait de profil, et par la distinction de sa silhouette qui se détachait sur la vague clarté projetée par le feu. Pour dissimuler les bleus de sa gorge, elle avait noué autour de son cou une écharpe de soie.

— Hein ? Tu as dit quelque chose, Kate ? demanda Maurice, sans même tourner la tête. Tu devrais pourtant savoir, mon enfant, qu'il n'est pas dans mes habitudes de voir discuter mes opinions.

Katherine se mordit les lèvres et, d'un air assuré, s'approcha de la table.

— Je vois, poursuivit Maurice. Encore une petite mutinerie. Tu aurais préféré dire : « Allez au diable », n'est-ce pas ?

Le plaisir d'avoir raison une fois de plus avait radouci l'odieux vieillard, qui daigna enfin jeter un coup d'œil sur sa nièce avec satisfaction.

— Je ne vous laisserai pas me ridiculiser, dit Katherine, tremblante. (Puis son regard tomba sur John :) Oncle John ! Mon Dieu ! Qu'avez-vous ?

— Rien, Kate, rien du tout, répondit-il. (D'une main, il se cramponnait à la table. Son visage était décomposé et des gouttes de sueur perlaient à son front. Il avait comme fondu dans ses vêtements.) Viens ici, Kate, poursuivit-il. Je ne t'ai pas vue depuis... depuis que je suis rentré. (Il lui tendit la main avec un pâle sourire.) Comment vas-tu, mon petit ? Tu as bonne mine... et on dirait que tu as changé. Je t'ai apporté un petit cadeau, mais mes valises n'ont pas encore été défaites.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? demanda Katherine,

inquiète.

Il lui prit le menton pour mieux la regarder. Il souriait et semblait avoir tout oublié autour de lui. Bennett eut l'impression que, dépouillé de tous ses masques, il voyait enfin apparaître le vrai visage de John Bohun.

— Je n'ai besoin de rien, mon enfant. Surtout, ne te laisse pas intimider par tous ces gens. Ils ont réussi à me mettre dans une sale situation. J'aurai beau prouver tout ce qu'on veut, ils m'arrêteront quand même et finiront par me faire pendre.

Masters fit un pas en avant, mais John l'arrêta du geste.

— Non, non, Inspecteur ! Ceci n'est pas un aveu. Peut-être vous raconterai-je plus tard ce que je sais. Peut-être. Maintenant, je vais monter dans ma chambre pour me reposer. N'essayez pas de me retenir. Vous avez dit vous-même tout à l'heure que vous ne vous trouviez pas ici à titre officiel.

John avait parlé avec tant d'autorité qu'ils restèrent tous interdits. Pour la première fois de sa vie, John Bohun put avoir l'impression qu'il dominait la situation. Sans se hâter, mais d'un pas ferme, il se dirigea vers la porte. Avant de la franchir il se retourna et ajouta :

— À bientôt.

Puis il referma la porte derrière lui.

— Que se passe-t-il ? Oncle John..., s'écria Katherine pleine d'effroi.

Bennett s'approcha d'elle, la prit par les épaules et la força doucement à s'asseoir.

— Ne vous inquiétez pas, Miss, dit tranquillement Masters. Je vais devoir vous poser quelques questions. Tâchez d'y répondre aussi exactement que possible, sans vous affoler. Voyons ! Procédons par ordre. Vous vous appelez bien Katherine Bohun, n'est-ce pas ? Bon. Tout d'abord...

— Tout d'abord, reprit Katherine, je tiens à vous dire que cette accusation portée contre Louise est absurde.

Elle s'arrêta, comme si elle en avait trop dit.

— Je ne vous cache pas, miss Bohun, que cette accusation a été aussi bien portée contre vous que contre miss Canifest.

— Comment ? Mais c'est tout aussi absurde ! Pourquoi aurais-je fait ça ? Qui m'a accusée ? Ce n'est pourtant pas...

Son regard tomba sur Maurice qui avait levé la main en signe de dénégation.

— Je proteste, M^r Masters, s'écria-t-il non sans sourire. On a dénaturé le sens de mes propos. Je ne me souviens pas d'avoir accusé qui que ce soit. L'idée m'a traversé l'esprit que miss Canifest avait peut-être plus de raisons que ma nièce de détester miss Tait. Si je suis bien renseigné, cette jeune fille était opposée au mariage de son père avec miss Tait. Et comme elle passe pour être assez impulsive... Mais ce ne sont là que de simples suppositions.

— Voudriez-vous faire le récit exact de ce qui s'est passé la nuit dernière, miss Bohun ? demanda Masters.

— Très volontiers, à condition que vous me disiez qui a prétendu que je... que je l'avais poussée dans l'escalier.

— C'est M^r Rainger. Cela vous étonne ?

Katherine éclata d'un rire hystérique :

— Comment ! Cette espèce de... Beurk ! (Elle ferma un instant les yeux puis reprit :) Plutôt mourir que de me laisser toucher par cet individu ! Mais écoutez bien, inspecteur, car c'est un épisode de l'histoire que j'ai à vous raconter. Lorsque hier soir, au cours du dîner, Marcia a proposé de faire une promenade au clair de lune dans le parc, Rainger a trouvé l'idée excellente. Déjà, durant tout le repas, il ne m'avait pas quittée des yeux. Lorsque nous nous sommes mis en route, il est resté derrière avec moi et m'a pris le bras. Tout d'abord, je n'ai même pas compris ce qu'il me voulait. Mais il a marmonné : « On pourrait s'entendre, tous les deux, hein chérie ? » et j'ai été fixée sur ses intentions. J'ai fait semblant de ne pas comprendre, alors il a grommelé : « Ne fais pas l'idiote. Chez nous en Amérique, les femmes ne se le font pas dire deux fois. – Eh bien, retournez en Amérique, ai-je répliqué. En Angleterre, c'est par d'autres méthodes qu'on obtient quelque chose d'une femme. »

— Bravo ! s'écria Bennett spontanément.

Mais Maurice se pencha vers sa nièce avec une vilaine grimace.

— En voilà des façons pour une jeune fille, dit-il. Je vais être obligé de prendre des mesures pour que ma nièce ne s'exprime plus, devant moi ou devant mes hôtes, comme une vulgaire fille des rues.

— Allez au diable ! s'écria Katherine. Je dirai ce qui me plaît.

— Non, mon enfant, répondit Maurice avec un sourire doux. Tu vas monter dans ta chambre.

— Pardon de vous interrompre, dit Masters prudemment, je ne voudrais pas me mêler de... hum ! vos histoires de famille, mais en l'occurrence, il s'agit de tout autre chose... d'un meurtre, veux-je dire. Et je ne puis permettre qu'on renvoie ainsi un témoin. Asseyez-vous,

miss Bohun, et racontez-moi la suite.

— Dans ce cas, vous permettrez, Inspecteur, que ce soit moi qui me retire, à condition, bien entendu, que ma nièce n'y voie pas d'inconvénient, lâcha Maurice Bohun.

— Comme il vous plaira, dit Masters.

Maurice fit un signe à Thompson qui ramassa la canne et la lui tendit. Le maître de maison était pâle de rage.

— Je ne savais pas que la police, domestique parfois utile des classes supérieures, avait pour habitude d'encourager les enfants à parler comme des... traînées. Tu le regretteras, Katherine.

Et, après s'être légèrement incliné devant Masters, il sortit de la pièce. L'atmosphère se détendit sensiblement. Bennett serra la main de Katherine avec ardeur et sympathie.

— Allons, allons ! protesta Masters en se grattant le menton. N'oubliez pas que nous sommes en train de procéder à un interrogatoire ! (Un large sourire éclaira son visage.) Nom d'un chien ! Vous lui avez rivé son clou, au vieux ! Bravo, mon petit !

Puis l'inspecteur reprit son sérieux et pria Katherine de poursuivre son récit.

— Rainger m'a dit ensuite qu'il voulait me faire faire du cinéma. Il avait l'air de croire que ses promesses allaient m'impressionner. Puis il s'est fait plus pressant. (Katherine se tut un instant.) Il faisait très noir mais les autres se trouvaient tout près. Pour ne pas attirer l'attention, j'ai marché sur le pied de Rainger de toutes mes forces et j'ai pris le bras de Jervis Willard, de sorte que Rainger s'est enfin tenu tranquille. Il a alors entrepris Louise. Mais je ne le croyais pas assez menteur pour...

Katherine raconta ensuite brièvement l'incident de l'escalier. Sa version confirmait celle de Willard.

— Je ne crois pas que Marcia ait été poussée, elle a dû perdre l'équilibre. C'est ce qu'elle a dit elle-même : elle devait tout de même savoir à quoi s'en tenir !

— Hum ! Il y avait donc six personnes en haut de l'escalier. Vous, miss Tait, miss Canifest et les trois messieurs, c'est bien cela ? Comment étiez-vous groupés ? Qui se tenait derrière miss Tait ?

— Derrière Marcia ? C'était moi. Quant aux autres, je ne me souviens pas comment ils étaient placés. Nous étions très serrés, vous comprenez ? Nous étions pratiquement les uns sur les autres. Et il n'y avait qu'une petite chandelle pour nous éclairer.

— Hum ! Qui donc l'a soufflée ?

— Un courant d'air, sans doute. Chaque fois que la porte de la chambre de mon oncle est ouverte, le vent s'engouffre dans cet escalier.

— Je vois. Et ensuite ?

— C'est tout. Nous nous sommes séparés. Nous étions tous un peu bizarres, mais personne n'a fait le moindre commentaire. C'était peu après 11 heures. Marcia seule était gaie, comme d'habitude. Oncle Maurice nous a donné l'ordre, à Louise et à moi, de monter nous coucher, mais je sais que tous les autres se sont rendus au pavillon. La fenêtre de ma chambre était ouverte et je les ai entendus.

— Et personne n'a trouvé étrange que miss Tait ait voulu dormir au pavillon ?

— Non ! Pourquoi ? Nous avions l'habitude des caprices de Marcia. Lorsqu'elle avait quelque chose en tête, il n'y avait pas de discussion possible. Elle n'admettait pas la contradiction. C'était une reine... Elle était si belle. Son teint mat, ses yeux brillants... Mon oncle m'aurait tuée si j'avais osé porter la robe qu'elle avait... Elle était très maternelle avec moi. (Soudain, Katherine sembla se souvenir d'un détail.) Je crois, murmura-t-elle, qu'elle a dû entendre ce que Rainger m'a dit, car elle s'est tournée et a laissé tomber sa cape. Comme Rainger se précipitait pour la ramasser, elle lui a lancé un drôle de regard et lui a chuchoté quelques mots que je n'ai pas compris.

— Pensez-vous que miss Tait n'appréciait pas que Rainger vous fasse la cour ?

— Il me semble, en effet, que ça ne lui plaisait pas, avoua franchement la jeune fille. D'ailleurs, j'ai entendu Rainger lui répondre : « Vous parlez sérieusement ? »

— Curieux, dit Masters à mi-voix. Vous souvenez-vous encore d'autre chose, miss Bohun ?

Katherine se passa la main sur le front.

— Non, à part que je suis descendue par ce fameux escalier pour ouvrir la porte, car oncle John devait rentrer tard. Mais c'était après... l'incident. Quand mon oncle rentre tard, il passe toujours par cette porte qui donne sous la galerie, comme ça il n'a pas besoin de traverser toute la maison pour regagner sa chambre. J'avais l'intention de l'attendre hier soir, même s'il était déjà tard. Il était resté si longtemps absent... À 1 heure et demie du matin, j'ai entendu Tempête aboyer et j'ai cru que c'était oncle John qui rentrait. Je suis allée jusqu'à sa chambre pour aller à sa rencontre... mais sa voiture n'était pas là.

Masters restait impassible, mais ses mains se crispèrent sur le

dossier de sa chaise. L'ombre des nuages obscurcissait la pièce par instants. Dans le silence qui régnait, on n'entendait que le crépitement du feu.

— Bon ! fit l'inspecteur en toussotant. Vous êtes certaine qu'il n'est pas rentré à ce moment-là ? Réfléchissez bien. Ce pourrait être d'une grande importance.

— J'en suis sûre. Je suis descendue et j'ai regardé dehors. Qu'y a-t-il ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Ce n'est rien ! Quelqu'un m'a affirmé qu'il était rentré à 1 heure et demie. N'aurait-il pas pu se rendre d'abord au garage, ce qui expliquerait que vous ne l'ayez pas vu ?

— Oh, non ! Je l'aurais vu de toute façon. D'ailleurs, sa voiture était devant la maison, ce matin. J'ai seulement trouvé curieux qu'il y ait de la lumière dans sa chambre alors qu'il n'était pas là. Mais ça ne peut pas se retourner contre lui, n'est-ce pas ?

— Au contraire, miss Bohun, au contraire. Ne vous faites pas de souci. Mais savez-vous, par hasard, à quelle heure il est rentré ?

— Non. Je suis allée me coucher. D'ailleurs..., ajouta-t-elle en hésitant.

— Je vous écoute.

— En sortant de la chambre d'oncle John, après m'être assurée qu'il n'était pas rentré, je suis passée par la galerie comme Rainger montait...

— Vraiment ? dit Masters en se mordant les lèvres. Ça alors ! C'est un individu très bizarre, ce M^r Rainger. Figurez-vous qu'il nous a raconté qu'après avoir accompagné miss Tait au pavillon, M^r Maurice Bohun serait retourné avec lui à la bibliothèque, et ils y seraient restés tous les deux jusqu'à plus de 2 heures du matin ! Et voilà que vous nous dites que vous êtes allée vers 1 heure et demie dans la chambre de votre oncle et qu'en en sortant, vous êtes tombée sur M^r Rainger ! À propos, combien de temps êtes-vous restée dans cette chambre ?

— Tout au plus quelques minutes.

— Donc, quelques minutes après 1 heure et demie, vous avez vu M^r Rainger qui montait l'escalier ? Où allait-il ?

— Dans sa chambre. Je l'ai vu y entrer. Comme vous pouvez le penser, je me suis dépêchée de regagner la mienne, parce que j'étais... en robe de chambre et je craignais qu'il ne...

— Je comprends. Et ensuite ?

— C'est tout. Il m'a crié : « Vous pouvez oublier ce que je vous ai

dit ce soir ! » Et il a ajouté sur un ton triomphant : « J'ai trouvé mieux, beaucoup mieux ! ». Puis il a claqué la porte derrière lui.

Katherine rejeta ses cheveux en arrière d'un geste brusque, comme si elle voulait chasser un mauvais souvenir.

— Avez-vous des soupçons au sujet de mon oncle, Inspecteur ? demanda-t-elle.

Masters respira profondément.

— Ne vous effrayez pas, miss, si je vous dis que M^r Rainger a accusé votre oncle John du meurtre de Marcia Tait. Voyons, voyons ! Calmez-vous, mon petit. L'accusation de Rainger – qui d'ailleurs ne tient pas debout – s'appuie sur le fait que M^r Bohun est rentré une demi-heure avant que la neige ne s'arrête de tomber. Si seulement nous savions à quelle heure il est rentré en réalité !

Une assiette tinta sur le dressoir et l'on entendit un léger tousotement.

— Excusez-moi, monsieur l'Inspecteur, fit la voix de Thompson. Puis-je dire quelque chose ?

Le vieux serviteur s'avança, l'air soucieux.

— Je sais que je ne devrais pas être là, dit-il. Mais comme je suis dans la maison depuis bien longtemps, je me permets certaines libertés. Je puis vous dire très exactement quand M^r John est rentré. Ma femme aussi était réveillée. Elle pourra vous le confirmer.

— Je vous écoute.

— Il est rentré peu après 3 heures, monsieur l'Inspecteur. Comme il vous l'a dit, d'ailleurs. Le chien a aboyé pour une toute autre raison.

UN MORT AU BOUT DU FIL

— Vous auriez pu m'interroger plus tôt, continua Thompson. La chambre que j'occupe avec ma femme se trouve sous les toits, de sorte que nous entendons toutes les voitures qui arrivent. À 3 h 5 ou 3 h 10, j'ai entendu la voiture. J'ai voulu descendre pour aider Monsieur à monter ses valises et voir s'il avait besoin de quelque chose. Mais ma femme a craint que je n'attrape encore froid et que ma fluxion ne s'aggrave. Je me suis dit que M^r John sonnerait s'il voulait que je descende. Il était possible que ce ne fût pas nécessaire, car avant d'aller me coucher, j'étais allé allumer une lampe dans sa chambre et lui avais préparé des sandwichs et du whisky. D'autre part, à 1 heure et demie, M^r Maurice m'avait déjà réveillé pour que je téléphone aux écuries en leur demandant d'enfermer le chien...

— N'aurait-il pas pu s'en charger lui-même ? demanda Masters.

— Non, Monsieur, répondit Thompson en baissant les yeux. Ce n'est pas dans ses habitudes. En tout cas, à 3 heures, quand j'ai entendu la voiture, je n'ai pas eu le courage de me relever encore une fois.

— Vous pouvez donc jurer que M^r John n'est pas rentré à 1 heure et demie ? Dans ce cas, voulez-vous me dire pourquoi le chien a aboyé ?

— En réalité, cela ne me regarde pas, mais je ne puis supporter d'entendre accuser notre M^r John, et je dois parler. Tempête a aboyé parce que quelqu'un est sorti de la maison pour aller au pavillon. Ma femme l'a vu. Vous n'avez qu'à lui demander.

— Pourquoi ne nous avez-vous pas dit cela plus tôt ?

— Excusez-moi, Monsieur. Je n'ai pas l'habitude de causer des ennuis à qui que ce soit. Mais maintenant, je sais que ça ne pouvait pas être...

— Qui... ? Parlez donc !

— Que ce ne pouvait pas être M^r John qui sortait de la maison.

— M^r John ou quelqu'un d'autre ? insista Masters fermement. Vous vouliez dire quelqu'un d'autre ?

— Je demande pardon à Monsieur, mais Monsieur fait erreur. Je voulais seulement dire que lorsque le chien s'est mis à aboyer, nous

avons cru que M^r John était rentré, d'autant plus qu'au même instant on sonnait de la bibliothèque. Je me suis habillé rapidement. Il faut vous dire que M^r Maurice exige qu'on soit prêt en deux minutes quand il sonne, que ce soit en plein jour ou au milieu de la nuit. (Le vieux serviteur parut soudain très las.) Ma femme est allée regarder par la fenêtre, mais elle n'a pas pu voir grand-chose à cause de la grande marquise du perron, qui nous cache une partie du parc. Cependant, elle a pu distinguer quelqu'un à mi-chemin entre le pavillon et le manoir.

— Hum ! Et qui était-ce ?

— Comment aurait-elle pu le savoir ? Elle n'a même pas pu distinguer...

— Si c'était un homme ou une femme, acheva Masters d'un ton sec. Je vois. Et maintenant, veuillez appeler votre femme.

Thompson se tourna d'un air anxieux.

— J'ai bien fait de parler, n'est-ce pas, miss Kate ? La police aurait fini par le savoir de toute façon.

— C'est évident, dit Masters. Allez chercher votre femme, à présent. (Lorsque Thompson eut refermé la porte derrière lui, l'inspecteur se tourna vers Katherine avec un sourire :) Je parierais que tout à l'heure, il voulait dire : « Je sais que ce n'était ni M^r Bohun ni miss Katherine » ! M^{rs} Thompson croit sûrement que c'était une femme. Et son mari en sait plus long qu'il ne veut bien l'admettre. Il est très malin. Il n'a consenti à parler que lorsqu'il a été sûr que ce ne pouvait pas être vous ! Parce qu'à ce moment précis, tandis que cette personne se rendait au pavillon, vous avez dit que vous étiez sur la galerie, en train de parler avec M^r Rainger. Il n'ignore pas que la situation est trop grave pour que vous ayez entièrement inventé cette histoire !

Katherine était appuyée au dossier d'une haute chaise de chêne. Bennett contemplait son visage immobile dans la pénombre, ses fins sourcils, ses grands yeux bruns au regard lumineux, et il fut frappé de nouveau par la ressemblance qu'offrait son visage avec celui des châtelaines du temps jadis, dont il pouvait admirer les portraits autour de lui. Et une fois de plus, il crut voir Marcia Tait en personne. Mais ce n'était pas d'un fantôme dont il était en train de tomber amoureux.

— Comment pouvez-vous savoir, M^r Masters, demanda soudain Katherine, que je n'ai pas inventé de toutes pièces cette histoire de rencontre avec Rainger ? Étant donné qu'il a prétendu que j'avais essayé de précipiter Marcia du haut de l'escalier, je ne puis guère espérer qu'il confirmera ma déposition, n'est-ce pas ? Nous ne savons

pas exactement quand M^{rs} Thompson a vu quelqu'un se diriger vers le pavillon, si vraiment elle l'a vu. Le chien a aboyé pendant un long moment. Cette mystérieuse personne aurait pu quitter la maison peu après ma conversation avec Rainger. Oh ! Je sais à quoi vous pensez, mais c'est absurde ! Vous ne comprenez donc pas ? Celle que vous soupçonnez ne ferait pas de mal à une mouche !

— Et puis, cette personne est votre amie, n'est-ce pas ? dit Masters sur un ton plein de sous-entendus. À propos, pouvez-vous m'expliquer l'origine des meurtrissures que vous avez au cou ?

Katherine porta brusquement les mains à sa gorge. Après un instant d'hésitation, elle répondit :

— Louise avait perdu la tête tant elle avait été effrayée, elle a voulu...

— Vous voyez bien qu'elle est capable de violence. Et d'ailleurs, comment expliquez-vous qu'on l'ait trouvée étendue sans connaissance près de votre porte, avec du sang sur le poignet ? Au fait, quelle heure était-il quand vous l'avez trouvée dans cet état ?

— Je... je ne sais pas ce que je dois répondre. Si je savais à quelle heure Marcia Tait a été tuée, je n'hésiterais pas un instant à vous mentir. Mais comme je ne le sais pas, je vais vous dire la vérité. C'était entre 3 heures et demie et 4 heures. C'est vrai, je vous le jure, Inspecteur. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

— Moi non plus, je n'hésiterais pas à vous mentir, jeune fille, répondit Masters en souriant. Étrange, très étrange l'histoire de cette miss Louise Canifest. Jusque-là, nous avons en main une série de preuves presque irréfutables contre votre oncle... Je veux parler de votre oncle John. Mais le témoignage que nous venons d'entendre ruine cet édifice si savamment construit ! Bien entendu, le fait que M^r John Bohun ne soit rentré ici qu'à 3 heures du matin ne prouve pas de façon absolue son innocence ; mais cela en fait un suspect comme les autres habitants de cette maison... Oui ! Entrez ! Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en se retournant.

L'inspecteur Potter venait d'apparaître, hors d'haleine. Voyant que son collègue londonien n'était pas seul, il lui jeta un coup d'œil interrogateur, mais Masters lui fit signe de parler.

— Je n'aurais pas dû mettre autant de temps, dit Potter en s'épongeant le front, mais le médecin légiste est ici avec le fourgon qui doit emporter le corps. Il y a aussi deux types qui viennent relever les empreintes digitales... et une nuée de photographes. On a téléphoné de Scotland Yard : vous êtes chargé de l'affaire. Quant aux empreintes, il y a quelque chose qui ne marche pas...

— Comment cela : « quelque chose qui ne marche pas » ? demanda Masters d'un ton impatient.

— Eh bien, d'après les experts, il est exclu que ces empreintes proviennent de la superposition d'une trace de botte et de la marque d'un soulier plus petit. Si c'était le cas, leur contour ne serait pas net et elles comporteraient une série de petites rigoles : or, elles sont parfaitement dessinées. Par conséquent, la version de Rainger ne tient pas debout et M^r John Bohun est hors de cause. Il n'a plus besoin de se faire du souci. Bon dieu ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

Potter s'interrompit brusquement : un cri déchirant, inhumain, venait de se faire entendre ; Bennett se leva d'un bond, le cœur battant.

— ... il n'a plus besoin de se faire du souci, répéta Masters en écho, dans un murmure.

Katherine hurla et se rua dans l'escalier, suivie des trois hommes. Des appels répétés provenaient de l'étage supérieur. En haut, à partir du palier, la galerie formait comme un long tunnel avec, tout au bout, la faible lueur de la fenêtre qui permettait de distinguer une silhouette grise hésitante : celle de Maurice Bohun qui essayait de pousser la porte de la chambre de son frère avec la poignée de sa canne. Une odeur de poudre flottait dans l'air.

— L'imbécile ! brailla le vieillard d'une voix perçante.

Il recula brusquement et détourna la tête.

Bennett retint Katherine qui voulait pénétrer dans la chambre, tandis que Willard et le D^r Wynne accouraient. La jeune fille était muette de terreur, le corps agité de violents tremblements. Rassemblant toutes ses forces, elle essaya de se dégager.

— Écoutez-moi ! cria Bennett. Si je vais voir et si je reviens vous dire aussitôt ce que j'ai vu, me promettez-vous d'attendre ici ?

— Il s'est suicidé, murmura-t-elle, effondrée. Il a souvent dit qu'il le ferait ! Et maintenant...

— Voulez-vous m'attendre ici ? Répondez-moi !

— Oui. Si vous revenez immédiatement pour me dire la vérité. Allez... vite !

Bennett aperçut Maurice Bohun assis dans l'embrasement de la fenêtre, immobile, la tête dans les épaules et la main crispée sur sa canne.

Willard ouvrit les rideaux et la pièce fut brutalement inondée de lumière. Par terre, un corps était étendu, autour duquel s'empressaient Masters et le D^r Wynne. Une forte odeur de poudre les prit à la gorge.

John Bohun gisait, la bouche ouverte. Un petit objet s'était échappé de ses doigts et était tombé sur le sol avec un bruit métallique.

— Il n'est pas mort, dit le D^r Wynne à voix basse. Fort heureusement, il n'a pas visé à la tête ! On croit toujours que le cœur se trouve plus bas... Dégagez ! Je m'en occupe !

— Vous croyez..., bégaya Willard. Vous pouvez...

— Comment voulez-vous que je vous le dise maintenant ?! Y a-t-il ici quelque chose pour le transporter ? La civière du fourgon. Ça ira très bien !

— Vite, Potter ! ordonna Masters. Montez la civière ! Et dites-leur en bas d'attendre avec la voiture qui doit emmener le corps de la victime. Ne vous occupez pas du cadavre pour le moment. Et ne restez pas la bouche ouverte ! Dépêchez-vous.

Un brusque courant d'air éparpilla des feuilles de papier qui se trouvaient sur le bureau. L'une d'elles s'envola jusqu'à la porte et Bennett, machinalement, mit le pied dessus.

L'expression du visage de John quand il les avait quittés pour monter dans sa chambre lui revint. Ils auraient dû s'y attendre ! Mais pourquoi avait-il dit : « De toute façon, ils m'arrêteront quand même et finiront par me pendre » ?

Pourquoi ce comportement bizarre qui avait renforcé tous les soupçons ?

Soudain, le blessé poussa un faible gémissement. Au même instant, le regard de Bennett tomba sur le feuillet qui était à ses pieds. L'écriture était tremblante et irrégulière comme celle d'un homme ivre. Il déchiffra les premières lignes :

« Pardon de bouleverser cette maison. Je le regrette mais ne puis agir autrement. J'ai tué Canifest... »

Tout d'abord Bennett ne saisit pas le sens des mots. John s'était trompé. Il n'avait pas voulu écrire « Canifest ». Son esprit était déjà troublé. Puis soudain, dans un éclair, le jeune homme entrevit l'affreuse vérité. Il se pencha et ramassa la feuille d'une main hésitante.

« ... J'ai tué Canifest. Ce n'était pas mon intention. Je n'aurais jamais agi comme je l'ai fait si j'avais su qu'il souffrait d'une maladie de cœur. Je l'avais accompagné chez lui pour lui parler en toute franchise. »

Bennett interrompit sa lecture. John n'avait-il pas affirmé qu'il avait vu Canifest tôt dans la soirée ? Or, il était rentré très tard à White Priory...

« Mais je jure que ce n'est pas moi qui ai tué Marcia. Je ne sais pas qui l'a tuée. Tout cela n'a d'ailleurs plus aucune importance. Maintenant qu'elle est morte, je n'ai plus rien à faire ici-bas. Que Dieu te bénisse et te protège, Kate ! »

La signature « John Bohun » était tracée d'une main ferme.

Une odeur de désinfectant flottait maintenant dans la pièce. Masters éclairait à l'aide d'une lampe de poche le médecin agenouillé auprès du blessé. Bennett entendit le cliquetis des ciseaux et des instruments chirurgicaux. Il fit signe à l'inspecteur et lui montra la feuille qu'il tenait à la main.

— De l'eau ! dit le D^r Wynne d'un ton bref, de l'eau tiède. Il n'y a rien ici. Qu'est-ce qu'ils fabriquent avec cette civière ? Je ne peux pas extraire la balle ici. Aidez-moi, soulevez-lui la tête, doucement... Voilà !

Bennett remit le feuillet à Masters et sortit précipitamment. Katherine était restée pétrifiée là où il l'avait laissée. Elle s'était un peu calmée mais ses mains tremblaient encore.

— Il est vivant, dit Bennett. Le médecin pense pouvoir le sauver. Vite ! Il faut de l'eau chaude ! Où est la salle de bains ?

Katherine ouvrit une porte derrière eux. Dans le petit cabinet de toilette, Bennett aperçut un vieil appareil à gaz que la jeune fille alluma aussitôt.

— Vous aurez besoin de serviettes, bégaya-t-elle. Je vais aller avec vous pour voir si je peux faire quelque chose.

— Restez ici, Kate. On va l'emporter. Il vaut mieux que vous ne le voyiez pas.

Ils se regardèrent un instant et soudain, elle déclara de façon incongrue :

— Je suis peut-être une criminelle, vous savez.

Lorsque Bennett revint dans la chambre de John, Masters était debout, immobile, et tenait toujours la feuille de papier. Le jeune homme présenta la cuvette d'eau chaude au médecin.

— Il s'en tirera, dit l'inspecteur à mi-voix.

Ne vaudrait-il pas mieux pour lui qu'il s'endorme paisiblement et pour toujours ? pensa Bennett. Il n'aurait pas à comparaître devant ses juges pour répondre du meurtre de Canifest. Il n'aurait pas à subir la honte d'une condamnation et d'une mort infamante. Il ne verrait pas son nom souillé. Bennett essaya d'imaginer ce qui s'était passé la veille au soir, après que John eut été voir Canifest à son bureau. « Je l'ai accompagné chez lui pour lui parler en toute franchise... » Mais il ne

parvint pas à se faire une image exacte de la scène. Sous ses yeux, l'eau de la cuvette se teinta de rouge.

Lorsque enfin le médecin lui fit signe qu'il n'avait plus besoin de lui, Bennett entendit la voix de Masters.

— Voilà donc pourquoi il a voulu se suicider ! Comment aurions-nous pu le prévoir ? Il a dû monter ici directement, sortir le revolver de son tiroir et s'asseoir à cette table. Il lui a fallu un long moment pour écrire cette lettre d'adieu. Voyez l'irrégularité des lignes et des espaces. Je suppose que c'est bien son écriture. Et ça, poursuivit Masters en montrant à Bennett un petit objet en argent, qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Au moment où il a tiré, il l'avait à la main. C'est tombé lorsque nous avons soulevé le corps.

C'était un petit morceau de métal argenté de forme triangulaire, vraisemblablement arraché à un objet plus grand.

— Puis-je demander s'il subsiste un espoir de le sauver ? glapit une voix derrière eux.

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Le contenu de la lettre que vous venez de lire nous apprendra s'il convient de regretter cet incident ou non, continua Maurice Bohun sèchement. N'est-ce pas, Inspecteur ? Puis-je savoir ce que mon frère a écrit ?

— Veuillez d'abord confirmer que ce billet est bien de sa main, répliqua Masters. Ensuite, j'aimerais vous demander – à titre tout à fait personnel, bien entendu – si ceci n'a vraiment pas d'autre signification pour vous ?

— J'ai les actes absurdes en horreur, dit Maurice, la bouche pincée. Et je crains bien que mon frère n'ait été, sa vie durant, qu'un imbécile. Oui, c'est son écriture. Il a donc tué Canifest ? Alors il ne nous reste plus qu'à souhaiter sa mort ! Car s'il revenait à la vie, ce serait pour être pendu.

Ayant prononcé ces derniers mots d'une voix sifflante, le vieillard rendit la lettre à l'inspecteur.

À ce moment, des éclats de voix se firent entendre au rez-de-chaussée, suivis d'un bruit de pas pesant dans l'escalier. Le docteur Wynne se leva avec une exclamation et Bennett sortit en hâte dans le couloir. Il chercha Katherine des yeux mais elle avait disparu. Puis une sonnerie de téléphone résonna quelque part.

— Je ne sais pas ce que Thompson attend pour répondre, remarqua aigrement Maurice. Il a pourtant reçu l'ordre de répondre dès qu'il entend sonner. Vous disiez, inspecteur ?

— Je disais que j'aimerais savoir, M^r Bohun, où vous étiez lorsque vous avez entendu le coup de revolver.

Maurice s'effaça pour laisser passer deux policiers en uniforme qui apportaient une civière.

— J'espère, inspecteur, que vous n'allez pas considérer cet accident comme un nouveau meurtre !

— Doucement, messieurs ! ordonna le docteur Wynne. Portez-le avec précaution, voyons !

— Je crois, M^r Masters, reprit Maurice en fixant de ses yeux pâles le corps inerte de son frère, que vous feriez mieux de vous intéresser à la mort de lord Canifest. Oui, Thompson ?

Le vieux serviteur restait sur place, comme paralysé, ne pouvant détacher ses yeux du brancard. Puis faisant un effort pour se ressaisir, il dit :

— Il y a en bas un monsieur qui demande à parler à M^r Bennett. Son nom est sir Henry Merrivale. En outre...

Bennett et Masters se retournèrent brusquement, et un immense sentiment de soulagement envahit le jeune homme.

— ... en outre, Monsieur..., reprit Thompson.

— Quoi donc ? Mais parlez donc...

— Lord Canifest vous demande au téléphone, Monsieur.

Bennett avait beau ne plus s'étonner de rien, cette dernière nouvelle lui fit l'effet d'un coup de massue.

Mais H.M. était là, et c'était l'essentiel. Il pouvait arriver n'importe quoi maintenant. Tout finirait par s'arranger.

Comme Maurice s'apprêtait à descendre, Masters le retint.

— Non, M^r Bohun, dit-il. Restez ici. Je me charge d'aller répondre au téléphone.

Maurice voulut passer outre.

— Sachez que si lord Canifest avait exprimé le désir de vous parler...

— J'ai dit que je me chargeais d'aller répondre, répéta Masters sur un ton sans réplique. Vite, Thompson, descendez et faites patienter lord Canifest. (Puis, bousculant Maurice Bohun qui faillit tomber à la renverse, l'inspecteur prit Bennett par le bras et l'entraîna à sa suite.) Je voulais vous dire que vous aviez envoyé un télégramme à H.M., lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Moi ? s'écria Bennett sans comprendre.

— Je vous explique... Votre oncle avait l'intention d'aller passer les fêtes de Noël dans sa maison de campagne. Si je lui avais moi-même demandé de venir ici, il se serait fâché tout rouge. Mais vous êtes son neveu et il a beaucoup d'affection pour vous. Je savais que si vous vous trouviez dans l'embarras, il accourrait aussitôt. Je savais aussi que, sans lui, je ne pourrais rien entreprendre. Alors, je me suis permis d'user de votre nom pour...

L'inspecteur semblait très embarrassé. Bennett émit un petit sifflement.

— Si je comprends bien, vous lui avez donc envoyé un télégramme revêtu de ma signature pour lui dire que j'avais des ennuis ? Mais quels ennuis ? Vous ne lui avez tout de même pas dit que j'étais accusé de meurtre ?

— Non ! Je ne suis pas allé jusque-là. J'ai employé un autre procédé... Vous excuserez mon indiscretion mais j'ai remarqué, tout à fait par hasard, la façon dont vous regardiez cette jeune fille, miss

Bohun. Cela m'a donné l'idée de télégraphier à H.M. qu'elle était en danger et que vous vous faisiez du souci pour elle. Vous comprenez ? Soyez chic, ce n'est pas le moment de me laisser tomber !

Tout en parlant, ils étaient arrivés sur le palier. En bas, Thompson attendait, le récepteur à la main. Et la voix de H.M. tonnait.

— Naturellement, vous ne savez rien ! Hors de ma vue ! C'est lui que je veux voir. Ah ! Mais...

— Peut-on savoir qui vous êtes ? s'informa le docteur Wynne d'une voix aiguë. Êtes-vous médecin, oui ou non ?

— Hum ! La couleur du sang n'est pas trop vilaine. Pas d'écume et... Attendez une minute ! Ça va, ça va ! Vous pouvez l'emporter ! La balle n'est pas mal placée, aucun danger. Si vous le soignez correctement, il sera sur pied en un rien de temps. Mais tonnerre ! Dans quelle maison suis-je donc tombé ! À peine arrivé, il y a déjà un moribond !

Un juron bien senti ponctua sa tirade indignée.

— Alors ? demanda Masters, anxieux.

— Rassurez-vous, je ne vous laisserai pas tomber, lui répondit le jeune homme. Mais essayez de l'amadouer. Je me montrerai quand vous lui aurez tout raconté. Il est déjà sur le sentier de la guerre. À propos, dites-moi si mon oncle est vraiment...

— ... un génie dans ce genre d'affaires ? Vous allez voir ça ! répondit Masters en se hâtant vers le téléphone.

Bennett se pencha par-dessus la balustrade pour écouter la conversation. Une chose était certaine : Canifest était bel et bien vivant. Mais le jeune homme en fut pour ses frais, car Masters parlait à voix basse.

Il n'eut d'ailleurs pas le loisir d'y réfléchir plus longtemps car Jervis Willard et Maurice Bohun venaient de le rejoindre.

— La visite de sir Henry Merrivale est un honneur pour moi, dit Maurice d'un ton mielleux, mais je me sens encore plus flatté d'être appelé au téléphone par un mort ! À propos, mon jeune ami, êtes-vous au courant des derniers développements de l'affaire ?

— J'ai de bonnes nouvelles, M^r Bohun. On peut être à peu près sûr que votre frère sera sauvé.

— Dieu merci ! s'écria Willard, tout heureux. Mais pourquoi a-t-il fait cela ? Maurice, à votre avis ?...

— Mon frère a une conception très particulière du devoir, répondit le vieillard avec une affreuse grimace. Veuillez m'excuser, Messieurs,

je dois saluer mon visiteur, s'il m'est encore permis de circuler dans ma propre maison.

Sur ces mots, il descendit l'escalier en faisant sonner sa canne contre la rampe.

— Dites-moi, dit Jervis Willard à mi-voix en se penchant vers Bennett, est-ce vous qui avez fait appeler sir Henry Merrivale ?

— Non, je n'y suis pour rien.

— J'ai appris qu'il était votre oncle. Le connaissez-vous bien ?

— Je l'ai vu hier pour la première fois. Pourquoi ?

— Croyez-vous, poursuivit Willard d'un ton calme, qu'il soit possible de lui mentir sans qu'il s'en aperçoive ? Je vais vous expliquer pourquoi je vous pose cette question. Il ne s'agit pas de moi, mais de miss Canifest. Tout à l'heure, pendant que j'étais auprès d'elle, dans sa chambre, elle a déclaré soudain que c'est elle qui a tué Marcia Tait...

— Dieu de Dieu ! murmura Bennett, accablé. Vous dites qu'elle a avoué ?

— Je n'irais pas jusque-là. J'ai eu l'impression qu'elle délirait. J'ai appris qu'elle avait pris une forte dose de somnifère. Voici comment la chose s'est produite : j'étais assis près de son lit, attendant la visite du docteur Wynne. C'est vous qui l'avez envoyé, d'après ce qu'il a dit. Tandis qu'il l'auscultait, je me suis rapproché et mon pied a heurté une cravache à manche d'argent en forme de tête de chien.

— C'est incroyable ! Mais ce n'est pas la chambre de Louise ! C'est celle...

— De Kate, oui. Je sais. Mais la cravache appartient à Louise. Elle l'avait dans une poche de sa cape, cette nuit, lorsque je l'ai trouvée sans connaissance dans le couloir. Je n'en ai pas parlé à la police, ajouta-t-il, comme cherchant ses mots.

— Est-ce que Kate le savait ? s'écria Bennett, qui venait de se souvenir que la jeune fille avait laissé échapper, le matin même, que Marcia avait sans doute été agressée à coups de cravache...

— Oui, elle le savait, reprit Willard. Que vous disais-je donc ? Ah, oui ! J'ai donc heurté du pied la cravache qui était fourrée sous le lit. Je n'ai pas voulu attirer l'attention du docteur Wynne sur cet objet et je l'ai repoussé d'un coup de pied discret. C'est à cet instant que Louise s'est mise à raconter qu'elle avait essayé, la veille au soir, de précipiter Marcia du haut de l'escalier... Le médecin n'a rien dit et lui a donné un calmant. Puis, après qu'elle se fut un peu calmée, il m'a dit qu'il avait quelque chose à me confier. Je suis sorti avec lui dans le couloir et... À propos, à ce moment-là, j'ai entendu, venant d'en bas, une voix

qui vociférait au téléphone : « Au pavillon, au pavillon, combien de fois dois-je vous le répéter ! » Ce détail me revient parce que ce type criait si fort que j'ai voulu descendre pour lui dire de se taire. Mais Wynne m'a dit : « Ne vous en occupez pas, c'est Rainger. Il est complètement soûl. »

— Rainger ? Quelle heure était-il donc ? demanda Bennett. Nous l'avons laissé sans connaissance dans la bibliothèque quand nous sommes allés prendre notre petit déjeuner, et j'aurais juré qu'il était bien incapable de bouger avant plusieurs heures.

— Je ne sais pas exactement quand j'ai entendu cela ; environ un quart d'heure après que le docteur Wynne fut entré dans la chambre de Louise. Où en étais-je ? Ah, oui ! Wynne m'a entraîné dans un coin pour me confier quelque chose, et nous avons entendu le coup de feu.

— Nous avons aussitôt pensé à Louise et nous sommes rués dans sa chambre. Elle était assise dans son lit et paraissait mieux, dans son état normal, en somme. Elle nous demanda quel était ce bruit et pourquoi elle se trouvait dans cette chambre. Ensuite il y eut du vacarme dans l'escalier. Vous connaissez la suite.

Il s'assit dans l'embrasure de la fenêtre, à la fois soulagé d'avoir parlé et inquiet.

— Au cas où la police soupçonnerait Louise..., ajouta-t-il. Mais chut ! Voilà quelqu'un...

Il se retourna brusquement. C'était Katherine.

— Ils ont emmené oncle John dans ce fourgon, dit-elle. Et si j'ai bien compris, sa blessure n'est pas mortelle, n'est-ce pas ?

Bennett lui prit la main et peu à peu, l'angoisse dans les yeux de la jeune fille disparut. Mais elle ne pouvait s'empêcher de frissonner comme si elle mourait de froid.

— C'est drôle, dit-elle d'un ton pensif. Mais je suis presque contente qu'il l'ait fait...

— Contente ? répéta Willard.

— Comme ça, il ne recommencera pas, vous comprenez ?

— Croyez-vous, lui demanda Willard en hésitant, que Louise ait pu...

Elle regarda Bennett.

— Venez, descendons ensemble, dit-elle. Je veux parler à M^r Masters en votre présence. Vous étiez là, n'est-ce pas, lorsque Thompson a parlé d'une femme qui serait sortie de la maison en pleine nuit ? Eh bien, je peux prouver que ce n'était pas Louise. Vous

venez ?

Sans attendre sa réponse, elle se dirigea vers l'escalier. Bennett sentit son cœur se serrer et la regarda s'éloigner, immobile. Puis, impulsivement, il se précipita pour lui barrer le passage.

— Ce n'était pas vous, n'est-ce pas ? demanda-t-il à voix basse.

— Et quand bien même ce serait moi ? s'écria-t-elle. Quelle importance ?

— Aucune ! Mais il n'est pas question que la police le sache ! Il faudra nier de toutes vos forces, mentir...

— À la police ?

— Et au diable s'il le faut !

Katherine voulut se dégager mais Bennett la retint d'une main ferme. Ses lèvres frôlèrent la joue de la jeune fille. Il vit de tout près sa bouche adorable et son cœur se mit à cogner, tandis qu'elle murmurait en frissonnant :

— Je ne l'ai pas tuée, mais j'aurais pu. Je l'enviais tellement que je souhaitais sa mort, c'est déjà bien assez... Laissez-moi !

— Pas avant de vous avoir fait une dernière recommandation. En bas, vous allez trouver Masters en compagnie d'un homme que vous ne connaissez pas : c'est mon oncle. Il a, paraît-il, le don de voir à travers les murs. Masters l'a attiré ici en se servant de moi. Il lui a dit que je m'intéressais à vous...

— À moi ?

— Kate, ce n'est pas le moment de vous exprimer mes sentiments, dans l'atmosphère empoisonnée de cette maison où un crime vient d'être commis, dans cette chambre où, il y a une heure, un homme que vous aimez depuis votre enfance a tenté de se suicider. Mais quand tous ces souvenirs terribles seront effacés, personne au monde ne pourra m'empêcher de vous dire que vous êtes... que vous êtes la jeune fille la plus adorable que j'aie jamais vue, Kate ! Et c'est pourquoi je ne veux pas que vous soyez impliquée, à quelque titre que ce soit, dans cette horrible histoire.

Pendant un long moment, Katherine resta silencieuse, puis elle murmura :

— Je suis heureuse que vous ayez dit... ce que vous venez de dire. Vous... vous...

— N'en parlons plus, fit Bennett écarlate. Et maintenant, calmons-nous et descendons !

SIR HENRY COMMENCE À VOIR CLAIR

Une pendule sonnait 11 heures et demie quelque part, lorsqu'ils entrèrent dans la bibliothèque.

— ... le rapport complet, disait l'inspecteur Potter d'un air important. Celui du médecin légiste et l'autorisation d'autopsie à signer. Voici les empreintes en plâtre des deux séries de pas relevées près du pavillon, celles de M^r Bohun et de M^r Bennett. J'ai pensé qu'il fallait s'en occuper tout de suite car il recommence à neiger. Voici le rapport concernant les empreintes digitales. Les photographies vont être développées immédiatement et nous seront envoyées cet après-midi. Le cadavre se trouve encore sur les lieux du crime mais on l'a déposé sur le lit.

Potter étala sur la table toute une collection d'objets. Une lampe à abat-jour jaune éclairait faiblement la pièce, tandis qu'au-dehors, le ciel s'était assombri. Un vent d'hiver soufflait, chassant des feuilles mortes contre les carreaux et faisant tourbillonner les braises dans l'immense cheminée. Masters était assis à la table, son calepin ouvert devant lui. Maurice Bohun lui faisait face, confortablement installé dans un fauteuil, les yeux fixés sur le feu dans l'âtre. Deux silhouettes se découpaient à l'arrière-plan, celles de Thompson et de sa femme, tout en noir. Bennett reconnut son oncle à ses chaussettes blanches et à ses lunettes qui miroitaient dans l'obscurité, près de la cheminée.

— Merci, Potter, dit Masters. Je vous rends votre calepin. J'ai rapporté à sir Henry tout ce que nous avons appris jusqu'à présent. Et maintenant, sir Henry, j'attends vos instructions.

— Hein ? grommela H.M. de mauvaise grâce.

Masters fit un pas de côté et Bennett put voir son oncle cligner des yeux. Le rictus qui tordait sa bouche ne présageait rien de bon.

— J'attends vos instructions, répéta Masters.

— Je ne suis pas sourd, Bon Dieu ! rugit H.M. en tirant sa pipe de sa poche. Je me concentrais. Depuis que je suis arrivé, vous me bombardez avec vos arguments et vos preuves, et vous voudriez que je règle cette histoire sur-le-champ ! Mais elle ne me plaît pas du tout, cette affaire. Et puis il faut que j'aille au pavillon avant qu'il ne se remette à neiger trop fort. Vous disiez, Masters ? Ah, oui ! Les rapports. Gardez-les précieusement, car j'ai l'intention de m'entretenir

d'abord avec M^r et M^{rs} Thompson.

— Bonjour, mes amis ! poursuivit-il à leur intention. J'ai appris ce que vous aviez raconté à l'inspecteur et je voudrais maintenant contrôler la déposition des autres témoins. Si l'un d'eux a menti, vous n'avez qu'à me le dire. (Puis, louchant dans la direction de Thompson :) Étiez-vous de la petite promenade qui a eu lieu hier soir autour du château ?

— Non, Monsieur. Ma femme et moi étions en train de préparer le pavillon et la chambre à coucher de miss Tait. Nous avons refait le lit, allumé le feu et vérifié le fonctionnement des robinets. Ma femme était aussi chargée de s'occuper des effets de miss Tait...

— De si belles robes ! s'écria M^{rs} Thompson, admirative. Personne n'avait le droit d'y toucher, sauf moi !

— Ah ! Quand donc avez-vous quitté le pavillon ?

— Peu après minuit, lorsque M^r Maurice et ces messieurs sont arrivés avec miss Tait.

— Êtes-vous bien sûr, Thompson, de n'avoir pas laissé d'allumettes au pavillon en partant ?

— Oui, tout à fait certain, répondit l'autre d'un air penaud. C'était même un grave oubli de notre part.

— Et qu'avez-vous fait à votre retour ici ?

— Ma femme est allée se coucher et je suis resté pour nettoyer l'argenterie, ainsi que M^r Maurice me l'avait ordonné. En attendant que ces messieurs reviennent du pavillon. Quand je les ai entendus qui rentraient, il était environ minuit et quart, je suis allé fermer la porte d'entrée derrière eux.

— Personne n'est ressorti ensuite ?

— Si. M^r Maurice et l'autre... M^r Rainger, se sont enfermés dans la bibliothèque, mais M^r Willard est ressorti, pas plus d'un quart d'heure. Il m'a demandé de l'attendre pour lui ouvrir la porte de derrière et m'a dit qu'il frapperait à la fenêtre pour m'avertir de son retour. Et c'est ce qu'il a fait.

H.M. louchait horriblement comme si une mouche invisible lui chatouillait le bout du nez.

— Ah ! grommela-t-il. Curieux que personne n'ait encore pensé à cela ! Et pourtant, Dieu sait si ce détail est important ! Entre minuit et minuit et demi, c'est un va-et-vient continuel entre le pavillon et le château, et le chien n'aboie pas une seule fois ! En revanche, à 1 heure et demie, une seule personne sort de la maison et le chien fait un tel vacarme qu'on doit l'enfermer. Vous avez une explication ?

Masters se gratta le crâne d'un air embarrassé.

— L'explication est très simple, sir Henry, dit Thompson. Je puis vous la fournir parce que j'ai précisément téléphoné à Locker, aux écuries, peu après minuit. Il faut vous dire que miss Tait m'avait donné l'ordre de faire préparer deux chevaux pour elle et M^r John, très tôt le lendemain matin. Cela m'était sorti de la tête jusqu'au moment où M^r Willard est rentré la seconde fois. Je me suis alors posé la même question que vous. Pourquoi Tempête n'avait-il pas aboyé en l'entendant ? Puis j'ai pensé que Locker, le palefrenier, l'avait gardé avec lui. Locker adore ce chien. Ça m'a fait penser que je ne lui avais rien dit pour les chevaux. Je l'ai appelé aussitôt. Il était environ minuit 20. C'est là que Locker m'a dit qu'il n'avait pas encore sorti le chien et qu'il allait s'en occuper...

Les yeux du vieil homme se tournaient de temps en temps vers sir Maurice avec inquiétude.

— Je crains que vous n'ayez oublié plusieurs choses importantes, Thompson, fit justement remarquer le maître de maison d'une voix douceuse.

H.M. eut un geste d'impatience.

— Surtout ne vous énervez pas, dit-il en s'adressant au vieux serviteur. Et prenez le temps de réfléchir avant de répondre. Vous êtes sûr que le chien est resté enfermé toute la soirée et qu'on ne l'a attaché dehors que vers minuit et demi ?

— Oui, Monsieur.

— Ha, ha ! s'écria H.M. en tirant vainement sur sa pipe éteinte, voilà la meilleure nouvelle que j'aie récoltée jusqu'ici ! J'avais une petite idée qui me trottait dans la tête, une petite idée que j'essayais de chasser en me disant qu'elle ne valait pas le coup. Et voilà qu'elle se révèle n'être pas si bête que ça, ma petite idée ! Ha, ha !

— J'avoue que nous n'avons pas du tout pensé à ce détail ! s'écria Masters en frappant du poing sur la table. Mais quelle importance cela peut-il avoir ? L'essentiel est de savoir si le chien n'a été sorti qu'après 1 heure et demie.

— Nous y reviendrons. Continuez, mon ami. À quelle heure êtes-vous allé vous coucher ?

— Après avoir fini l'argenterie, Monsieur, vers 1 heure du matin. J'ai monté des sandwiches dans la chambre de M^r John, comme je l'ai déjà dit à Monsieur l'Inspecteur. Et je ne suis redescendu qu'au moment où M^r Maurice m'a sonné, lorsque le chien s'est mis à aboyer, ajouta-t-il en jetant un regard anxieux à son maître.

Maurice eut un ricanement.

— C'est alors que votre fidèle épouse a vu une ombre mystérieuse sortir de la maison, n'est-ce pas ? Ma nièce Katherine ou miss Louise Canifest, probablement...

M^{rs} Thompson s'agita dans son coin.

— Vraiment, M^r Maurice, lâcha-t-elle d'un trait, je ne peux pas jurer que c'était une dame... Ce n'était qu'une impression. Et je ne tiens pas à être pendue à cause d'une impression ! En tout cas, on ne me fera pas dire que c'était miss Kate, ça, non ! Je me laisserais plutôt couper en rondelles. C'est tout ce que j'avais à dire.

— Très bien, très bien, Madame, bougonna H.M. avec un geste pour la calmer. Je crois que c'est tout. Vous pouvez vous en aller.

Lorsque le couple fut sorti, H.M. resta un long moment silencieux, passant et repassant la main sur son crâne chauve.

— Et maintenant, sir Henry ? hasarda Masters.

— Vous, là-bas, dit H.M. en lançant à Maurice un regard mauvais, si vous nous racontiez aussi quelques petites choses, hein ?

— Je suis à votre entière disposition, sir Henry. Et vous n'aurez pas à vous plaindre de mon manque de franchise...

— Ha, ha ! fit H.M. en clignant des yeux. C'est bien ce que je craignais. Quand un type annonce qu'il veut vous parler franchement, vous pouvez être sûr que ce sera le coup de pied de l'âne... Reprenons, voulez-vous ? À votre retour du pavillon, vous passez un moment dans cette bibliothèque avec Rainger. Combien de temps ?

— Nous nous sommes séparés peu après que j'eus sonné Thompson pour lui donner l'ordre de faire enfermer le chien.

— Parfait ! Une heure et demie. Pourquoi avez-vous interrompu votre conversation ?

Tout en parlant, Maurice observait attentivement H.M. Mais le visage de celui-ci restait de bois.

— M^r Rainger a manifesté le désir de se retirer. En entendant le chien, j'ai cru que c'était mon frère qui rentrait et je le lui ai dit. J'avoue d'ailleurs que j'aurais bien aimé assister à leur rencontre. John ignorait la présence de Rainger au manoir. Ainsi que vous le savez, il y avait entre ces deux messieurs... hum !... un différend, disons.

— Ah oui ? Si je comprends bien, vous n'auriez pas craché sur une empoignade entre votre frère et M^r Rainger ? Plaisir raffiné et purement intellectuel, hein, M^r Bohun ?... Mais Rainger s'est excusé et s'est éclipsé, c'est bien ça ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir ?

Maurice se frottait les mains en réfléchissant.

— Il eût été fort imprudent de ma part de provoquer chez lui le moindre sentiment hostile à mon égard. C'est la raison pour laquelle je l'ai laissé filer.

— Vous-même, vous n'êtes pas monté ?

— Je suis allé me coucher peu après. Mais ma chambre se trouve au rez-de chaussée, expliqua Maurice avec un sourire.

— Voulez-vous connaître ma pensée, M^r Bohun ? Eh bien, je trouve que vous avez un curieux sens de la vie de famille. En effet, à 1 heure et demie du matin, vous croyez entendre votre frère qui rentre d'un long séjour aux États-Unis, vous ne l'avez pas vu pendant plusieurs semaines, et vous ne vous portez même pas à sa rencontre ? Avouez que c'est assez bizarre !

Maurice prit un air étonné.

— Je ne vois rien là d'extraordinaire, sir Henry. C'est moi le maître, dans cette maison. Si mon frère a quelque chose à me dire, je l'écoute volontiers. Mais on ne peut tout de même exiger de moi que je m'abaisse à lui courir après. Je suis habitué à ce qu'on vienne à moi, et non l'inverse. Mon frère savait où me trouver. Par conséquent...

— C'est tout ce que je voulais savoir, coupa H.M.

— Je vous demande pardon ?

— Allez-vous-en ! hurla H.M., au comble de l'exaspération.

— Je quitte cette pièce avec grand plaisir, dit Maurice, si j'ai votre assurance que mon pavillon restera intact. J'ai dû supporter jusqu'ici bien des choses qui m'ont profondément déplu. Mais lorsque votre subordonné m'a menacé de détruire le Miroir de la reine, qui est sacré à mes yeux, pour y découvrir un passage souterrain qui n'existe pas, alors... alors...

— Vous trouvez qu'on y va un peu fort, conclut H.M. d'une voix redevenue normale. Bon, vous pouvez filer, je vous promets que nous ne ferons pas la chasse aux passages secrets.

Le vieillard se hâta vers la porte, si préoccupé qu'il passa, sans les voir, devant sa nièce et Bennett. Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes.

— Excusez-moi, sir Henry, mais pourquoi diable lui avez-vous promis de ne pas chercher de souterrain ? protesta Masters.

— Parce qu'il n'y en a pas ! Le vieux a la frousse qu'on touche à sa chère bicoque. S'il existait un passage secret, il vous l'aurait dit plutôt

que de voir arracher une seule planche de cette baraque.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Masters, soudain suspicieux. Et si ce souterrain menait directement à sa chambre ?

— J'y ai déjà pensé. Eh bien, si c'est le cas, nous le tenons de toute façon. Mais je ne crois pas que ce soit le cas. (H.M. se gratta le crâne, et pour la première fois, un semblant de sourire vint troubler l'austérité orientale de ses traits tandis qu'il fixait Masters.) Cette situation de chambre close vous embête bien, hein ? On dirait que les assassins prennent un malin plaisir à empoisonner l'inspecteur-chef Masters en refusant de suivre les règles du jeu. Mais cette fois-ci, la chose est encore plus complexe. Si vous n'aviez qu'un problème de chambre close, vous pourriez aller de l'avant le cœur vaillant. Tout le monde connaît quelques façons de verrouiller une porte de l'extérieur. Un petit mécanisme composé d'un fil et d'une goupille permet de tirer un verrou en place. On peut manœuvrer la tige d'une clé à l'aide d'une paire de pinces. On peut démonter les gonds d'une porte sans toucher à la serrure. Mais lorsque votre chambre close se résume à une simple couche de neige vierge tout autour... Enfin, laissons cela. Il y a pire, Masters.

— Pire ?

— Je pensais à John Bohun, qui a essayé de tuer lord Canifest, qui a échoué, mais croyait avoir réussi...

Kate sursauta à ces mots et Bennett l'empoigna par le bras pour l'empêcher de parler sans réfléchir.

— Mais auparavant, poursuivit H.M. d'un ton somnolent, il nous faut trouver le mobile du meurtre de Marcia Tait. Je ne parle pas du véritable mobile, mais de la raison pour laquelle l'assassin a créé une situation impossible. Voilà qui est essentiel pour comprendre justement le mobile. Pourquoi a-t-il fait cela ? Seul un cinglé va s'amuser à ce genre d'embrouillamini simplement pour se moquer de la police. Et les raisons de tuer Marcia Tait sont déjà suffisamment nombreuses pour que nous n'allions pas y ajouter le fait que le meurtrier est fou. Donc, quelles pouvaient être ses raisons ?

— D'abord, simuler un suicide. Je vais chez vous, je vous tire une balle dans la tête, puis je vous fourre l'arme dans la main. Disons qu'il s'agit d'une maison comme celle-ci, avec des fenêtres à petits carreaux. Je verrouille la porte de l'intérieur. J'ai avec moi un sac contenant un morceau de verre qui s'adapte exactement à l'un des carreaux, j'ai des outils et du mastic. J'ôte un des carreaux, je sors par la fenêtre, la referme de l'intérieur, et remplace le carreau par celui que j'ai apporté. Ainsi, la pièce est close, et on pensera que vous vous êtes suicidé.

Masters lui jeta un regard scrutateur.

— On dirait que vous connaissez toutes les combines...

— Et comment ! grogna H.M. en regardant le feu. J'en ai tellement vu, mon garçon, que je préférerais largement me trouver chez moi en train de boire un bon punch devant mon arbre de Noël. Mais s'il s'agit d'une nouvelle approche dans l'art d'assassiner, je veux être au courant. D'abord, le suicide simulé est à écarter. Personne ne met en scène un faux suicide en défonçant le crâne d'une femme.

— Ensuite, nous avons le cas où on veut nous faire croire à une mort surnaturelle. Cas rare et délicat, qui nécessite un gros travail de mise en scène. À écarter également ici, personne n'y a fait la moindre allusion et n'a même évoqué un quelconque fantôme rôdant dans le pavillon.

— Enfin, nous avons le hasard. Le meurtrier crée une situation impossible sans le vouloir. Disons que vous et l'inspecteur Potter dormez dans des chambres communicantes, et que la seule porte donnant sur l'extérieur, qui se trouve dans sa chambre, est fermée de l'intérieur. Je veux vous tuer et rejeter les soupçons sur lui. Je m'introduis par la fenêtre, grâce à mon petit tour avec la vitre et le mastic, au cours de la nuit. Je vous poignarde, et je repars par la fenêtre. Bien. Ce que j'oublie, ou bien ne remarque pas, c'est que la porte de communication entre vos deux chambres est également verrouillée de votre côté – et me voilà de nouveau avec une situation impossible sur les bras !

— C'est notre dernière hypothèse, conclut H.M. en se retournant brusquement, mais du diable si je vois comment on peut l'appliquer à cette situation-ci ? Le hasard ? Mais quel est le hasard qui peut faire que quelqu'un ne laisse pas de traces dans la neige ?

— Mais c'est au contraire parfaitement clair, intervint Masters. Voici comment je me représente les choses : le meurtrier, appelons-le X, va au pavillon pendant qu'il neige encore...

— Ah ! Vous pensez toujours à la fille de Canifest, hein ?

— Attendez, sir Henry ! Mon exposé est purement théorique. J'essaie d'exploiter votre hypothèse du hasard. X se rend donc au pavillon pendant qu'il neige encore. Puis, après avoir perpétré son crime, elle découvre...

— Elle ? s'écria H.M. Vous devenez terriblement précis, Masters.

— Pourquoi pas ? Si miss Bohun a dit la vérité quand elle a affirmé avoir rencontré Rainger à 1 heure et demie du matin dans l'escalier, elle doit être mise hors de cause. En outre, miss Canifest est la seule qui aurait pu avoir des raisons de tuer miss Tait. Elle se rend au

pavillon. Une violente dispute éclate entre les deux femmes. Elle tue miss Tait et s'aperçoit qu'il a cessé de neiger. La voilà prise au piège ! Voilà, selon votre propre hypothèse, où intervint le facteur hasard. Elle n'avait pas l'intention de rendre la situation inextricable, mais le fait est là.

H.M. se gratte le front, perplexe.

— Admettons, dit-il. Mais alors, comment est-elle rentrée à la maison sans laisser de traces ? Encore un coup du hasard ?

— Bon ! J'admets que cela complique encore notre tâche, gémit l'inspecteur. En effet, d'après la déposition des témoins, miss Canifest a été trouvée sans connaissance sur la galerie, avec du sang sur le poignet, vers 4 heures du matin...

H.M. mâchonna le tuyau de sa pipe, méditatif.

— À propos, je voulais vous demander... Comment était-elle habillée quand on l'a trouvée ?

Il y eut un bref silence. Puis, brusquement, Katherine se dégagea de l'emprise de Bennett et s'avança vers les deux hommes.

— Peut-être que je peux vous le dire, moi, fit-elle en essayant de dominer son émotion. Elle était en chemise de nuit et robe de chambre et par-dessus elle portait une cape.

Masters sursauta. Sa carrure empêchait Bennett de voir son oncle.

— Mais elle n'avait pas de chaussures, poursuivit la jeune fille. Vous comprenez, M^r Masters ? Pas de chaussures, seulement des pantoufles. Elle ne pouvait pas sortir et marcher dans la neige sans chaussures, ou sans snow-boots. Et si elle avait mis des snow-boots, ils auraient été mouillés et le seraient encore, n'est-ce pas ? Or, je suis entrée ce matin dans sa chambre...

— Un instant, miss Bohun, dit Masters qui avait retrouvé son calme, vous ne nous aviez pas encore dit tout ça !

— Je n'y avais pas pensé ! Ce matin, je suis entrée dans la chambre de Louise pour prendre des sels ; elle a toujours des sels avec elle, elle est comme ça. J'ai donc passé en revue tout ce qu'il y avait dans ses bagages, des choses qu'elle avait rapportées des États-Unis, vous voyez ? Et rien n'était mouillé ou humide... Je cherchais des pantoufles pour elle... Vous me croyez, n'est-ce pas ?

On entendit le feu ronfler dans la cheminée et Bennett vit qu'il neigeait toujours.

— Je vous crois, Miss. Rien n'est plus facile à cacher qu'une paire de snow-boots. Et rien n'est plus facile que de les retrouver. Je vous remercie d'avoir attiré mon attention sur ce point. Potter !

— Oui ?

— Vous avez entendu ? Prenez deux hommes avec vous. Vous savez ce que vous avez à chercher ? Rapportez toutes les chaussures mouillées, toutes les snow-boots que vous trouverez dans cette maison. Vous ne voyez pas d'objection à ce qu'on visite votre chambre, miss Bohun ?

— Je vous en prie. Mais ne dérangez pas...

— Allez ! Potter, ordonna l'inspecteur avant de se tourner vers la jeune fille. Asseyez-vous, Miss. Nous avons commis des négligences dans cette affaire, je l'admets, mais c'est assez ! Ainsi miss Canifest n'est pas sortie la nuit dernière, dites-vous ? Si l'on trouve des chaussures d'homme mouillées, cela ne prouvera pas grand-chose. Mais si l'on découvre...

— Écartez-vous, Masters, vous m'empêchez de voir le témoin, protesta H.M. qui n'avait pas encore pris la parole depuis que Katherine s'était exprimée. Voyons voir ? Vous êtes un joli petit lot, dites donc !

H.M. se leva péniblement de son fauteuil et une admiration sincère détendit ses traits. Bennett remarqua que son oncle portait un vieux manteau à col de fourrure mangé aux mites. De ses poches émergeaient de petits paquets de Noël enrubannés.

— Tiens ! Tu es là, dit H.M. en apercevant son neveu. Ah ! C'est bien de toi de m'attirer ici aujourd'hui, quand tout homme raisonnable est chez lui en train de garnir son sapin de Noël. (Puis, lançant à Katherine un coup d'œil éloquent :) Enfin, je comprends que... Mais ne vous en faites plus, mes enfants. Calmez-vous, miss Bohun. Le père Henry va arranger ça. Là, asseyez-vous tous les deux à côté de moi.

— Que se passe-t-il donc, Potter ? demanda soudain Masters en voyant son collègue debout sur le seuil, en proie à la plus vive agitation.

— Excusez-moi, dit-il, mais il y a... il y a...

— Quoi donc ? fit Masters, impatient.

— Des reporters ! Une meute de reporters ! Et parmi eux, un fou qui a voulu entrer de force dans la maison. Nous avons eu toutes les peines du monde à l'en empêcher. Il dit qu'il a assassiné miss Tait ou quelque chose comme ça.

— Hein ?

— C'est bien ça ! Il prétend qu'il lui a envoyé une boîte de chocolats empoisonnés. Il s'appelle Emery. Tim Emery.

Un grognement de satisfaction se fit entendre du fond de la pièce.

— Ha, ha ! ricana H.M. en brandissant triomphalement sa pipe. Enfin, le voilà ! Il y a longtemps que j'attendais ça, Masters. Faites-le entrer, Potter. Et ne laissez pas ces maudits journalistes s'approcher du cadavre avant que j'aie en personne jeté un coup d'œil dans le pavillon.

— Est-ce que vous pensez que c'est cet individu, balbutia Masters, qui a tué miss Tait...

— Au contraire, idiot, renifla H.M., je crains que non. Il est précisément l'une des rares personnes qui n'avait aucune raison de le faire. Oh ! Je veux bien croire qu'il lui a envoyé des chocolats empoisonnés. Mais il savait qu'elle n'y goûterait pas, car elle n'aimait pas les confiseries. Dès le début, j'avais trouvé bizarre qu'on envoie des sucreries à une femme tout en sachant qu'elle n'y touchera pas. Cet Emery n'a jamais voulu tuer personne. Il n'avait d'ailleurs mis de la strychnine que dans deux chocolats, et encore, à une dose trop faible pour faire le moindre effet. D'ailleurs, il a eu des remords au point qu'il en a avalé un lui-même et qu'il a écrasé le second pour qu'on n'y touche pas. Vous avez l'air complètement ahuri, Masters. Mais faites-le entrer, et vous allez comprendre.

On introduisit Emery. Son visage était d'une pâleur de cire et ses cheveux roux, soigneusement partagés par une raie au milieu, avaient l'air d'une perruque. Il portait un ample manteau en poil de chameau ruisselant de neige fondue, et tordait nerveusement sa casquette entre ses mains.

— Qui... qui est le patron ici ? articula-t-il péniblement.

Masters lui présenta une chaise et H.M. se pencha vers lui.

— Voulez-vous m'expliquer pourquoi vous débarquez ici en cornant à qui veut l'entendre cette histoire de chocolats ? Vous tenez donc absolument à aller en prison ?

— Sinon vos types ne m'auraient pas laissé entrer, répondit Emery, le regard sombre. Et puis, ça m'est bien égal qu'on m'arrête. Tout m'est égal, maintenant. Ça vous ennuie pas si je bois un coup ?

D'une main tremblante, il fouilla dans la poche de son manteau.

H.M. le regarda d'un œil perçant.

— Votre truc publicitaire de chocolats empoisonnés ne vous a pas réussi, hein ?

— Je n'ai jamais dit...

— Mais vous auriez dû ! Ne soyez pas si bête, mon vieux. Elle vous avait défendu de faire passer dans la presse le moindre communiqué la concernant, et vous étiez hors de vous. Voilà pourquoi vous avez imaginé une ruse contre laquelle elle serait restée sans défense. Vous ne vouliez pas mettre sa vie en danger, mais simplement avoir l'air de découvrir le premier que les chocolats étaient empoisonnés. Seulement Rainger vous a coupé l'herbe sous le pied et vos plans ont été bouleversés. « Tentative d'assassinat contre Marcia Tait ! » Beau titre, hein ! Pas mal, pas mal ! Mais lorsque John Bohun a exigé que vous en mangiez chacun un, votre conscience s'est réveillée et vous avez joué au héros. (Renfrogné, H.M. émit des bruits incongrus et se tourna vers Bennett.) Comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai dit, hier, dans mon bureau, que la vie de miss Tait n'était pas en danger ? Elle n'avait rien à craindre de cet Emery, et nous non plus. Mais il y avait malheureusement quelqu'un d'autre qui voulait réellement la tuer... Quant à vous, mon cher, votre truc a raté lamentablement et vous n'avez pu faire passer le moindre communiqué dans la presse, car votre ami Rainger, malin comme un singe, vous a fait remarquer que la police risquerait de s'en mêler, que les enquêtes sont fort longues, et que Marcia ne pourrait pas être de retour à Hollywood dans le délai prévu ! Pas bête du tout, ce Rainger !

Masters sortit son calepin et hocha la tête, la mine courroucée.

— Il sera toujours temps de faire une enquête ! Quand on envoie du poison à quelqu'un, sous quelque forme et dans quelque but que ce soit, ça s'appelle une tentative de meurtre. Je suppose que vous êtes de mon avis, M^r Emery ?

Emery prit l'air étonné.

— C'est possible, mais je maintiens que mon idée était formidable. Tout m'est égal, maintenant... puisqu'un malheur a fini par arriver.

— À propos, comment avez-vous appris le meurtre ? demanda H.M. sur un ton détaché.

— Carl Rainger m'a téléphoné. Ivre mort, naturellement. Est-ce que je peux... Est-ce que je peux la voir ? (Il frissonna et leva les yeux vers H.M.) Oui, il était complètement soûl, reprit-il. Il m'a raconté qu'elle était couchée dans un caveau de marbre, ou un truc de ce genre. Il ne savait plus ce qu'il disait. Il s'est mis à pleurer. (Emery se tut un instant, puis poursuivit sans transition :) Il paraît qu'on va arrêter

John Bohun. Vous n'avez pas de chaise électrique en Angleterre, hein ? Ici, les meurtriers sont pendus. D'ailleurs c'est aussi bien.

Il parlait maintenant à voix presque basse et semblait avoir sur le cœur un poids dont il voulait se débarrasser.

— Il faut que je vous avoue quelque chose, que vous finiriez d'ailleurs par apprendre, tôt ou tard. Si c'est vraiment Bohun qui l'a tuée, j'en porte toute la responsabilité, parce que c'est moi qui ai mis Canifest au courant hier après-midi. Je me suis sauvé de l'hôpital et j'ai été le voir. Rainger a appris il y a deux jours que Canifest finançait toute l'affaire, et il a pensé que c'était la meilleure façon de fiche à l'eau ces ridicules projets de théâtre. Voilà pourquoi...

— Calmez-vous, interrompit H.M., et buvez un coup, ne vous gênez pas. Après quoi vous nous raconterez votre petite histoire en bon ordre. Qu'avez-vous dit à Canifest ?

— Que Marcia était mariée.

— Je vous conseille, M^r Emery, et cela dans votre propre intérêt, d'être très prudent dans vos déclarations. Vous avez admis tout à l'heure vous être livré à une tentative de meurtre – avec préméditation – sur la personne de Marcia Tait...

— Une tentative de meurtre ! brailla Emery. Bon dieu ! Moi qui n'aurais jamais osé toucher à un cheveu de sa tête ! Vous avez une drôle de notion de la justice dans votre pays ! Tentative de meurtre ! Et puis quoi, encore ? Pauvre idiot ! Marcia Tait était ma femme.

Un silence tomba dans la grande pièce. Emery dévisageait l'un après l'autre ses interlocuteurs, et dans ses yeux se lisait une immense détresse.

— Je devine ce que vous pensez. Marcia Tait mariée... et à cette espèce de rigolo ! Ce raté, ce minable ! Mais si vous voulez le savoir, c'est moi qui ai fait de Marcia la star que vous avez connue. C'est moi qui l'ai rendue célèbre, hurla-t-il triomphant. Pour arriver à ce résultat, il fallait une tête de mule comme moi, un salaud qui pense nuit et jour à faire de l'actrice qu'il avait choisie une femme internationalement connue.

— Oh ! Ça n'a pas été facile. Il a fallu en passer par toutes ses volontés. Elle avait posé ses conditions : personne ne devait jamais rien savoir de notre mariage car ça aurait pu nuire à sa carrière. Une seule chose m'était permise... J'avais le droit de parler de ma femme, mais sans jamais dire qu'il s'agissait d'elle. C'était une sorte de consolation. Je parlais d'elle comme si elle était à moi, alors que... alors que...

Un sanglot l'étouffa. De nouveau, il regarda ses interlocuteurs à

tour de rôle, tandis que, d'une main tremblante, il tirait de sa poche une flasque en argent. Il la porta à ses lèvres et but goulûment, puis il se renversa dans son fauteuil, épuisé.

H.M. semblait sur le point de s'assoupir.

— Je commence à comprendre, dit-il doucement, ce qu'a dû être ce mariage. Ça ne doit pas être facile de raconter tout ça. Mais si vous avez encore envie de m'en parler, allez-y, mon vieux. Je sais en tout cas une chose, Emery : si quelqu'un se permettait un mot de trop sur votre femme, vous lui casseriez la figure, aujourd'hui encore.

— Quel que soit mon avis sur cette affaire, dit Masters d'un ton sévère, il y a pour moi une question qui prime toutes les autres : qui est l'assassin de Marcia Tait ? Mon devoir est de le retrouver. C'est pourquoi je vous prie de m'excuser, M^r Emery, si je vous demande de me répondre franchement : saviez-vous si miss Tait et M^r John Bohun...

Un grognement de H.M. l'interrompt.

— Vous savez ce qu'il va dire, mon vieux. Vous êtes assez intelligent pour répondre à un sous-entendu. Et tout le monde préfère toujours faire semblant plutôt que d'appeler un chat un chat. Alors ?

— Oh ! Ça n'a pas d'importance, murmura Emery. Puisque je vous dis que tout m'est égal maintenant... Oui... Je l'ai su depuis le début. Elle me l'a dit il y a très longtemps et...

— Et vous ne vous y êtes pas opposé ? interrompit Masters.

— Je voulais qu'elle soit heureuse et je me fichais du reste, répondit Emery d'une voix morne. Je ne désirais qu'une chose... la voir couverte de gloire ! Et maintenant... maintenant, elle est morte ! Oh ! C'est impossible, impossible ! Je ne désire plus qu'une chose... partir, quitter ce pays au plus vite ! Si vous aviez vu comment ce misérable Canifest m'a regardé quand je lui ai dit que j'étais marié avec Marcia ! Comme si j'étais un vulgaire cafard. Pourquoi ? Ne suis-je pas un homme comme les autres ? Aucun homme n'a fait pour elle ce que j'ai fait, moi. (Emery avait haussé le ton.) Savez-vous l'idée que j'ai eue ? s'écria-t-il. J'ai loué à Londres la plus belle Rolls-Royce – une conduite intérieure – j'ai fait aménager l'arrière en couche mortuaire... C'est là-dedans que je vais la ramener à Londres. La voiture attend en bas, et le chauffeur est tout en noir. Il y aura beaucoup de fleurs, les plus belles et les plus chères. Je veux qu'on parle dans toute l'Angleterre des funérailles de Marcia Tait.

Emery s'enflammait à cette idée.

— Auparavant, il y aura certaines formalités à remplir, dit H.M. en s'extirpant péniblement de son fauteuil. L'inspecteur Masters et moi

allons nous rendre au pavillon. Vous pourrez la voir plus tard, si vous le désirez. Encore une chose : vous nous avez raconté que vous avez été voir Canifest hier après-midi. Est-ce vous qui avez décidé de le mettre au courant ?

— Oui, avec Rainger. Il m'a dit que je devais aller voir le vieux. Pendant ce temps, il avait l'intention d'embobiner le frère de John Bohun et de lui promettre monts et merveilles pour obtenir le droit de rester ici ! Il s'est engagé à lui verser cinquante mille dollars par an comme conseiller technique.

— C'était donc une proposition sérieuse ?

— Ha, ha ! Vous voulez rire !

H.M. avait parlé très fort, peut-être à dessein, et Emery avait également élevé le ton.

— Rainger savait-il que vous étiez marié à cette femme ?

— Il s'en doutait.

— John Bohun le savait-il, lui ?

— Non.

— Réfléchissez bien, Monsieur.

— C'est elle qui m'a dit qu'il l'ignorait. Elle m'a juré qu'elle ne le lui avait jamais avoué.

— Bon ! Maintenant, Emery, vous devriez essayer de dessoûler votre ami Rainger. Nous allons au pavillon. (Il regarda autour de lui.) Où est mon neveu ? s'exclama-t-il. Ah ! le voilà. Viens avec nous, mon petit. J'aimerais savoir exactement dans quelle position elle se trouvait quand tu l'as vue. Et j'ai encore quelques petites questions pour toi. Allons-y !

Bennett jeta un coup d'œil à Katherine qui, depuis l'entrée tonitruante d'Emery, n'avait soufflé mot. Elle lui fit signe de suivre son oncle.

Il emboîta donc le pas à H.M., non sans avoir emprunté au passage un manteau. Masters prenait fébrilement des notes tout en marchant. À l'entrée, Potter résistait à la pression des journalistes.

— Restez ici encore un instant, chuchota H.M. à l'oreille de Masters, et racontez-leur n'importe quoi. Ensuite, vous nous rejoindrez. Je ne puis rien vous dire, Messieurs, je ne puis rien vous dire, répétait-il en jouant des coudes dans la cohue, protégeant tant bien que mal son vieux haut-de-forme cabossé.

Ayant victorieusement franchi le barrage, ils s'attardèrent un instant à respirer l'air froid de cette journée d'hiver. De légers flocons

de neige tourbillonnaient dans le ciel. Au milieu des nombreuses voitures garées devant le château, ils aperçurent la Rolls-Royce mortuaire, puis, un peu plus loin, l'épouvantable voiture jaune d'Emery, avec son inscription énorme et sa cigogne de bronze au-dessus du radiateur fumant. La vie et la mort côte à côte...

Bennett se remémorait de nouveau tous les événements auxquels il avait été mêlé malgré lui. Il regarda l'heure à sa montre ; il était 1 heure et demie. Douze heures plus tôt, la neige tombait pareillement... Il rejoignit son oncle qui battait la semelle pour se réchauffer.

— Oui, c'est bien ça, murmura celui-ci en le regardant de ses petits yeux perçants. Il y a peu ou prou douze heures que l'histoire a commencé. (Il fit une pause, puis ajouta :) Alors, Bennett, il paraît que cette petite Katherine...

— J'ai fait sa connaissance ce matin seulement.

— Elle ressemble à Marcia Tait. C'est pour ça ?

— Non.

— Oh ! Je ne te fais pas de reproches. Tu devrais peut-être quand même t'assurer qu'elle n'est pas dans le coup, de près ou de loin. Es-tu capable d'envisager la chose objectivement ? Non, sûrement pas... Enfin, quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas. Ce n'est pas elle qui est venue demander des comptes à Marcia la nuit dernière... Non, mon petit. Sinon, elle ne se serait pas donné tant de peine pour disculper son amie. Ce qui est certain, c'est qu'elle croit que c'est Louise qui a fait le coup.

— Et vous, mon oncle, qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas pourquoi tout le monde s'est mis dans la tête que c'est une femme qui a tué Marcia ! D'abord, M^{rs} Thompson n'a pas du tout affirmé qu'elle avait vu une femme sortir de la maison, cette nuit. Ensuite, Louise Canifest a-t-elle des ailes pour quitter le pavillon sans laisser de traces ? Et enfin, pourquoi aurait-elle mis tant de temps pour tuer sa victime ?

— Que voulez-vous dire, mon oncle ?

— Vous croyez tous qu'elle est sortie à une 1 et demie du matin. Or, le crime n'a eu lieu qu'après 3 heures ! Il lui aurait donc fallu deux heures de conversation avec Marcia avant de la tuer ? Pour ma part, j'ai peine à l'imaginer. Marcia Tait l'aurait flanquée à la porte avant. Souviens-toi que Marcia attendait un visiteur, en l'occurrence John Bohun. Il devait lui apporter une nouvelle importante, la décision de Canifest concernant leurs projets de théâtre. Dis-moi un peu comment Marcia aurait toléré pendant deux heures la présence d'une jeune fille

chez elle, tandis qu'elle attendait d'une minute à l'autre l'arrivée de son amant ? À plus forte raison s'il s'agissait de la fille de son prétendant ! Elle venait d'expédier Willard et tu crois qu'elle aurait permis à miss Canifest de lui tenir compagnie durant tout ce temps ?

— Mais alors, mon oncle, c'est Rainger qui a raison ! Il dit que Bohun s'est rendu au pavillon dans la nuit... Or, nous savons qu'il n'est rentré de Londres que vers 3 heures du matin.

Tout en parlant, ils étaient arrivés en vue du pavillon. H.M. s'arrêta net, se retourna pour mesurer du regard la distance qui les séparait du manoir.

— La théorie de ce type qui prétend que Bohun a brouillé ses empreintes en revenant du pavillon est complètement absurde. En fait, John n'y est pas allé avant l'heure qu'il a indiquée, il n'y a aucun doute possible à ce sujet. Et il n'y avait pas d'empreintes avant les siennes, j'en suis tout aussi certain. Non, ce qui m'intrigue en revanche, c'est ce qu'il a fait à Londres. Pourquoi Bohun s'est figuré qu'il avait tué Canifest ?

— Vous savez quelque chose à ce sujet, mon oncle ?

— Pas grand-chose de plus que toi, grommela H.M. Quand Masters a eu Canifest au bout du fil, il a essayé d'imiter la voix de Maurice Bohun et a dit simplement « Allô ? ». L'autre a répondu : « C'est à vous que je voulais parler, Bohun. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi j'exige que ma fille rentre à Londres immédiatement. » D'après Masters, il avait l'air très abattu et affecté. Masters lui a dit : « Pourquoi ? Parce que John vous a flanqué un coup de poing et a cru que vous aviez passé l'arme à gauche quand vous avez eu votre crise cardiaque ? » Évidemment, l'autre n'arrêtait pas de demander : « Mais qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? » Masters lui a alors appris qu'il était de la police et qu'il ferait mieux de venir au plus vite pour contribuer, par sa déposition, à éclaircir l'affaire, crise cardiaque ou pas, s'il ne voulait pas avoir de sérieux ennuis. Ce brave Masters a un peu exagéré, apparemment. Il lui aurait dit, entre autres, que sa fille était soupçonnée de meurtre. Tout ce qu'il a réussi à savoir, c'est que, la nuit dernière, Bohun avait accompagné Canifest chez lui pour lui parler d'affaires. Une discussion s'est ensuivie, et c'est là que John s'est jeté sur Canifest...

— Tout ça me paraît assez vraisemblable !

— Tu crois ça ? grogna H.M. en secouant la neige des arbres de ses mains gantées. N'ont-ils pas pris le fourgon mortuaire pour transporter John Bohun, à propos ? Tu n'aurais pas un mouchoir ? Je n'y vois plus rien à travers mes lunettes, avec cette neige... Mais qu'est-ce que tu as mon petit ?

— Il est tout de même extraordinaire qu'on n'ait trouvé aucune empreinte, et qu'il y ait néanmoins eu un meurtre...

— Ah ! Tu trouves aussi ? Comme Masters ! Eh bien, si curieux que cela puisse te paraître, c'est pourtant le côté le plus simple de l'affaire ! D'abord, je veux visiter le pavillon. Mais j'ai ma petite idée... Et si je trouve ce que je compte trouver... Alors, là...

— Vous saurez qui a commis le crime ?

— Mais non ! s'écria H.M. Comment pourrais-je le deviner, voyons ? Je puis tout au plus t'énumérer quelques personnes qui, à mon avis, sont définitivement hors de cause. Dans la plupart des affaires de ce genre, on découvre le meurtrier quand on connaît la façon dont il s'y est pris pour commettre le crime. Disons que les circonstances servent d'indices et forment comme un filet qui se resserre autour de lui. Mais cette fois, on dirait que c'est l'exception à la règle. Je crois avoir deviné de quelle manière la chose s'est produite, mais je n'en suis pas plus avancé pour autant, parce que...

— Parce que ?

Ils avaient atteint la clairière et contemplaient l'étang dont la glace était maintenant sillonnée de nombreuses traces de pas. Tout était silencieux. Le pavillon était plongé dans l'obscurité et formait une tache sombre sur la blancheur aveuglante du paysage.

Bennett eut de nouveau l'impression étrange de se trouver plongé dans un monde irréel. Il vit, l'espace d'une seconde, Marcia Tait au milieu d'un groupe de séduisantes châtelaines parées de bijoux, qui souriaient d'un air espiègle par-dessus leurs éventails...

Mais soudain, il sortit de son rêve.

Une lumière venait de s'allumer dans le pavillon.

DES CENDRES DANS LE PAVILLON

La lumière filtrait à travers les persiennes, à gauche de l'entrée.

— Peut-être Potter a-t-il laissé un de ses hommes, grommela H.M. en pressant le pas.

— Il m'a semblé entendre quelqu'un, dit alors Jervis Willard de sa voix chaude et prenante, en apparaissant sur le seuil. Je m'excuse d'être venu ici sans votre permission. Mais la police était déjà partie et la porte n'était pas fermée à clé.

Une fois de plus, Bennett fut frappé par la régularité de ce mâle visage, qui se détachait sur le fond d'un rideau de brocart.

— Sir Henry Merrivale, sans doute, reprit Jervis en s'inclinant légèrement. Mon nom est Willard. Si vous permettez, je vais vous laisser. Elle est... elle est encore dans la chambre à coucher.

H.M. lança à l'acteur un regard aigu et nota une légère altération dans sa voix.

— Je voulais justement avoir une petite conversation avec vous, M^r Willard. Voulez-vous m'accompagner ? ajouta-t-il en poussant la tenture de brocart qui masquait l'entrée du salon.

Il examina la pièce sans rien ajouter. La lumière des appliques faisait miroiter les cuivres disposés çà et là et donnait un éclat velouté aux soies qui recouvraient les meubles. Willard, qui avait suivi Bennett, s'adossa à la cheminée.

— Je vous ai vu dernièrement dans Othello, dit H.M. en guise d'entrée en matière. Interprétation remarquable... Votre meilleur rôle, peut-être. Dommage que vous soyez maintenant obligé de jouer dans une pièce policière !

— On ne choisit pas toujours ses rôles, répondit l'acteur d'un ton sec.

— Très juste. Et maintenant, venons-en à notre sujet. Vous êtes donc la dernière personne qui ait vu Marcia Tait avant sa mort, n'est-ce pas ? Mais dites-moi, lorsque Maurice Bohun, Rainger et vous-même, vous l'avez accompagnée ici, vous êtes-vous assis dans cette pièce ?

— Non, nous avons passé un moment dans sa chambre à coucher.

Mais il n'a pas été question de nous asseoir. Quelques minutes plus tard, nous nous sommes tous retirés.

— Et lorsque vous êtes revenu seul, pour la voir, où vous a-t-elle reçu ?

— Dans sa chambre à coucher également. J'ai bu un verre de porto avec elle.

— Bon, murmura H.M. d'un air distrait. Avez-vous une allumette ?

Willard sourit ironiquement.

— Je regrette, j'ai donné ma dernière boîte à Marcia, hier soir. Et je ne porte pas sur moi de ces allumettes de couleur qui sont à la mode ici en ce moment. Un briquet fera-t-il l'affaire ?

— Parfaitement, répondit H.M. Ne vous imaginez pas que j'aie voulu vous tendre un piège. Lorsqu'on éprouve des soupçons, la plus grave erreur est de le laisser soupçonner. Si j'avais eu des doutes sur votre innocence, je vous aurais demandé au contraire si vous aviez un briquet. Maintenant, allons étudier cette cheminée d'un peu plus près.

Il alluma le briquet de Willard et se pencha pour examiner le tas de cendres qui restait dans le foyer. Puis, tordant le cou, il scruta longuement le conduit de la cheminée.

— Sentez-vous ce courant d'air ? C'est vraiment une cheminée monumentale ! Ah ! Voici les barreaux qu'utilise le ramoneur pour grimper dans le conduit. Pourtant, comment imaginer... (Il mesura la distance qui le séparait du tapis.) Passons dans l'autre pièce, reprit-il en se redressant. Je garde votre briquet, M^r Willard.

Précédant les deux hommes, l'acteur pénétra dans la chambre à coucher et tourna le commutateur. Bennett fut moins impressionné qu'il ne l'avait craint de se retrouver sur les lieux du crime. Les miroirs reflétaient encore la pâle lumière des appliques. Dans l'air flottait encore l'odeur des ampoules des flashes : les photographes étaient passés par là. Et les meubles étaient maculés de traces de la poudre qui avait servi à déceler les empreintes digitales. Le cadavre de la jeune femme était recouvert d'un drap et étendu sur le lit. Pour le reste, on avait laissé les choses dans l'état où Bennett les avait trouvées le matin même : le tisonnier, les débris de la carafe et des verres, les allumettes éparpillées sur le tapis et, plus loin, la chaise qu'on n'avait pas relevée...

H.M. se dirigea à tâtons dans la pièce voisine et, le briquet à la main, examina la seconde cheminée. Il jura quand son haut-de-forme tomba dans la cendre. Puis il ramassa le tisonnier, grommela quelques mots indistincts et le remit en place. Avec mille difficultés, il se baissa pour regarder de plus près les débris de la carafe. Lorsqu'il les eut bien

étudiés de ses yeux myopes et clignotants, il parut de meilleure humeur. Puis ses yeux tombèrent sur les allumettes aux trois quarts consumées qui jonchaient le sol. Enfin, se relevant poussivement, il se dirigea tout droit vers un rideau qu'il écarta. La garde-robe de Marcia apparut. Il chercha au milieu des nombreuses toilettes la robe en lamé argent et, l'ayant trouvée, l'examina attentivement. Puis il alla jeter un coup d'œil dans la petite salle de bains attenante et revint dans la chambre à coucher, où Willard et Bennett l'attendaient.

— Imbéciles ! s'écria-t-il en leur lançant un regard courroucé.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil inquiet.

— Oui, c'est bien à vous que je parle ! reprit H.M. en gesticulant. Vous êtes tous de fieffés imbéciles, Masters y compris ! Aucun de vous n'a donc eu l'idée de jeter un coup d'œil dans la cheminée, Bon Dieu ?

— Croyez-vous que le meurtrier aurait pu emprunter cette voie pour entrer et ressortir ? Dans ce cas, comment est-il arrivé jusqu'au pavillon ? Et comment s'en est-il échappé sans laisser de traces dans la neige ? Même s'il avait grimpé sur le toit par le conduit de la cheminée, il aurait dû traverser toute l'étendue de la pelouse ! Autant passer par la porte !

— Tu as raté ta vocation, mon petit ! Tu as l'étoffe d'un détective ! ricana H.M. Eh bien, puisque vous n'avez rien compris, pour votre punition, je ne vous dirai pas ce que cette cheminée m'a raconté ! Ha, ha !

Il se dandina vers le lit, souleva un coin du drap qui recouvrait le cadavre. Bennett ne put s'empêcher de comparer son oncle à quelque vieux sorcier. Soudain, un rayon de soleil caressa le visage de la morte. H.M. laissa retomber le drap et, se retournant vers son neveu, lui dit, en le scrutant de ses petits yeux perçants :

— C'est bien cela, elle est morte ce matin, vers 3 heures et quart. Maintenant, réfléchis bien et dis-moi si, quand tu es arrivé, les volets étaient fermés ou ouverts.

— Ils étaient ouverts. Je suis formel... parce que je me suis mis à la fenêtre pour respirer un peu d'air frais.

H.M. jeta un coup d'œil dans le parc.

— Les fenêtres de la maisonnette attenante aux écuries sont situées exactement en face de celles-ci. Tu as dû remarquer ce détail ?... Bon ! Maintenant, montre-moi dans quelle position tu l'as trouvée quand tu es entré ici. Étends-toi par terre. Tu vas peut-être trouver cela un peu désagréable, mais tant pis... Voilà, parfait ! Tu peux te relever. Les allumettes étaient donc répandues autour d'elle. Continuons : as-tu eu l'impression que Marcia était déjà au lit quand elle a reçu cette visite ?

Le lit était-il défait ?

— Non, je ne crois pas.

— Excusez-moi de vous interrompre, sir Henry, dit Willard qui laissait paraître des signes de nervosité, mais il me semble qu'on accorde beaucoup d'importance à ces allumettes, alors qu'elles n'en ont vraiment aucune !

— Croyez-vous ? fit H.M. d'un ton ironique. À votre avis, quelqu'un s'est assis dans cette chambre pour y fumer d'innombrables cigarettes en jetant au fur et à mesure par terre toutes ses allumettes ? Je veux bien croire qu'on utilise une ou deux allumettes par cigarette, mais une vingtaine ! Ça me paraît beaucoup. Et les mégots ? Votre fumeur les a avalés, peut-être ? Non, alors où sont-ils ? Allons, assez d'enfantillages ! Ces allumettes ont été utilisées par une personne qui avait besoin de voir clair et n'osait pas allumer l'électricité.

— Mais si Bohun, en trouvant Marcia ici, n'a pas songé tout de suite à allumer ? S'il s'est penché sur elle en l'éclairant avec des allumettes ?

H.M. secoua la tête, navré.

— Il nous a affirmé qu'il ne l'avait pas fait. Il n'avait pas de raison de mentir. Et puis croyez-vous qu'il faille quinze allumettes pour s'assurer que quelqu'un est mort ? D'ailleurs, il faisait assez jour, à cette heure-là, pour se passer de lumière. Qu'en penses-tu ? demandait-il à son neveu.

— Il faisait déjà jour, répondit celui-ci. Je me souviens que le jour tombait directement sur elle.

— Mais bon sang ! s'écria Willard. Elle n'a pourtant pas été assassinée dans l'obscurité !

Le visage de H.M. s'était subitement rasséréné. Il posa son chapeau de travers sur son crâne et devint tout à coup d'une amabilité extrême.

— C'est une drôle d'histoire, mes amis, dit-il avec un sourire, une très drôle d'histoire. Pourquoi le visiteur a-t-il utilisé toutes ces allumettes ? Pourquoi dans les deux cheminées les tas de cendres sont-ils exactement pareils ? Pourquoi est-il soudain devenu fou et a-t-il jeté les deux verres à terre pour les piétiner ? Dites-moi, M^r Willard, est-ce vous qui avez fait cela ?

— Quoi ?

— Venez ici, et voyez vous-même ! Examinez les débris de cette carafe. Vous remarquez combien le verre est épais ? Et notez l'emplacement des morceaux brisés : non pas sur les dalles, mais sur le tapis. Je vous défie bien de briser une carafe de ce poids en la faisant

tomber d'une table basse sur un tapis. Aucune chance ! Le visiteur a cassé cette carafe exprès, c'est moi qui vous le dis... Et les verres ? Avez-vous déjà vu des verres se casser en mille morceaux en tombant simplement par terre ? Moi, jamais. C'est encore volontairement que le visiteur les a réduits en miettes.

— Mais s'il y a eu une bagarre...

— Je vous le répète, essayez ! Posez un verre par terre, mettez-vous dans la peau d'un homme qui poursuit son adversaire à travers la pièce, et écrasez un seul malheureux petit verre ! Il roulera, glissera comme une anguille ! Et si vous recommencez votre manège avec deux verres, vous finirez par admettre que j'ai raison. Quant à ces deux cheminées...

Ils ne l'avaient pas entendu rentrer mais ils sentirent le courant d'air qui fit voler les cendres dans le foyer.

— Enfin, on a pensé à la cheminée ! dit une voix pointue derrière eux. Toutes mes félicitations !

Maurice Bohun était entré à leur insu. Immobile, il se tenait près de la porte, appuyé sur sa canne. Il tourna ses yeux pâles vers le corps étendu sur le lit et ôta sa casquette en s'inclinant légèrement, ironique. Derrière lui, consterné, Masters faisait de grands gestes.

— Puisque vous avez enfin saisi toute l'importance de cette cheminée, poursuivit le vieillard, je vais pouvoir vous communiquer quelques renseignements intéressants. Voulez-vous avoir l'obligeance de me suivre à côté, Messieurs. Je... je ne puis supporter la présence de la mort, ajouta-t-il avec un frisson de dégoût.

— N'allez pas imaginer que je suis prêt à le croire, souffla Masters à l'oreille de sir Henry. Mais il vous faut tout de même écouter ce qu'il a à dire.

— Je vous remercie, Inspecteur, dit Maurice qui avait l'oreille fine.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce qu'il dit, poursuivit Masters en lui tournant le dos. Et ses explications peuvent nous éclairer sur bien des points...

— Ne parlez pas à tort et à travers ! gronda H.M. Bon Dieu ! N'y a-t-il pas moyen de travailler sans être dérangé à tout instant !

— Il faut l'excuser, glapit Maurice en s'approchant à petits pas. M^r Masters s'efforce, autant que faire se peut, de nous montrer le chemin de la vérité et de la justice... Ce matin, poussé par sa méchanceté et sa haine, Carl Rainger a essayé de faire retomber sur mon frère la responsabilité du meurtre de Marcia Tait. Dans ce but, il a échaudé une théorie grossière qui ne résiste pas à l'analyse.

Maurice s'interrompit pour jeter un regard au cadavre et s'en détourner aussitôt avec horreur.

— Je suis prêt à vous prouver de façon irréfutable que c'est Carl Rainger qui a assassiné miss Tait. Mais je ne resterai pas une seconde de plus dans cette pièce, car, je vous le répète, je ne puis supporter la proximité d'un cadavre.

Il sortit si précipitamment qu'il faillit s'étaler de tout son long sur le tapis et se rétablir in extremis.

RAINGER SUR LA SELLETTE

En fin d'après-midi, Bennett était assis dans sa chambre, devant un bon feu. Il était 6 heures et demie. Katherine n'était pas encore revenue de l'hôpital où elle avait accompagné son oncle John. Elle avait téléphoné qu'il était définitivement hors de danger. Quelques minutes plus tard, la sonnerie du téléphone avait de nouveau retenti : c'était la secrétaire de lord Canifest, cette fois. « Son Honneur n'était pas en état d'entreprendre un voyage en automobile. Sa crise cardiaque de la veille l'obligeait à garder le lit. On pouvait joindre le médecin personnel de son Honneur, etc., etc. »

Bennett éprouvait un violent mal de tête. Il jeta un regard las sur la chemise empesée qu'il devait enfiler pour le dîner. Ni meurtres, ni suicides, ni aucune catastrophe n'aurait empêché le maître des lieux de sacrifier aux usages mondains. Il ne lui serait pas venu à l'idée de dispenser ses hôtes de paraître au dîner en habit et cravate blanche. Du reste, Maurice semblait ce soir-là d'excellente humeur. Sir Henry Merrivale s'était déclaré prêt à passer la nuit à White Priory. Que diable pouvait bien ruminer le vieux bonhomme ?

Quant à l'explication que Maurice Bohun avait donnée du meurtre de Marcia Tait... Bennett avait encore dans l'oreille les remarques sarcastiques que son oncle avait lancées au sujet du caractère et des amies du vieillard. Mais c'était là tout ce qu'il avait pu en tirer. Tandis que, dans le salon des Stuart, Maurice leur exposait son point de vue, H.M. était resté de marbre, comme à son habitude. Il était visible que Bohun tenait énergiquement à envoyer Carl Rainger à la potence, et sa déposition avait beaucoup frappé l'inspecteur Masters.

Soudain, H.M. était sorti de son mutisme.

— Je suppose que Rainger est toujours dans les brumes de l'alcool ? Bon. Qu'on le laisse dormir tranquillement dans sa chambre. Vous êtes sans doute prêt, M^r Bohun, à répéter votre accusation en sa présence ?

C'était tout ce qu'il avait dit. Bennett réfléchissait, les sourcils froncés. Il ne pouvait croire que son oncle crût lui-même à la sincérité de Maurice. Et pourtant, tout ce que celui-ci avait dit semblait logique et très plausible. Sa voix monotone résonnait encore aux oreilles du jeune homme :

— Je savais déjà ce matin que Rainger était coupable. Mais à ce moment-là, il m'était impossible de parler librement... Vous comprenez, j'étais en quelque sorte lié à lui par un contrat... Alors, je ne pouvais pas, sur la base de simples soupçons... Mais lorsque, par un heureux hasard, j'ai surpris la conversation que sir Henry a eue avec ce déplaisant individu nommé Emery, j'ai su que j'avais été dupé et que Rainger s'était moqué de moi. Et je me suis senti délié de toute obligation envers lui. (Maurice avait prononcé ces derniers mots d'une voix suraiguë. Après une pause, il avait repris plus calmement :) J'aimerais d'ailleurs savoir si sir Henry a fait exprès de parler si fort ou si c'est au hasard que je dois...

Bennett secoua sa torpeur et se leva d'un bond. Il était si bien perdu dans ses pensées qu'il en avait oublié de s'habiller pour le dîner.

Il était en train de nouer sa cravate lorsqu'on frappa à la porte. C'était Katherine.

— Puis-je entrer ? demanda-t-elle. J'ai à vous parler. J'arrive à l'instant de l'hôpital. Oncle John n'a pas encore repris connaissance mais il est hors de danger.

Elle était tête nue et portait un gros manteau couvert de flocons. Le froid avait avivé les couleurs de ses joues.

— J'ai encore d'autres bonnes nouvelles à vous annoncer, poursuivit-elle. Louise est assez bien pour descendre dîner avec nous. Et, chose curieuse, il y a longtemps que je ne me suis sentie de si bonne humeur ! (Elle s'approcha de la cheminée et tendit ses mains à la chaleur du feu.) À propos, qu'est-il arrivé à oncle Maurice ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il a l'air ravi, ce qui ne me plaît guère. Y aurait-il du nouveau ?

— Du nouveau !... Écoutez, Kate, je vais vous raconter ce qui s'est passé depuis votre départ... mais, je vous en prie, faites comme si je ne vous avais rien dit... Sir Henry ne veut pas qu'on en parle encore... Il compte démasquer le coupable ce soir, après le dîner !

Katherine pâlit.

— Il a donc découvert...

— Je n'en sais rien, j'en suis réduit à de simples suppositions. Mais votre oncle Maurice nous a exposé cet après-midi une théorie à laquelle H.M. paraît croire. Selon lui, c'est Rainger qui serait le coupable.

— Rainger ?

— Oui. Il a remarqué que ce type vous faisait du plat, hier soir, et que cela ne plaisait pas à Marcia. Et il a entendu, comme vous,

Rainger répondre à miss Tait : « Vous parlez sérieusement ? ». Eh bien, il prétend qu'elle venait de lui donner rendez-vous au pavillon une ou deux heures plus tard...

Katherine devint écarlate.

— Ainsi, lorsqu'à 1 heure et demie du matin, Rainger m'a dit, dans le couloir : « Vous pouvez oublier ce que je vous ai dit ce soir, j'ai trouvé mieux, beaucoup mieux ! », il voulait parler du rendez-vous avec Marcia ?

— Probablement. Quoique votre oncle Maurice interprète l'invitation de miss Tait tout autrement qu'une promesse amoureuse. À le croire, elle n'avait nullement l'intention de lui accorder ses faveurs, au contraire, elle espérait provoquer une rencontre à trois, puisque John devait arriver dans la soirée. Rainger aurait alors passé un sale quart d'heure...

— Mais pourquoi aurait-elle manigancé une entrevue ?

— Soi-disant, elle soupçonnait Rainger d'avoir raconté à Canifest qu'elle était la femme d'Emery, et donc d'avoir ruiné ses plans. Votre oncle en donne pour preuve le fait qu'elle a envoyé John à Londres pour voir Canifest. Quoi qu'il en soit, elle voulait forcer Rainger à s'expliquer avec John, et l'aurait donc attiré au pavillon pour ça. Seulement, votre oncle est rentré de Londres beaucoup plus tard que Marcia ne l'avait prévu, ce qui a fait échouer sa combine. Donc, elle s'est retrouvée seule avec Rainger.

— Mais je ne vois pas comment..., murmura Katherine.

— Attendez ! Toujours d'après la théorie diabolique de votre oncle Maurice, c'est ici que serait intervenue votre amie Louise, tout à fait par hasard.

— Louise ! s'écria Katherine en se levant d'un bond.

— Oui, Louise. Calmez-vous, Kate, et écoutez-moi. Votre oncle prétend que le mystérieux fantôme que M^{rs} Thompson a vu se glisser dehors à 1 heure et demie du matin et qui a fait aboyer le chien était bel et bien miss Canifest. Elle se serait rendue au pavillon pour obtenir de Marcia qu'elle renonce à ses projets de mariage avec son père. Si Marcia refusait de l'entendre – prétend M^r Bohun –, Louise avait l'intention de la frapper au visage avec sa cravache, histoire de la défigurer à vie...

Katherine bondit.

— Comment oncle Maurice le sait-il ? s'écria-t-elle. Personne n'a parlé de cette cravache, pas même moi ! Au contraire, j'ai essayé de la cacher.

— Je sais, Kate. Mais votre oncle a la manie d'écouter aux portes. Il sait tout ce qui se dit dans cette maison, et voit tout ce qui s'y passe. Je ne serais d'ailleurs pas étonné qu'il nous épie en ce moment même.

Ce disant, Bennett se dirigea vers la porte qu'il ouvrit brusquement. Mais le couloir était désert et le jeune homme revint s'asseoir.

— Votre oncle affirme donc que Louise s'est rendue au pavillon à 1 heure et demie. Lorsque le chien a aboyé, Rainger a cru que c'était John Bohun qui revenait de Londres. Il est donc rentré dans sa chambre et a attendu quelques minutes pour lui laisser le temps de monter dans la sienne. Il ne voulait pas être vu, comprenez-vous ?

— Oui, mais...

— Attendez ! À 2 heures moins 20 environ, toujours en habit de soirée, Rainger descend l'escalier. Il sort par la porte de derrière et se dirige vers le pavillon, ravi de l'aventure et prêt pour sa nuit d'amour. Il neige fort à ce moment-là. En arrivant devant le pavillon, il entend du bruit. C'est Louise qui, hors d'elle, s'est jetée sur Marcia et essaie de la frapper avec sa cravache. Elle la blesse même, ce qui expliquerait le sang sur ses poignets. Mais, Marcia étant la plus forte, elle réussit à mettre sa jeune rivale à la porte avant l'arrivée de Rainger. L'actrice ignore encore que lord Canifest a refusé de soutenir sa pièce de théâtre.

— Je vous laisse imaginer l'état où se trouve votre amie, poursuivit le jeune homme. En larmes et à bout de nerfs, elle regagne sa chambre à 2 heures moins le quart environ. Elle ne prend même pas la peine d'enlever sa cape, elle quitte seulement ses chaussures qui sont trempées, et s'étend tout habillée dans l'obscurité, ressassant son humiliation jusqu'à la crise de nerfs. Finalement, elle décide de vous rejoindre dans votre chambre pour tout vous raconter. Mais le couloir est si noir qu'elle ne trouve pas votre porte. Ensuite, il faut supposer qu'elle a cru voir une ombre se faufiler dans la galerie, ce qui lui a fait perdre la tête.

— Ça n'a pas pu se passer comme ça, dit calmement Katherine. Mais passons pour l'instant, car il n'y a aucun rapport entre cet incident et la visite de Rainger à Marcia. Si c'est Rainger qui a tué Marcia, comment... comment s'y est-il pris ?

— Si l'explication de votre oncle Maurice est la bonne, Marcia voulait absolument retenir Rainger jusqu'à l'arrivée de John. Dans ce but, elle lui a probablement permis quelques privautés. En tout cas, elle a dû se montrer aimable, voire un peu allumeuse. Mais le temps passait et l'atmosphère devenait de plus en plus lourde. 2 heures, 2 heures et demie, et toujours pas de John...

— Rainger a dû finir par se douter de quelque chose, tandis que, de son côté, Marcia comprenait peu à peu que John aurait dû être de retour depuis longtemps s'il avait eu de bonnes nouvelles à lui annoncer. Ce qui signifiait donc que Canifest refusait de financer leur entreprise. Et toute la responsabilité de cet échec retombait sur le type rondouillard qui devenait de plus en plus pressant.

— Je vous en prie, supplia Katherine.

— Chose curieuse, lorsque Rainger nous a décrit ce matin la scène qui aurait eu lieu, selon lui, entre Marcia et John, après le retour de celui-ci, il nous a dit : « Elle lui a alors jeté à la figure qu'elle l'avait assez vu et que tout était fini entre eux... ». Vous comprenez ce que ça veut dire, Kate ? Les sentiments qui, selon Rainger, auraient dû pousser John à tuer Marcia ont été en réalité précisément ceux qui l'ont animé lui-même lorsqu'il a commis son crime ! Mais malgré la colère qui l'aveuglait, votre oncle Maurice prétend qu'il a quand même eu le temps de réfléchir et de se dire que s'il frappait Marcia à la tête, les soupçons tomberaient sur Louise qui l'avait frappée avant lui.

— Bref, perdant tout contrôle, il s'est jeté sur elle et l'a attaquée avec un de ces lourds vases d'argent ciselés dont les bords tranchants peuvent faire d'horribles plaies, comme celles qu'on voit encore sur son front. Puis il a essuyé le sang sur le vase, et l'a remis en place pour qu'on attribue les blessures de sa victime aux coups que Louise lui avait peut-être portés.

— C'est ici surtout que la déposition de votre oncle Maurice devient convaincante. D'après lui, Louise a inventé qu'un homme aux mains ensanglantées l'a saisie par le poignet dans le noir. En effet, pourquoi le meurtrier serait-il revenu au manoir sans prendre la précaution élémentaire de se laver les mains ? Il y a de l'eau au pavillon. Même s'il ne connaissait pas les lieux, il aurait pu chercher la salle de bains.

Katherine semblait très impressionnée par ce récit. Elle se passa la main sur le front d'un air égaré.

— Cette tache de sang sur le poignet de Louise, murmura-t-elle, proviendrait des coups qu'elle a donnés à Marcia ? Et Rainger, il a bien fallu qu'il regagne sa chambre ? Il ne neigeait plus. Comment est-il rentré ? Et puis je ne comprends pas pourquoi il a cherché à faire retomber les soupçons sur oncle John, puisque les preuves les plus accablantes étaient réunies contre Louise ?

— Il n'a pas eu d'autre possibilité. La neige avait cessé de tomber et s'il était sorti, les marques de ses pas l'auraient condamné sans recours. Il a eu alors une idée géniale, une idée que seul un homme

aussi diaboliquement rusé que lui peut concevoir. Voilà... Il savait que votre oncle John viendrait au pavillon, soit dès son retour de Londres, soit tôt le matin, puisqu'il devait faire une promenade à cheval avec Marcia. Puisque Rainger était obligé de rester dans le pavillon pour ne pas être dénoncé par ses empreintes, votre oncle devenait la seule personne sur qui il pût tenter de faire retomber les soupçons !

— Mais comment ? !

— Attendez ! Avez-vous remarqué, ce matin, pendant son interrogatoire, que Rainger avait des traînées noires sur les manches et les épaules de sa chemise ?

— Il me semble, en effet.

Bennett se leva, s'approcha de la cheminée, introduisit son bras dans le conduit, et l'en retira couvert de suie.

— C'est bien cela ! Tandis que Rainger attendait dans le pavillon, les feux qui brûlaient dans les deux cheminées s'étaient éteints. Ces cheminées sont immenses et il s'y trouve même, à l'intérieur, des barreaux destinés aux ramoneurs qui nettoient les conduits. C'est sans doute cette particularité qui a donné à Rainger l'idée de sa ruse géniale. Il a ôté sa jaquette pour se mouvoir plus librement et a grimpé dans la cheminée pour s'y cacher en attendant patiemment l'arrivée de John. Longtemps avant le jour, il a éteint la lumière pour ne pas attirer l'attention des domestiques qui logeaient tout près. Mais à chaque instant il frottait une allumette pour voir l'heure qu'il était à sa montre. Il avait ouvert la porte du pavillon, se disant qu'il aurait tout le temps de se cacher s'il entendait John arriver.

— Lorsque votre oncle a découvert le cadavre de Marcia, Rainger était dans la cheminée où il se sentait en sécurité, même au cas où le pavillon serait fouillé. Je l'ai moi-même visité un peu plus tard de fond en comble sans le voir !

— Mais il lui fallait bien sortir de là !

— Savez-vous que les pieds de Rainger ne sont pas plus grands que ceux d'une femme ? Nous l'avons remarqué ce matin, quand il était étendu sur le canapé de la bibliothèque ! En revanche, votre oncle John chausse très grand. Il a donc été très facile à Rainger de rentrer du pavillon au manoir en prenant soin de mettre ses pas dans les traces de votre oncle. Puis il s'est glissé dans la maison par la porte que John avait laissée ouverte. Et tous les soupçons retombaient sur votre oncle ! Pour plus de sûreté, l'assassin s'est mué en accusateur, se servant pour charger John Bohun des preuves qui auraient pu l'accabler lui-même.

Les deux jeunes gens restèrent un long moment silencieux. Puis

Bennett jeta sa cigarette au feu et reprit d'un air songeur :

— Si je devais faire partie du jury, je serais terriblement embarrassé pour prononcer mon verdict. Nous voilà en présence de deux versions du même crime, aussi convaincantes l'une que l'autre. Mais si un troisième témoin vient nous proposer une nouvelle explication du problème, je me retire à l'asile. John a été innocenté. Si Rainger l'est aussi... Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Mais c'est ce que j'allais vous dire ! Vous vous souvenez, j'ai dit que j'avais de bonnes nouvelles. Cela n'a rien à voir avec Rainger, mais...

Elle s'arrêta net au milieu de sa phrase. Un bruit étrange venait de leur parvenir, presque couvert par le ronflement des moteurs au-dehors. La meute des journalistes reprenait la direction de Londres. Après toutes les émotions de la journée, les nerfs du jeune homme étaient si tendus qu'il retint un cri à grand-peine. Epouvantée, Katherine s'accrocha à son bras.

— On dirait..., chuchota-t-elle.

Mais elle ne put en dire davantage.

LE TRIANGLE D'ARGENT

C'était un son indéfinissable. Ce pouvait être un hurlement, une longue plainte ou un éclat de rire strident. Venait-il de loin ou de près ? Ils n'eurent pas le temps de se faire une idée avant de percevoir distinctement le bruit d'une chute. Bennett se rua vers la porte et l'ouvrit toute grande.

— Ne sortez pas ! hurla Katherine.

La galerie était plongée dans l'obscurité. Il le remarqua en même temps qu'un sentiment indéfinissable l'envahit, lui faisant pressentir une nouvelle menace.

— C'était encore allumé, il y a un instant. Vous vous souvenez ? Tout à l'heure, lorsque j'ai ouvert pour voir si votre oncle Maurice écoutait derrière la porte. De quoi avez-vous peur, Kate ? Vous êtes chez vous, tout de même !

Rien ne bougeait dans le noir, comme si les murs eux-mêmes retenaient leur souffle. Une fenêtre grinça sous la poussée du vent. Quelqu'un venait d'éteindre. Bennett se sentait cerné par les ténèbres. D'instinct, il se tourna vers la chambre du roi, de l'autre côté du couloir. Il se tenait à la même place, quand il avait vu Katherine pour la première fois, après que Louise eut tenté de l'étrangler dans son délire.

Ce son étrange lui rappela le ricanement que quelqu'un avait lâché quand une main anonyme avait poussé Marcia Tait dans l'escalier et que la lumière s'était éteinte. Se pouvait-il que le meurtrier fût là, tout près, dans la chambre du roi ?

Il longea la galerie et poussa la porte de la chambre du roi. Un pas lourd se fit alors entendre dans son dos.

— Quel est l'imbécile qui a éteint la lumière ? rugit H.M. Masters ! Allumez, nom d'un chien ! On y voit comme dans un four.

Le corridor s'éclaira et les deux hommes s'arrêtèrent lorsqu'ils découvrirent Bennett.

— Salut, fit H.M., goguenard. Tu joues à cache-cache avec miss Bohun, peut-être ? Bonsoir, Miss.

— Avez-vous entendu, mon oncle ? demanda Bennett en rougissant.

— Tu travailles du chapeau, mon petit. Ça suffit, les histoires de revenant. Moi, ce que je voudrais, c'est un bon petit cognac. Mais ouvre-moi plutôt la porte de cette chambre.

Bennett obéit et alluma la lumière.

Tout était en ordre, les vêtements de John Bohun étaient soigneusement rangés et les taches de sang sur le tapis avaient disparu. Les rideaux étaient tirés et s'agitaient doucement sous les courants d'air.

— Pas de fantôme ? grommela H.M. Il faut que je trouve quelque chose ici, ensuite j'aurai quelques instructions à donner. Notre vieil ami Masters est d'une négligence... Dites-moi, mon vieux, pourquoi me faites-vous des cachotteries ? Vous trouvez John Bohun avec une balle dans le corps et un petit bout de métal argenté dans la main et, bien entendu, vous ne jugez pas utile de m'en informer. Où l'avez-vous fourré, au fait ?

— J'ignorais que cet objet pût avoir une importance quelconque, répondit Masters, gêné. À mon avis, c'est un souvenir. Nous avons maintenant la preuve que M^r John est étranger au crime. Quel rapport peut-il donc y avoir entre l'objet qu'il avait dans la main quand il a tenté de se suicider et un meurtre qu'il n'a pas commis ? À part ça, si vous voulez le savoir, j'ai mis le petit triangle d'argent dans le tiroir.

— Quel rapport ? C'est ce que nous allons voir. Voulez-vous avoir l'obligeance d'entrer avec nous, miss Bohun ? Ferme la porte, ordonna-t-il à son neveu.

H.M. s'assit avec précaution sur une chaise de bois sculpté et tira le tiroir de la table. Il y pêcha le petit triangle, le soupesa, l'examina, et finit par lâcher :

— Il s'est détaché d'un objet plus grand. L'avez-vous déjà vu, miss Bohun ? Croyez-vous qu'il ait pu avoir une valeur aux yeux de votre oncle, lui rappeler quelque chose au moment où il a voulu se suicider ?

Katherine, les yeux pleins de larmes, secoua la tête.

— Non, je ne l'ai jamais vu.

H.M. jeta le triangle dans le tiroir qu'il referma et se tourna vers l'inspecteur.

— Dès demain, je ferai identifier ce joujou par un spécialiste de Londres. D'ici là, je le laisse dans ce tiroir. Autre chose. (Il sortit sa montre de sa poche.) Il est 7 heures. Nous dînons à 7 heures et demie... Miss Bohun, quelle heure était-il hier soir, quand vous êtes tous venus ici et que Marcia a failli tomber dans l'escalier ?

— Il n'était pas loin de 11 heures, si je me souviens bien.

— N'était-il pas un peu plus tôt, mon petit ? questionna H.M. en bâillant. Bon Dieu ! Que j'ai sommeil ! Bon ! Eh bien, disons 11 heures. Comme ça, Masters va pouvoir aller dîner tranquillement et même faire un petit somme avant de revenir. Il se peut que je sois en mesure de vous présenter le meurtrier ce soir, vers 11 heures... Nous referons tous ensemble une petite promenade au clair de lune et nous reconstituerons la scène de l'escalier, au cours de laquelle Marcia a failli mourir. J'attends beaucoup de cette petite mise en scène.

Masters, qui avait écouté ce monologue d'un air soucieux, demanda :

— Est-ce une plaisanterie, sir Henry, ou parlez-vous sérieusement ?

— Je n'ai jamais été plus sérieux.

— Vous sous-entendez que l'assassin de miss Tait se trouve parmi les cinq personnes qui ont participé hier à cette promenade et à la scène qui a suivi ?

— Je le sous-entends.

Bennett énuméra mentalement les participants, plus inquiet qu'il n'aurait voulu se l'avouer. Il jeta un coup d'œil à Katherine qui avait entamé un geste de protestation. Au même instant, les pétarades d'un moteur les firent tous sursauter. Potter chassait le dernier journaliste à grands cris. H.M. ouvrit brusquement la fenêtre.

— Hé, là ! cria-t-il.

La silhouette de Potter apparut.

— Potter, nous sommes dans la chambre du roi. Allez vite chercher Thompson et envoyez-le-moi. Merci !

Masters semblait toujours soucieux.

— Loin de moi l'idée de vouloir contester l'excellence de vos méthodes, sir Henry, hasarda-t-il. Mais qu'attendez-vous donc de cette nouvelle mise en scène ? Espérez-vous par hasard que le meurtrier nous fera le plaisir de répéter son geste, pendant que nous serons tous là à l'observer ?

H.M. se frotta le crâne d'un air perplexe.

— Je n'en sais rien, mon cher Masters. Il y a neuf chances sur dix pour qu'il ne bouge pas. Mais il se peut aussi que ce vieux truc réussisse, contre tout espoir. Nous verrons.

D'ailleurs, même si j'échoue, j'ai une autre idée, qui doit infailliblement aboutir au même résultat. Je vous en parlerai quand j'aurai reçu la réponse à un télégramme que j'ai envoyé tout à l'heure.

Dites toujours à Potter de se préparer avec quelques hommes, armés si possible, pour arrêter le meurtrier... Mais pourquoi Thompson n'est-il pas encore là ? Il faut absolument que je lui pose une question. LA question, devrais-je dire.

— La question ?

— Je veux parler de sa rage de dents.

— J'avoue que ça me dépasse ! s'écria Masters. Mais j'ai confiance en vous. J'aimerais tout de même vous demander encore une chose : croyez-vous, oui ou non, à la version de Maurice Bohun ? J'ai remarqué que vous aviez écouté sa déposition avec beaucoup plus d'attention que celles des autres. Est-ce vraiment Rainger qui... Je ne sais pas si...

— Mais moi, je sais, dit Katherine, à la surprise générale.

Elle s'appuya à la table, et la lampe éclaira ses cheveux noirs et bouclés.

— Êtes-vous décidé, sir Henry, poursuivit-elle, à nous faire jouer ce soir cette sinistre comédie ?

— Hum ! Oui, répondit H.M. après une légère hésitation. Je crois que c'est là la meilleure façon de procéder, mon petit. Vous n'y voyez pas d'objection, j'espère ?

— Oh, non ! Mais avant de commencer, vous pourriez sans arrière-pensée rayer de votre liste de suspects le nom d'une des personnes, et même de deux.

— Très intéressant. Et pourquoi cela, miss Bohun ?

— Peu avant que vous n'arriviez, tout à l'heure, j'ai été informée de l'accusation qu'oncle Maurice avait formulée contre Rainger. J'en connais maintenant tous les détails. Son récit est clair et logique, comme il fallait s'y attendre. Je ne sais pas si Rainger est réellement coupable. Mais un fait m'a frappée : toute l'accusation que mon oncle a portée contre lui est basée sur une affirmation relative à une certaine personne. Si cette affirmation tombe, sa théorie ne tient plus debout...

— Qui est cette personne ?

— Louise. L'accusation de mon oncle repose sur l'affirmation que Louise est allée au pavillon dans la nuit et, d'autre part, qu'elle a inventé de toutes pièces l'histoire de l'inconnu qui lui aurait pris les mains dans l'obscurité pour les tacher de sang. Maintenant, écoutez-moi bien. Ce que je vais vous dire, je le tiens du docteur Wynne qui est prêt à jurer que ce qu'il m'a déclaré est exact. Ce matin, après qu'il eut soigné Louise, il entraîna Jervis Willard au bout de la galerie pour

lui parler. C'est alors qu'ils entendirent le coup de feu. Ensuite le docteur Wynne a été trop occupé pour revenir là-dessus. Mais le fait est que Louise a absorbé, la nuit dernière, une forte dose de véronal, en guise de somnifère. La dose était même trop forte pour qu'elle obtienne l'effet escompté. Elle est restée parfaitement lucide mais s'est trouvée physiquement comme paralysée. Peut-être a-t-elle eu l'intention de se rendre au pavillon et s'est-elle levée dans ce but. Mais elle n'a pas pu aller plus loin que la porte de sa chambre. Après examen médical, le docteur Wynne affirme qu'elle a pris du véronal au plus tard à 1 heure du matin. Après quoi, durant quatre ou cinq heures, il lui a été impossible de s'éloigner de sa chambre. Et tandis qu'elle essayait, pour une raison ou pour une autre, de faire quelques pas dans l'obscurité de la galerie, elle s'est heurtée à quelqu'un. Ce quelqu'un existait vraiment. Elle ne l'a pas inventé ! Vous voyez bien que vous ne pouvez l'accuser du meurtre de Marcia.

— Est-ce médicalement possible ? demanda Masters d'un ton dubitatif.

— Oui, trancha H.M. Tout dépend de la dose de somnifère absorbée, et surtout de la constitution du sujet. Mais il est difficile déjuger sans connaître son état nerveux... À mon avis, Wynne s'avance beaucoup. Vous avez encore une question, Masters ? Allez-y, mon vieux.

— Donc, l'affirmation de M^r Maurice Bohun serait exacte ?

H.M. haussa les épaules.

— Je ne voudrais pas vous embrouiller encore davantage les idées. C'est déjà assez compliqué comme ça. Mais il y a en tout cas un point sur lequel miss Bohun a raison. Pour condamner Rainger, vous ne pouvez choisir au hasard dans la déposition de Maurice un argument qui vous convient. Ou vous l'acceptez, ou vous la rejetez. Si vous croyez que l'inconnu de la galerie n'existait que dans l'imagination de miss Canifest, d'accord. Mais si vous admettez l'idée qu'il y avait quelqu'un cette nuit sur la galerie, en chair et en os, vous devez cesser d'accuser Rainger. Pourquoi ? Parce qu'il est invraisemblable que deux personnes aux mains ensanglantées se soient promenées en même temps dans cette galerie ! Et au moment où miss Canifest dit avoir été bousculée par ce mystérieux individu, Rainger devait être au pavillon, sinon la théorie de Maurice Bohun ne tient pas debout ! Il prétend que Rainger n'est pas sorti du pavillon avant le petit matin, lorsqu'il est rentré au manoir en marchant à reculons dans les empreintes de John. Par conséquent, ou l'inconnu de la galerie est le fruit d'une imagination délirante, ou il existe vraiment. Et s'il existe, toute l'accusation de Maurice est réduite à néant.

Masters se grattait le menton, de plus en plus perplexe.

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne me permettez pas d'interroger miss Louise dans ce cas ! Ou alors, faites-le vous-même...

— Ah ! Masters, Masters !...

— Et Rainger, pourquoi ne vous occupez-vous pas de Rainger ? Si on excepte le fait que vous avez donné l'ordre à son ami Emery de le dessoûler ?

H.M. ouvrit un œil somnolent.

— Au contraire. J'ai demandé à Emery de le laisser dans cet état le plus longtemps possible. Il a l'ordre de rester au chevet de son ami et, s'il s'agite, de lui fourrer une bouteille d'alcool sous le nez. Inutile de vous dire qu'il me croit fou, et vous aussi, d'ailleurs, mon cher Masters. Mais quand je lui ai promis de lui servir l'assassin de sa femme sur un plateau, il a promis de m'obéir.

Le visage de Masters changea d'expression.

— À la bonne heure ! s'écria H.M. Je savais bien que vous finiriez par comprendre ! Et vous aviez raison, tout à l'heure : je tiens beaucoup à ce qu'on n'interroge ni miss Canifest, ni Rainger – surtout pas Rainger ! Je vous avoue franchement que si par hasard il a la possibilité de se défendre contre l'accusation qui pèse sur lui, je suis fichu ! Tout ce que je demande, c'est quelques heures de tranquillité. Je vous en supplie, miss Bohun, ne parlez à personne, durant les trois heures qui vont suivre, des constatations du docteur Wynne se rapportant à votre amie. C'est compris, mon petit ?

H.M. avait baissé le ton, et pourtant, sa voix semblait comme amplifiée, solennelle. Debout dans la clarté de la lampe, il parut soudain immense. Des flocons tourbillonnaient contre les carreaux. Bennett se sentit de nouveau envahi par une sourde inquiétude. Il lui semblait par instants que le vent leur apportait comme une plainte humaine...

— Entendez-vous un chien qui hurle ? demanda soudain Katherine d'une voix sans timbre.

Tout le monde resta muet. La jeune fille se leva, très pâle.

— Excusez-moi, dit-elle. Il est tard. Je vais m'habiller pour le dîner.

DRÔLE D'ABAT-JOUR

— Il y a parfois des coïncidences curieuses, ne trouvez-vous pas, sir Henry ? remarqua Masters avec un sourire contrit. Il semble bien que, la nuit dernière, ce chien ait aboyé de la même façon. C'est ce qu'on appelle hurler à la mort... J'aime beaucoup les chiens. Et maintenant, quelle est la suite du programme ?

H.M. se grattait la joue et semblait nerveux, ce qui n'était guère dans ses habitudes.

— Vous dites ? Ah, oui ! Eh bien, allez donc avec mon neveu voir si Rainger dort du sommeil du juste. Sapristi ! Pourquoi Potter n'a-t-il pas encore amené ce Thompson ! J'ai à lui parler avant d'examiner cette chambre plus à fond. Ah ! Enfin !

La silhouette imposante de Potter venait d'apparaître, flanquée de Thompson dont le visage trahissait la frayeur.

— Pas trop tôt, grommela H.M. en lui faisant signe d'approcher. Vous êtes l'homme qu'il me faut, Thompson. Vous pouvez rester, Potter. Les autres, décampez, laissez-nous seuls. Alors, mon vieux, je voudrais savoir si vous avez eu très mal aux dents la nuit passée. C'est affreux, une rage de dents, hein ? Je connais ça. Vous avez pu fermer l'œil ou vous êtes resté éveillé toute la nuit ? À moins que vous ne vous soyez assoupi entre 4 heures et 5 heures du matin ?

Masters et Bennett n'en entendirent pas davantage, car l'inspecteur ferma la porte derrière lui pour se livrer à une pantomime furibonde tandis qu'ils longeaient la galerie.

— Je me demande ce qu'il peut bien avoir derrière la tête ? Vous en avez une idée ? demanda Bennett.

— Oui, répondit Masters, courroucé, mais ses projets ne m'enchantent pas, croyez-moi. Et je ne sais pas comment il compte s'y prendre. Il a affaire à forte partie... Et puis, où veut-il en venir avec sa reconstitution de la scène de l'escalier ? Cet incident n'a absolument rien à faire avec le crime !

— Je suis de votre avis, dit Bennett. Vous entendez le chien ? Il hurle de nouveau.

— Tous les chiens hurlent, lâcha Masters. Et nous avons une mission : prendre le pouls d'un ivrogne. Passionnant pour un

inspecteur de Scotland Yard ! Et s'il a desoûlé, nous nous ferons engueuler par le vieux, par-dessus le marché. C'est ici.

La chambre de Rainger était après un coude que formait la galerie, non loin de l'escalier, dans la partie la plus « moderne » de la maison. La porte était entrouverte et un rai de lumière éclairait le couloir.

Masters s'apprêtait à entrer lorsqu'il s'arrêta soudain. Une femme sanglotait dans la chambre, tandis qu'Emery vociférait d'un ton suraigu.

— Maintenant, écoutez-moi bien, braillait-il. J'essaie depuis cinq minutes de vous expliquer... Cessez donc de pleurer, voyons ! Si vous avez quelque chose à me dire, allez-y ! Voulez-vous une goutte de gin ? Voyons, miss... À propos, comment vous appelez-vous ?

— Béryl Symonds.

— Voyons, Béryl, calmez-vous. De quoi s'agit-il ?

Les sanglots diminuèrent.

— J'ai essayé, fit Béryl en reniflant, j'ai essayé d'en parler cet après-midi à ce monsieur, mais il était tellement soûl qu'il ne voulait qu'une chose... se jeter sur moi. Je voulais lui dire que, de toute façon, je ne pouvais pas raconter une chose pareille à M^r Maurice, parce qu'il ne comprendrait pas et me ficherait dehors.

— Voyons, mon petit, reprit Emery. Si je comprends bien, Rainger a essayé de vous séduire ?

— Oui. Hier soir, il a voulu... Mais je ne peux pas vous raconter ça. Ce qui est sûr, c'est que ce matin, en lui apportant son thé, il m'a dit : « Tu as eu raison. » De l'enfermer, il voulait dire. Je lui ai raconté ce qu'on disait sur le crime, et il est devenu tout pâle, et puis il m'a dit : « Tu es une bonne fille. Toi, tu sais où j'ai passé la nuit, hein ? » J'ai répondu oui, mais...

Masters fit alors irruption dans la pièce. La femme de chambre étouffa un cri et recula, morte de peur.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, la police !

Emery se leva brusquement, pâle comme un mort. Il jeta sur le lit défait un magazine à la couverture criarde. Sur la table de chevet, un journal en guise d'abat-jour adoucissait la lumière d'une lampe et plusieurs bouteilles vides traînaient. L'atmosphère irrespirable puait le tabac froid.

— Oui, c'est la police, dit Masters. J'aimerais bien entendre moi aussi l'histoire que vous étiez en train de raconter à ce monsieur...

Emery s'était rassis. Il prit un mégot dans le cendrier et le porta à

ses lèvres d'une main tremblante.

— Enfin, que se passe-t-il dans cette maison ? s'écria-t-il. Tout à l'heure, quelqu'un a frappé à la porte, et quand je suis allé voir, il n'y avait personne dans le couloir. Mais, comme par hasard, la lumière s'était éteinte et j'ai vu une ombre à l'autre bout de la galerie.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je vous jure. Demandez-le-lui, à elle ! En tout cas, ce ne pouvait être Rainger, il est ivre mort. Il m'a semblé ensuite qu'on appelait à l'aide. Je n'y comprends plus rien.

Masters jeta un coup d'œil au lit.

— Où est M^r Rainger ?

— Dans la salle de bains, répondit Emery. Il est allé prendre une douche. Ça lui fera du bien. Il ne faut pas contrarier les ivrognes. Mais je vous assure, Inspecteur, il est littéralement imbibé. Il ne faut plus rien lui donner sous peine de tentative d'assassinat.

— Merci, trancha Masters. À vous, miss Béryl.

Béryl Symonds avait reculé à l'autre bout de la chambre. C'était une belle brune bien bâtie et, pour l'heure, aux yeux rouges. Elle répara hâtivement le désordre de sa coiffure et rectifia le pli de son tablier, puis se mit à parler avec volubilité :

— J'ai vu tous ses films, déclara-t-elle. Son nom est toujours écrit sur l'écran en lettres aussi grosses que celui de Marcia Tait. Il n'y avait pas de mal à lui parler, hein ? S'il vous plaît, Monsieur l'Inspecteur, ne me faites pas renvoyer !

— Je vous ai interrogée cet après-midi, miss Béryl, répondit Masters d'un ton sévère. Et vous ne m'avez pas parlé de ce qui s'est passé cette nuit. Ça ne plaide pas en votre faveur. Avez-vous déjà comparu ?

La menace fit son effet. Béryl déballa tout ce qu'elle savait.

Lorsque Rainger était arrivé au manoir, la veille, elle avait reçu l'ordre de préparer sa chambre et d'allumer le feu. Quand il l'avait vue, il lui avait pincé la joue en riant et avait murmuré quelques mots inintelligibles. Béryl s'était sentie très flattée de cette marque d'attention venant d'une telle célébrité. À 11 heures du soir, comme elle montait se coucher, elle avait croisé M^r Maurice et ses hôtes qui revenaient de leur promenade au clair de lune. Rainger fermait la marche. Il lui avait paru agité, en colère et très bizarre. Lorsqu'il l'avait aperçue, il avait laissé le groupe s'éloigner pour lui murmurer à l'oreille qu'il l'attendrait dans sa chambre, à 2 heures du matin, lorsque tout le monde dormirait. Il lui raconterait tout sur Hollywood.

Il avait même une bonne bouteille et tout ça. Elle s'était sentie si fière d'avoir été distinguée par ce magnat du cinéma... Elle avait répondu « peut-être », puis elle en avait parlé à Stella, l'autre bonne, qui partageait sa chambre, et celle-ci l'avait mise en garde : « Et si le maître te voit ? ». Mais...

— Passons, la pressa Masters. Et à 2 heures, vous êtes descendue ?

Bennett et lui commençaient à comprendre ce que Rainger avait voulu dire lorsqu'à 1 heure et demie, il avait grossièrement déclaré à Katherine Bohun qu'il avait « trouvé mieux »...

Béryl se remit à pleurer en répétant qu'elle n'était descendue que pour voir Rainger et l'écouter parler d'Hollywood.

— Mais quand je suis rentrée chez lui, poursuivit-elle, j'ai tout de suite compris que je ne pourrais pas rester. M^r Rainger avait déjà commencé à boire et il se promenait de long en large en parlant tout seul. Quand j'ai refermé la porte, il s'est retourné et a éclaté de rire. J'ai eu si peur que je suis restée plantée là comme une idiote. Je n'aurais jamais dû descendre...

— Passons, passons ! Ensuite ? demanda Masters.

— Il s'est jeté sur moi, mais je me suis précipitée dehors et j'ai tourné la clef, qui était heureusement restée à l'extérieur.

Masters lança un coup d'œil à Bennett et se gratta le menton d'un air pensif.

— Mais vous l'avez rouverte, non ? demanda-t-il.

— Oh, non ! Je tenais la poignée sans bouger, morte de peur. Il s'est fâché et m'a crié : « Ouvrez cette porte ou j'ameute toute la maison ! ». Je lui ai répondu : « Vous n'avez pas intérêt, sinon vous aurez l'air d'un imbécile, Monsieur, non ? ». Je ne savais pas ce qu'il fallait lui dire, se plaignit-elle, pitoyable.

— Bon, fit Masters avec générosité. Continuez.

— Je suis restée un moment devant la porte sans oser la rouvrir. Mais je ne pouvais pas rester là, car M^r Maurice rôde la nuit dans les couloirs. Je suis donc allée me cacher au bout de la galerie. M^r Rainger ne disait plus rien et ne faisait aucun bruit, quand soudain j'ai vu sa tête pointer par le vantail, au-dessus de la porte.

— Ça, alors ! s'écria Masters. Il était habillé ?

— Habillé ? Je ne supporterai pas ces insinuations ! protesta Béryl. Il était en manches de chemise. Il n'a pas réussi à passer par le vantail, tout ce qu'il a fait, c'est de se salir en essayant de se glisser par l'ouverture. Comme il n'y arrivait pas, il a fini par renoncer. « Tu es encore là ? » criait-il. Je m'en fiche. Je vais me soûler ! » J'avais

tellement peur ! Si vous aviez entendu le ton qu'il avait... Je suis vite remontée dans ma chambre et je ne lui ai ouvert que ce matin.

Masters baissa la tête, découragé.

— Et voilà, se plaignit-il. La deuxième hypothèse est fichue. D'ailleurs, H.M. l'avait prévu. De toute façon, Rainger disait qu'il avait un alibi ! (Masters se tourna vers Béryl, furieux.) Et ce matin ? rugit-il.

— Ce matin, on ne parlait que du meurtre de miss Tait. Je n'ai pas pu m'empêcher de le lui raconter quand je lui ai ouvert. (Béryl se mit à pleurer.) Alors il m'a prise par le bras et m'a dit : « C'est John Bohun qui l'a tuée, hein ? Où est-il ? » Je lui ai répondu que je ne savais pas où était M^r John, qu'il n'avait pas dormi dans son lit et que j'avais trouvé tous ses vêtements en désordre dans sa chambre. C'est là qu'il m'a demandé de dire à la police, au cas où il serait soupçonné, que je l'avais enfermé dans sa chambre. Et maintenant, Stella vient de me dire que M^r Maurice accuse M^r Rainger du meurtre, c'est pour ça que j'expliquais à ce monsieur...

— Filez ! ordonna Masters brusquement.

— Comment ?

— Je vous dis de filer... et plus vite que ça ! Allez ! Je ferai ce que je peux pour que vous ne soyez pas renvoyée.

Lorsque la jeune fille fut sortie, Masters se tourna vers Bennett.

— Instructif, hein ? dit-il. Nous savons maintenant pourquoi Rainger n'avait aucune envie de nous parler de son alibi. Mais nous voilà bien avancés ! Qu'en pensez-vous ?

— Il me semble qu'il reste bien longtemps dans la salle de bains, remarqua le jeune homme. Nous devrions peut-être aller voir ?

Il était comme hypnotisé par le lit en désordre, les bouteilles vides sur la table de chevet, la lampe masquée par le journal... Un mot dans un gros titre le frappa.

— Mais non... Je crois que je l'entends, dit Masters.

Ce n'était pas Rainger, mais H.M. dont l'imposante stature s'encadra dans l'embrasement. Après s'être assuré que personne ne se trouvait dans le couloir, il entra, referma la porte derrière lui, et s'adossa au battant.

L'air las, Masters sortit son calepin de sa poche.

— Nous venons d'entendre une nouvelle déposition, dit-il. Peut-être l'aviez-vous deviné depuis longtemps : Rainger a un alibi. Une femme de chambre... Mais je vais vous donner lecture du rapport. Cette déposition le disculpe complètement. Il n'est pas encore revenu,

mais...

— Inutile, Masters, dit H.M. d'une voix sourde, il ne reviendra plus.

Un lourd silence suivit ces paroles. Dehors, le vent était tombé et le manoir tout entier semblait plongé dans un sommeil de mort. Bennett regarda son oncle, toujours adossé à la porte, puis la lampe de chevet et son sinistre abat-jour. Le mot dans le gros titre prit tout son sens : « meurtre », lut le jeune homme. H.M. fit un pas en avant et regarda les trois hommes.

— Nous devons tenir un conseil de guerre, mes amis. Mon plan tient toujours, il est même meilleur que jamais, si nous avons le culot et la force de l'appliquer. Croyez-vous au diable, Masters ? Croyez-vous au diable en tant qu'entité humaine, qui écoute aux portes et dispose de la vie des gens comme de pions... Rainger a été étranglé et jeté du haut de l'escalier du roi... Il avait trop bu pour se défendre mais pas pour comprendre... Qu'est-ce que vous avez là-dedans, du gin ? Je déteste ça, mais je vais m'en prendre un verre. Ce n'était pas un joli monsieur lorsqu'il était en vie, mais il est encore moins joli. Il m'est un peu plus sympathique maintenant.

— Il était sorti pour aller à la salle de bains, balbutia Emery.

— C'est ce qui vous trompe, repartit H.M. Il s'est rendu dans la chambre de John, où il a surpris quelqu'un en train de... mais vous saurez ça plus tard. Toujours est-il que ce quelqu'un s'est jeté sur lui, l'a étranglé et l'a poussé dans l'escalier. Quel imbécile je suis, poursuivit-il en s'adressant à son neveu. Dire que je me suis moqué de toi quand tu as prétendu avoir entendu un cri ! Et pendant que j'étais assis là, à bavarder avec vous, ce pauvre vieux était déjà mort... Ah ! J'aurais dû le prévoir, j'aurais dû empêcher ce crime ! Où allez-vous Masters ? Pas si vite !

— Je vais interroger tout le monde, gronda Masters.

— Pas encore, mon ami. Pas encore ! Nous sommes les seuls à savoir qu'il est mort.

— Comment avez-vous découvert son cadavre ? demanda Bennett.

— En explorant l'escalier tout à l'heure avec Potter, en vue de la reconstitution de ce soir. Je vous répète qu'on doit absolument ignorer pour le moment que Rainger est mort. Potter monte la garde et ne laissera entrer personne. Le pauvre homme restera là où nous l'avons trouvé pendant encore quelques heures. Je regrette d'avoir à me servir de son corps pour ma mise en scène, mais il n'y a pas moyen de faire autrement. Lorsque notre groupe sera rassemblé sur la première marche, à la lumière de la bougie, ils verront tous le cadavre de Rainger étendu au pied de l'escalier.

— Qu'avez-vous dans cette bouteille ? demanda-t-il à Emery qui avançait une main tremblante vers la table de nuit. Du gin ? J'en boirais volontiers un verre quoique d'ordinaire je déteste ça. J'ai des instructions spéciales pour vous, Emery. Écoutez-moi bien et obéissez-moi à la lettre. Vous êtes le seul qui puissiez faire ce que je vais vous dire, parce que vous étiez l'ami de Rainger. Vous ne descendrez pas dîner avec nous. Vous allez rester ici et vous verrouillerez la porte. Si quelqu'un vient, vous n'ouvrirez sous aucun prétexte. Vous crierez que Rainger commence à se réveiller mais qu'il n'est pas encore présentable. Compris !

— Oui, répondit Emery en se laissant tomber sur le lit de son ami, mais...

— Il n'y a pas de mais. Après le dîner, nous remonterons aussitôt que possible pour faire une petite expérience dans la chambre du roi. Je n'ai pas le temps de vous expliquer les détails. Mon neveu prendra la place de Rainger pour la reconstitution et moi, je jouerai le rôle de Marcia Tait. Quant à vous, Masters, vous ne viendrez pas non plus avec nous. J'ai une mission particulière pour vous. Vous vous tiendrez au bas de l'escalier. J'en reviens à vous, Emery. Dès que nous serons dans la chambre du roi, vous vous glisserez hors d'ici et vous viendrez nous rejoindre, mais vous resterez près de la porte. On ne vous verra pas. Le groupe se tiendra en haut de l'escalier, éclairé par la lueur d'une bougie. Vous ne bougerez pas, vous ne direz rien avant que je ne vous le permette, même si vous voyez ou si vous entendez quelque chose de bizarre ! C'est clair ?

— Mais que diable ! s'écria Masters en frappant du poing sur la table. Ne pouvez-vous au moins nous donner une idée de ce que nous allons voir ? Je veux bien jouer cette comédie si vous l'exigez. Mais n' imaginez pas que le meurtrier va se trahir en découvrant le cadavre de Rainger ! Il sait aussi bien que nous où il se trouve !

H.M. avala une gorgée de gin et regarda Masters de travers.

— Je vois que vous ne comprenez toujours pas, dit-il en faisant tourner son verre. Aucune importance, d'ailleurs. Mais il faut que je vous fasse encore quelques recommandations. Descendons ensemble, vous jetterez un coup d'œil sur Rainger. Je crains que l'assassin n'ait pas signé son crime mais nous allons quand même l'examiner de plus près. Hé, là ! s'écria-t-il en secouant Emery, ressaisissez-vous, mon vieux ! Et toi aussi, mon petit. Tu es tout pâle. Et au dîner, sois naturel, hein ?

— Je sens que je ne pourrai rien avaler, rétorqua Bennett. Et quand je pense aux deux jeunes filles ! Comment vont-elles réagir en découvrant le cadavre ? Avez-vous pensé à ça ? Vous n'avez pas le

droit de leur imposer ce spectacle. Louise n'a été que trop mêlée à cette sinistre affaire, et vous savez qu'elle n'est pas coupable. Pas plus que Kate, d'ailleurs. Alors, pourquoi les obliger à nous accompagner ?

H.M. reposa son verre sur la table de nuit et se dirigea d'un pas lourd vers la porte.

— C'est un tour de passe-passe que je ne peux pas vous expliquer maintenant. Mais il faut en passer par là. Et si je ne me trompe, le renard sera pris au gîte. Je ne puis vous dire qu'une chose : si jamais vous laissez filtrer quoi que ce soit à qui que ce soit, vous le regretterez amèrement. À qui que ce soit, entendez-vous ? Venez, Masters.

Il ouvrit la porte. Le gong qui annonçait l'heure du dîner retentit dans les couloirs. Bennett crut entendre sonner le glas.

SACRIFICE D'UN PION

— J'espère, dit Maurice Bohun en se frottant les mains, que tout le monde est prêt pour la petite expérience proposée par sir Henry. Il m'a recommandé de ne pas vous dévoiler tout ce que je sais, mais...

Plus tard, Bennett se demanda comment il avait pu supporter l'atmosphère de ce dîner. Avant de se rendre à table, il avait éprouvé une envie irrésistible d'aller encore une fois inspecter la chambre de John. Il s'en était d'ailleurs repenti par la suite. Potter montait la garde devant la porte. La chambre était plongée dans l'obscurité mais un pâle rayon de lune pénétrait par la fenêtre. La lourde porte qui donnait sur l'escalier était ouverte. En bas, H.M. et Masters parlaient à voix basse, tandis que la clarté mouvante de leurs lampes de poche animait des fantômes autour d'eux. Bennett s'était rendu compte pour la première fois combien cet escalier était raide et dangereux. Les marches, usées et inégales, étaient emprisonnées entre deux murs suintants d'humidité. Soudain, Bennett avait aperçu le cadavre, fugitivement éclairé par la torche de Masters. Les yeux qui ne cillaient pas dans la figure grimaçante l'avaient fait frissonner d'horreur.

L'esprit plein de ces images, le jeune homme dut se rendre à contrecœur à la salle à manger. Cinq personnes devaient assister avec lui au repas : H.M., Maurice, Willard, Katherine et Louise. Seul le maître de maison semblait ignorer une tension supplémentaire. Les autres étaient comme sous le coup d'un sombre pressentiment. Avant de passer à table, ils s'arrêtèrent un instant à la bibliothèque et Bennett put examiner Louise tout à loisir. C'était la première fois qu'il la revoyait depuis leur arrivée à Londres. Elle était assise près de la cheminée et portait une robe bleu marine. Ses cheveux blonds partagés par une raie au milieu tombaient jusqu'aux épaules. Bennett avait gardé d'elle l'image d'une personne de petite taille et plutôt ronde, avec des taches de rousseur, âgée de vingt-huit ans environ. Il fut frappé par sa taille – elle était plus grande que dans son souvenir – et par la beauté de ses grands yeux sombres. Les émotions de la nuit précédente l'avaient affectée et vieillie. On lui aurait donné quarante ans. Il lui adressa quelques phrases banales sans se compromettre. Elle sourit poliment et lui serra la main, puis, d'un air absent, se mit à regarder le feu, sans plus s'apercevoir de sa présence.

Maurice, vêtu avec une élégance raffinée, se prodiguait en

amabilités. Il poussa même jusqu'à verser de sa propre main le sherry à ses hôtes, en ponctuant sa conversation de petits rires perçants. Jervis Willard ne s'était pas départi de son habituelle distinction mais montrait toutefois des signes d'agitation, se promenant de long en large dans la bibliothèque. On voyait qu'il avait oublié de se raser. Quant à H.M., il salua tout le monde à la ronde et se laissa tomber dans un fauteuil pour y demeurer, somnolent, jusqu'au dîner. Katherine arriva la dernière. Elle avait revêtu une simple robe noire dont le décolleté mettait en valeur ses épaules parfaites.

Bennett, qui observait le groupe réuni autour de la cheminée, ne pouvait s'empêcher de penser que le meurtrier se trouvait peut-être parmi eux. Cette idée rendait encore plus grotesque et monstrueuse la perspective du dîner. Mais la présence de Katherine, sa beauté et sa douceur reconfortaient en secret le jeune homme.

Enfin, ils passèrent à table. La salle à manger glaciale était éclairée par des bougies et, tandis qu'ils prenaient place, Maurice annonça avec un rire sarcastique :

— J'ai fait ajouter une autre chaise.

— Une autre chaise ? répéta Katherine.

— Pour M^r Rainger, naturellement. Ceci au cas où il se sentirait assez bien pour venir nous rejoindre. Pensais-tu à quelqu'un d'autre, Kate ?

À cet instant, Thompson s'approcha du maître de maison et lui glissa quelques mots à l'oreille.

— Quel dommage ! s'exclama Maurice. M^r Emery me fait savoir que son ami n'est pas en état de paraître au dîner. Que dites-vous, sir Henry ? ajouta-t-il avec un sourire obséquieux.

— J'ai dit quelque chose ? grommela H.M. Ça a dû m'échapper. En tout cas, Rainger a une sacrée constitution pour résister à de pareils excès !

— Vous pouvez le dire, répondit Maurice. Il est capable de tenir le coup pendant des années, si tant est qu'il ait encore plusieurs années à vivre... (Le vieillard semblait décidément d'excellente humeur. Il se tourna vers sa nièce.) Mange, mon enfant, lui dit-il. Ça te réchauffera puisque tu as l'air de tenir à paraître à table à moitié nue. Votre manque d'appétit, Messieurs, n'est pas très flatteur pour moi, poursuivit-il en s'adressant à ses hôtes. Mon cher M^r Bennett, nous ne sommes pas chez les Borgia, voyons !

— Non, Monsieur, répondit le jeune homme. En effet, chez les Borgia, on savait au moins à quoi s'en tenir.

Maurice grimaça un sourire.

— De toute façon, vous n'avez rien à craindre, vous autres, Américains ! Dans votre pays courageux et inventif, on a certainement déjà découvert un contrepoison énergétique...

Avant que Bennett eût eu le temps de répondre, Katherine lança :

— Pour nous mettre en confiance, vous pourriez peut-être commencer par goûter votre soupe !

Elle fut aussitôt prise d'un fou rire qu'elle eut toutes les peines du monde à réprimer. Jervis Willard se tourna vers Maurice.

— Loin de moi l'idée de vouloir interrompre cet aimable entretien sur les potages et les poisons, remarqua-t-il. Mais il me semble que nous pourrions avoir quelques égards pour...

— Oh ! Je vous en prie, dit Louise d'une voix claire. Je n'avais pas l'intention de m'empoisonner, je voulais seulement dormir. Mais maintenant, tout m'est égal. Je n'ai qu'un désir, prendre le premier train pour Londres afin de m'assurer que mon père va mieux.

On ne lui avait pas parlé de la scène entre John Bohun et lord Canifest. Ayant cherché un instant un trait venimeux à lui décocher, Maurice Bohun répondit de son ton doux et doux :

— Le premier train pour Londres ? répéta-t-il. Nous apprécions tous votre attitude filiale, et si mon frère John était ici, je suis sûr qu'il partagerait votre inquiétude. Mais je crains que ces messieurs de la police ne vous laissent repartir si vite. Peut-être n'êtes-vous pas informés de nos projets, ce soir ? poursuivit-il à la cantonade. Nous allons reconstituer la scène qui s'est déroulée hier dans la chambre du roi, lorsque cette pauvre Marcia a failli être précipitée du haut de l'escalier. Sir Henry juge cette mise en scène nécessaire. Je n'en dirai pas plus pour l'instant, car je ne voudrais pour rien au monde vous couper l'appétit.

Il serait difficile de décrire l'effet que ces paroles produisirent sur les convives. Thompson commençait le deuxième service et un lourd silence tomba, entrecoupé seulement par le cliquetis des fourchettes. Bennett se prit à examiner les mains des convives. Elles se découpaient sur le bois sombre et poli de la table, les unes jouant nerveusement avec les couverts en argent, les autres ne trahissant au contraire aucune agitation. Maurice frottait l'une contre l'autre ses mains osseuses marquées de veines bleues ; celles de Willard, magnifiques, pianotaient impatiemment à côté de son assiette ; Louise avait des ongles laqués de rose ; et enfin, les mains fines de Katherine étaient blanches comme les carrés de dentelle placés sous les assiettes... Puis le regard de Bennett tomba sur la chaise de Rainger, et il dut faire un

effort pour chasser la vision obsédante du cadavre étendu dans le noir. Qui l'avait étranglé de ses mains ?

Thompson avait quitté la salle à manger.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda Willard à Maurice.

— Je présume qu'aucun de vous n'a d'objection à formuler ? poursuivit le vieillard, sans prendre garde à la question. Sir Henry ne pourrait d'ailleurs pas en tenir compte...

— Je trouve cette idée horrible, dit Katherine, mais si nous devons en passer par là... Cependant, je crois que cette mise en scène ne présentera aucun intérêt pour vous, oncle Maurice, du moment que M^r Rainger n'y prendra pas part.

— Mais si, mais si, répondit Bohun. Je trouve au contraire l'expérience passionnante ! D'ailleurs, M^r Rainger sera remplacé par M^r Bennett, et je ne doute pas que notre jeune ami ne remporte un succès plus marqué que ce brave Rainger il y a vingt-quatre heures.

Le dîner traînait en longueur tandis que Maurice ne cessait de pérorer. Enfin, on servit le dessert. H.M. n'avait pas soufflé mot durant tout le repas. Le feu s'était presque éteint dans la cheminée et un rayon de lune s'insinuait à travers les rideaux. La demie de 8 heures sonna.

— Je crois que nous pouvons procéder à la petite expérience de sir Henry, dit enfin Maurice. Je suis en mesure d'affirmer d'ores et déjà qu'elle ne nous apprendra rien de nouveau au sujet de la mort de miss Tait. À la demande expresse de sir Henry, je ne vous ai pas communiqué certains faits que nous avons en main. Cependant, aucun doute n'est plus permis quant à la façon dont ce crime a été commis. Malgré tout, cette reconstitution sera intéressante pour certains d'entre nous, par exemple pour notre jeune amie Louise. Ha, ha ! Et c'est toujours un grand plaisir pour moi que de faire visiter à mes hôtes cette demeure historique. Sir Henry, désirez-vous que nous fassions, comme hier soir, le tour du propriétaire ?

— Non, répondit H.M., ce n'est pas nécessaire. Nous allons nous rendre directement dans la chambre du roi Charles, en respectant seulement l'ordre dans lequel se trouvaient vos hôtes hier soir, pendant la promenade. Je représenterai Marcia, en tête avec vous, M^r Bohun. Les autres suivront dans l'ordre où vous étiez hier soir.

Maurice se leva.

— Très bien. Louise marchera à côté de mon ami Jervis, et la petite Kate avec M^r Bennett dans le rôle de Rainger. Je vous recommande instamment d'agir comme hier soir. En ce qui me concerne, j'ai

tellement l'habitude de me promener avec des dames qui n'existent que dans mon imagination que je n'aurai aucune difficulté à me représenter Marcia marchant à mes côtés... Thompson, éteignez toutes les bougies sauf une.

Ils se mirent en marche, précédés de Maurice dont la bougie menaçait de s'éteindre à chaque courant d'air. Personne ne soufflait mot. On n'entendait que le bruit de leurs pas sur les dalles.

— Suivez-moi, dit Maurice en levant un peu sa bougie.

Dans l'ombre, un tableau s'éclaira : une dame du temps jadis apparut, vêtue de ses plus beaux atours, et son regard s'anima étrangement avant de sombrer dans les ténèbres.

Bennett sentait trembler le bras de Katherine. Devant lui, il distinguait les silhouettes de Willard et de Louise. Celle-ci marchait les mains tendues devant elle et les yeux écarquillés, comme si à chaque instant elle s'attendait à voir surgir un fantôme. Par moments, elle tremblait et Willard s'employait tendrement à la rassurer.

Bennett se retourna. Il lui semblait qu'une marche avait craqué dans son dos. Sans s'en apercevoir, il était resté un peu en arrière avec Katherine. Elle leva les yeux vers lui.

— C'est ici que..., chuchota-t-elle. C'est ici que Rainger...

— Oui. Et je suis Rainger.

Il la prit dans ses bras et la serra fougueusement contre lui. Son cœur battait à grands coups. Ils restèrent ainsi quelques secondes. Puis Katherine se dégagea doucement.

— Rejoignons les autres, murmura-t-elle.

Elle s'élança avant qu'il ait eu le temps de lui souffler :

— Quand vous arriverez à l'escalier, je vous en supplie, ne regardez pas en bas... »

Ils rejoignirent le groupe à l'instant où il parvenait au premier étage. Un instant plus tard, ils étaient à la porte de la chambre de John.

— La porte est fermée ! siffla Maurice.

— Oui, répondit H.M., c'est moi qui ai la clé. Attendez, je vais ouvrir.

La clé grinça dans la serrure et tout le monde pénétra dans la pièce en file indienne.

— Et maintenant, à l'autre porte, ordonna H.M. Comme hier soir, que personne ne reste en arrière... Avancez... Parfait !

Ils distinguèrent dans la pénombre la lourde porte qui donnait sur l'escalier et en même temps, ils sentirent le courant d'air glacé qui montait des profondeurs. Maurice s'avança sur la première marche de l'escalier, suivi de Katherine. Bennett, qui ne savait pas où s'était tenu Rainger la veille, se plaça tout près d'elle, dans l'espoir de lui dissimuler la vue du cadavre.

Peut-être la lumière de la bougie ne parviendrait-elle pas jusqu'en bas...

Willard se plaça derrière lui, puis Louise, que H.M. fut obligé de pousser devant lui. Bennett ne distinguait toujours rien au bas de l'escalier.

— Maintenant, dit H.M., je vais fermer un instant cette porte. Je reste bien entendu avec vous et je vais me mettre à l'endroit même où Marcia se tenait hier soir. Puis la bougie s'éteindra et vous verrez une lampe s'allumer au bas de l'escalier. Vous pourrez alors vous rendre compte, avec un peu d'imagination, de l'état dans lequel Marcia se serait trouvée si elle avait été précipitée du haut de cette marche. Et si vous voyez quelque chose...

Au même instant, un courant d'air éteignit la bougie et la porte claqua derrière eux. Ils se trouvèrent plongés dans l'obscurité la plus complète. Le silence n'était troublé que par un léger bruit venant d'en bas. Puis des hurlements s'élevèrent. C'était Louise Canifest, folle de terreur, qui criait :

— Je ne peux pas supporter cette comédie ! Laissez-moi sortir ! Vous ne me forcerez pas à rester ici. Je ne me jetterai pas en bas ! Je sais que c'est ce que vous voulez, mais je ne le ferai pas ! Vous entendez ? Je ne le ferai pas ! Laissez-moi sortir ! Allumez ! Je ne regrette rien. Si c'était à refaire, je la pousserais de nouveau... Pour l'amour du ciel, allumez... Laissez-moi sortir avant que je...

À ce moment, Bennett se sentit bousculé et faillit perdre l'équilibre.

— Lumière ! hurla H.M. Vous, là-bas, Emery ! Allumez !

Un rayon de lumière filtra par la porte entrouverte. Le groupe recula et retrouva la chambre avec soulagement. Emery se tenait près de la porte qui donnait sur la galerie. La surprise se lisait sur son visage. Bennett se souvint alors de la recommandation de son oncle : « Vous ne bougerez pas, vous ne direz pas un mot avant que je ne vous le permette, même si vous voyez ou si vous entendez quelque chose de bizarre. » Qu'avait-il donc vu ou entendu ? Qu'y avait-il donc à voir ?

Louise se tenait debout au milieu de la chambre. Maurice souriait. Willard, très pâle, se passait la main sur le front.

— Ne me regardez pas comme ça, supplia-t-elle. Ça vous amuse

cette comédie ? C'est honteux... Eh bien, oui, c'est moi qui ai poussé Marcia. Et après ? Si c'était à refaire...

— Merci, ma chère enfant, glapit Maurice en brandissant son bougeoir. C'est tout ce que sir Henry et moi voulions savoir. C'est donc toi qui as voulu tuer Marcia Tait. Mais c'est Rainger qui a commis le meurtre. Il nous restait ce point à établir. Le mystère est enfin éclairci.

— Vraiment ? fit H.M.

— Je ne fais que répéter vos propres paroles, sir Henry. Nous avons atteint notre but. Miss Canifest a enfin avoué. Doubteriez-vous de ses affirmations ? Allez-vous prétendre qu'elle n'est pas allée au pavillon et qu'elle n'en est pas revenue avant que la neige n'ait cessé de tomber ?

— C'est précisément ce que je veux dire, répondit H.M. Miss Canifest n'est pas allée au pavillon. J'ai tenté une expérience, mais je vois que vous n'avez pas compris où je voulais en venir. Elle a pleinement réussi mais vous n'avez rien compris. Maintenant, veuillez tous vous asseoir. Et qu'on ferme cette porte. Je vais vous expliquer ce qui s'est passé.

— Quand cette enfant dit qu'elle a poussé Marcia dans l'escalier, je la crois. Mais elle n'est pas allée au pavillon, bien qu'elle en ait eu l'intention. Quant à savoir si c'est elle qui a tué Marcia Tait, c'est une tout autre question. La seule chose qu'on puisse affirmer, c'est qu'ayant absorbé une dose inhabituelle de véronal, elle a perdu connaissance et n'a pas pu se rendre au pavillon.

— Seriez-vous devenu fou ? s'écria Willard, le premier instant de stupeur passé. Vous venez de dire que Louise n'est pas allée au pavillon et cependant, vous laissez entendre qu'elle a peut-être tué Marcia... Je vous en prie, expliquez-vous ! Si elle n'est pas allée là-bas, elle ne peut pas être coupable...

— C'est précisément ce qui reste à prouver... Vous comprenez, espèces d'idiot, c'est dans cette chambre que Marcia Tait a été assassinée.

REFLET DU MEURTRIER

— Ha, ha ! s'esclaffa H.M. en savourant l'effet de ses paroles. Vous me prenez pour un cinglé, hein ? Eh bien, je ne suis pas si fou, et avant que vous ne sortiez de cette chambre, j'aurai épinglé l'assassin. Installez-vous confortablement pour entendre ma petite histoire.

Il se dirigea d'un pas pesant vers la table et se laissa tomber dans le fauteuil à proximité. Puis il alluma sa pipe.

— Miss Canifest, venez vous asseoir près de moi. Voilà ! N'ayez pas peur, mon enfant. Et maintenant, plus un mot, vous autres.

Cette dernière recommandation s'adressait essentiellement à Maurice Bohun, hors de lui et qui entendait prendre la parole.

— Pour commencer, poursuivit H.M. d'un ton redevenu aimable, je ne vous dirai pas qui est venu hier soir dans cette chambre et y a tué Marcia Tait avec... Non, nous parlerons plus tard de l'arme du crime.

— Nous avons déjà entendu deux versions fort intéressantes de l'assassinat de Marcia Tait. Mais elles sont aussi fausses l'une que l'autre. Elles présentent néanmoins ceci de curieux qu'elles contiennent chacune une part de logique et de vraisemblance propres à nous induire en erreur. Je continue à me demander pourquoi personne n'a été fichu de trouver la seule explication valable de ce crime, celle qui nous aurait épargné bien du temps perdu et de vaines discussions. La seule explication sensée.

— Mais voici les faits. Hier soir, bien avant minuit, Marcia Tait a manifesté des signes d'impatience et de nervosité. Elle a insisté pour qu'on l'accompagne jusqu'au pavillon. Ceci est bien établi, n'est-ce pas ? Lorsque vous l'avez accompagnée, peu après minuit, vous avez pu constater qu'elle semblait de plus en plus nerveuse. Puis, quand Willard est retourné lui faire une visite, elle l'a presque aussitôt renvoyé. Il paraît même que, durant ce bref entretien, elle s'est rendue plusieurs fois au salon pour regarder par la fenêtre. Est-ce exact ?

— Oui, répondit Willard sèchement. Vous ne trouvez pas que ces récapitulations incessantes finissent par devenir monotones, à la longue ?

— C'est précisément ce genre de remarques qui me font douter de votre intelligence ! Je continue : John Bohun avait dit à l'un de vous

que son rendez-vous avec Canifest aurait lieu en début de soirée. Ensuite, il a prétendu qu'il avait été reporté à 10 heures. Nous n'ergoterons pas là-dessus. Admettons que leur entrevue ait eu lieu au bureau du journal de Canifest à 10 heures. Dans ces conditions, John aurait dû être de retour au plus tard à minuit ! Essayez de vous mettre à la place de Marcia tandis qu'elle l'attendait. Impatiente de nature, elle ne supportait jamais le moindre retard chez les autres. De plus, je vous rappelle que John devait lui apporter des nouvelles de la plus haute importance pour sa carrière d'actrice. Vous imaginez donc sa nervosité. Et si, à minuit, vous l'avez déjà trouvée inquiète, dans quel état devait-elle être à 1 heure du matin !

— Mais ne nous éloignons pas des faits. Nous savons que, depuis le pavillon, on peut voir les deux fenêtres de la chambre où nous sommes. Nous savons aussi que Marcia, pendant la visite que lui a faite Willard, est allée plusieurs fois à la fenêtre. Enfin, nous savons qu'à 1 heure, la lumière s'est allumée dans cette chambre.

Maurice, assis très raide sur sa chaise, frappa le sol de sa canne.

— Incroyable ! Vous savez pourtant que ceci n'a aucune importance, dit-il d'une voix suraiguë. C'est Thompson qui, sur mon ordre, est venu allumer dans cette chambre et apporter des sandwiches pour John.

— Je le sais, répondit H.M. Mais Marcia, elle, ne le savait pas. Elle attendait votre frère, qui avait déjà une heure de retard. Et tout à coup, elle voit de la lumière dans sa chambre. Elle suppose donc qu'il est enfin rentré. Cependant, il ne vient toujours pas la rejoindre, bien qu'il lui ait expressément promis de passer chez elle dès son retour. Il n'a pas pu oublier ce rendez-vous ! Alors, pourquoi n'accourt-il pas ? A-t-il de mauvaises nouvelles à lui apprendre ? Au bout d'une demi-heure, elle n'y tient plus. Il faut qu'elle sache, à tout prix.

— Maintenant, laissons les suppositions et revenons aux faits. À 1 heure et demie, le chien s'est mis à aboyer et une femme mystérieuse a été vue dans le parc.

— Après mûre réflexion, je suis arrivé à la conclusion que cette promeneuse nocturne ne pouvait être que Marcia. Pourquoi avez-vous tous supposé que cette personne se rendait de la maison au pavillon ? Ne vous est-il pas venu à l'idée qu'elle pouvait tout aussi bien aller du pavillon à la maison ? Cependant, Marcia était, de toutes les femmes du manoir, celle à qui il était le plus facile de circuler dans le parc sans être remarquée. Elle a traversé la pelouse et, profitant de l'obscurité, elle est entrée par la porte qui donne sur l'escalier secret. Elle savait qu'elle trouverait la voie libre car elle avait vu miss Bohun ouvrir le verrou pour que John Bohun puisse rentrer sans encombre.

Mais elle ignorait qu'il n'était pas encore de retour.

Nul ne dit mot. H.M. passa à plusieurs reprises la main sur son crâne et scruta l'assistance avec attention. Puis il se renversa dans son fauteuil et poursuivit :

— Tâchons de reconstituer les faits tels qu'ils se sont déroulés et laissons tomber les suppositions. Marcia, en proie à la plus vive inquiétude, décide de se rendre au manoir. Elle jette un manteau de fourrure par-dessus son déshabillé, enfile une paire de snow-boots et vient aux nouvelles.

— L'idée que le chien aboie sur son passage aurait-elle pu la retenir ? Non ! Car non seulement le chien n'était pas dans sa niche quand vous avez accompagné Marcia au pavillon, mais il n'était pas sorti de tout l'après-midi. Elle ignorait donc complètement l'existence de l'animal. Aucun aboiement ne s'était fait entendre lorsque Willard lui avait rendu visite. Imaginez donc sa terreur lorsqu'elle a vu ce gros berger allemand qui la suivait en grondant ! Mais il était trop tard pour revenir en arrière. Et, par un hasard remarquable, Katherine est justement descendue par l'escalier du roi pour ouvrir à son oncle qu'elle avait cru entendre rentrer. Après avoir jeté un coup d'œil dehors, miss Bohun est rentrée sans avoir vu Marcia, qui en a profité pour se faufiler à l'intérieur jusqu'à la chambre de John.

Le doute assaillit Bennett tandis que son oncle se taisait. Quelqu'un tressaillit quand des pas se firent entendre, quelque part dans l'escalier.

— Qui est là en bas ? demanda Jervis Willard d'un ton neutre.

— Il y a un cadavre là en bas, expliqua H.M. Et vous savez qui c'est ? C'est Rainger. Carl Rainger. Non ! Restez assis. N'ayez pas peur. Rainger a été étranglé cet après-midi, ici même. Revenons à la nuit dernière. Marcia Tait est montée par ce même escalier mais la chambre était vide et elle a compris que John n'était pas rentré. Cependant, elle n'a pas osé retourner au pavillon, à cause du chien, et elle a décidé d'attendre sur place le retour de son amant. Mais comme quelqu'un pouvait entrer d'un instant à l'autre et la découvrir, à moitié déshabillée, en pleine nuit, dans la chambre de John Bohun, ce qui aurait provoqué un scandale, elle a fermé la porte à clef pour éviter toute intrusion indiscreète.

— Je vais vous prouver immédiatement ce que j'avance, poursuivit tranquillement H.M., et vous montrer en même temps combien vous avez manqué d'intuition et de perspicacité, tous autant que vous êtes.

— Vous avez visité le pavillon. Votre attention a été attirée sur les cendres restées dans les deux cheminées – Thompson avait fait du feu

dans la chambre à coucher et au salon, dans la soirée. Mais Marcia ne s'est pas servie du salon, nous sommes tous d'accord sur ce point. Vous avez été reçus dans sa chambre à coucher. Or, on n'entretient pas le feu dans une pièce vide. Nous savons aussi qu'elle ne s'est pas mise au lit : il n'a pas été défait. Et elle a été assassinée à 3 heures et quart...

— Les deux tas de cendres, absolument identiques, révèlent que les deux feux ont brûlé exactement de la même façon et pendant le même laps de temps. Et voilà qu'on nous demande de croire que le feu allumé dans la chambre à coucher a brûlé pendant trois heures et demie et qu'il a suffi à réchauffer une personne aussi frileuse que Marcia Tait alors que ce pavillon est une glacière et qu'on est en décembre !

— Il ne faut pas réfléchir bien longtemps pour comprendre que les deux feux ont été allumés en même temps, n'ont pas été entretenus et se sont éteints pareillement, parce que Marcia n'est pas restée au pavillon, à boire du porto en négligé...

— Autre preuve criante : miss Canifest a été saisie au poignet, dans la galerie, vers 3 heures et demie par un mystérieux individu aux mains ensanglantées qui, selon toute apparence, n'était autre que le meurtrier. Comme l'a très justement fait remarquer M^r Maurice Bohun, pourquoi le meurtrier, une fois son crime accompli, est-il venu jusqu'ici pour se laver les mains, alors qu'il y avait de l'eau au pavillon, si c'est réellement là-bas qu'il a perpétré son forfait ?

— Mais cet épisode devient parfaitement clair si l'on admet que le meurtrier n'a pas eu besoin de venir du pavillon jusqu'ici, puisque c'est ici même qu'il a tué Marcia ! Lorsque miss Canifest l'a rencontré, il se rendait justement à la salle de bains. Car il n'y a pas d'eau dans cette chambre. Souvenez-vous qu'il a fallu aller en chercher dans une cuvette quand John s'est blessé et que le docteur Wynne lui a donné les premiers soins.

Un silence tomba. Bennett rassemblait tous les éléments énumérés par son oncle.

Maurice se leva brusquement et, appuyé sur sa canne, il s'approcha à petits pas de H.M.

— Je vois où vous voulez en venir, siffla-t-il. Vous faites retomber l'accusation sur mon frère !

— Pas du tout, Bohun. Mais vous brûlez. Parlez, la chose est déjà si claire... Qu'est-il arrivé ensuite ?

Le vieillard s'appuya à la table et fixa son interlocuteur de ses petits yeux perçants.

— John est revenu de Londres avec de mauvaises nouvelles, dit Maurice. Il a trouvé Marcia dans sa chambre. Comme il croyait avoir tué Canifest, il était en proie à des sentiments violents et contradictoires : colère, désespoir, peur... C'est ce moment que Marcia a choisi pour l'accabler de reproches. Alors, il a perdu la tête et l'a tuée.

— Puis, sa crise de rage passée, il s'est vu dans une situation inextricable. Personne ne l'avait vu tuer Canifest, mais si on trouvait le corps de Marcia dans sa chambre, il n'avait plus aucune chance d'échapper à la potence. La seule solution consistait à transporter le cadavre au pavillon, laisser des indices pour faire croire que Marcia avait été tuée dans sa propre chambre à coucher, et faire semblant de découvrir le corps lui-même. Voilà comment cela s'est passé ! C'est bien lui qui a assassiné Marcia.

H.M. s'extirpa pesamment de son fauteuil.

— Je vous ai dit que vous brûliez, mais vous n'avez pas encore tout compris. Pourquoi John a-t-il eu ce matin cette dépression soudaine qui l'a poussé à tenter de se suicider ? Qu'est-ce qui l'a fait craquer ? Il était avec deux ou trois d'entre vous dans la salle à manger quand il est allé se planter devant la fenêtre. Qu'a-t-il vu d'après vous ? Je vous écoute.

Cette fois, ce fut Bennett qui répondit :

— Il a vu Potter scruter et mesurer ses empreintes dans la neige, et cela parce que Rainger avait dit..., commença Bennett.

— Parfaitement, mon petit, répondit H.M. Il venait d'apprendre la grave accusation que Rainger avait formulée contre lui. C'est pourquoi il a demandé à Masters ce que Potter était en train de faire devant le pavillon. Masters lui a répondu : « Il prend la mesure de vos empreintes ». Et John a pris peur, non pas à cause de la déposition embrouillée de Rainger, mais parce qu'il était persuadé qu'on pouvait découvrir, en mesurant la profondeur de ses empreintes, qu'il avait porté dans ses bras le cadavre d'une femme en se rendant au pavillon. Il ignorait que la couche de neige était trop mince pour permettre une telle constatation. Mais comprenez-vous, maintenant, pourquoi Potter a trouvé des empreintes si nettes, voire légèrement plus grandes que les siennes ?

Dans le feu de l'explication, H.M. avait perdu son calme olympien. Il beuglait littéralement.

— Ne vous ai-je pas dit qu'on avait fracassé exprès la carafe et les verres dont nous avons trouvé les débris sur le tapis, dans le but de faire croire à une lutte qui se serait soldée par la mort de Marcia ?

— Mais ce n'est pas John le coupable. La jeune femme était déjà morte lorsqu'il est rentré de Londres. Et vous n'allez pas tarder à savoir qui l'a tuée. Reprenons : Marcia quitte le pavillon. Elle a pris la peine d'éteindre les lumières. Elle n'ose pas y retourner à cause du chien. Son assassin, que je ne nommerai pas, la tue en la frappant à la tête et abandonne le corps, mettons, sur le lit, ou ailleurs, peu importe. Puis John Bohun arrive.

— Il croit avoir tué Canifest et est arrivé à la conclusion que sa seule chance de salut est de mentir sur l'heure de son retour. S'il peut prouver qu'il était déjà rentré à l'heure où Canifest a été tué dans son bureau, et si quelqu'un peut affirmer l'avoir vu ici à ce moment-là, il est sauvé. Il conduit à tombeau ouvert, obsédé par cette idée. Il arrive enfin, monte dans sa chambre et découvre le cadavre de Marcia sur son lit...

— Comprenez-vous mieux son état d'esprit de ce matin ? Qu'il se disculpe du meurtre de Canifest par un alibi l'accusant de celui de Marcia, ou qu'il prouve son innocence dans le meurtre de Marcia en faisant constater l'heure exacte de son retour – mais dans ce cas il doit répondre de la mort de Canifest –, il sera pendu de toute façon. Il ne sait ni qui a tué Marcia, ni quand elle a été tuée. Il ne sait pas pourquoi elle est dans sa chambre. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'il est dans de sales draps et qu'il doit trouver un moyen de s'en sortir.

— Il lui vient alors une idée de génie. Pourquoi ne pas transporter le cadavre au pavillon pour faire croire que Marcia a été tuée là-bas ? Dans ce cas, il pourrait indiquer une heure plus favorable pour son retour et chercher un témoin qui confirme ses dires, sans être automatiquement inculpé du meurtre de sa maîtresse. Il se souvient que Marcia a demandé de dormir au pavillon. Reste à savoir si elle y a bien été.

— Et nous arrivons au point où la théorie de Rainger contient, elle aussi, une part de vérité. John se met en tenue d'équitation pour pouvoir faire semblant de découvrir Marcia en allant la chercher pour la promenade. Puis il réveille le domestique qui lui confirme qu'elle a passé la nuit au pavillon et que les chevaux seront sellés pour 7 heures. La combinaison qu'il a imaginée est donc possible.

— Mais il sait très bien que, des écuries, on voit le pavillon. S'il attend qu'il fasse jour pour transporter le cadavre, il risque d'être vu par le palefrenier. Tandis que s'il le fait à la nuit noire, il a tout le temps de disposer le corps dans la chambre à coucher et de régler la mise en scène dont nous avons parlé tout à l'heure. Après quoi, il se postera près de la porte en attendant de voir quelqu'un près des écuries. Il pourra alors l'appeler et le prendre à témoin de la macabre

découverte qu'il vient de faire.

— Il transporte donc le cadavre et l'étend par terre quelques minutes avant l'arrivée inopinée de mon neveu. Mais il ne fait pas encore assez jour pour que John puisse préparer sa mise en scène sans allumer. Comprenez-vous maintenant la présence de ces innombrables allumettes autour du cadavre ? Il n'ose pas allumer l'électricité, de peur d'être vu par les domestiques qui logent tout près. Il en est donc réduit à s'éclairer avec des allumettes tandis qu'il renverse les meubles, brise verres et carafe, enlève à Marcia son manteau de fourrure et ses snow-boots, qu'il dissimule derrière un rideau. C'est là que je les ai trouvés par la suite. Avec quel instrument Marcia sera-t-elle censée avoir été tuée ? Le tisonnier fera l'affaire. Et pendant qu'il sème fébrilement le désordre autour de lui, il gratte des allumettes sans relâche ! Une fois sa besogne terminée, il va à la porte, aperçoit Locker, le palefrenier, l'appelle et pousse alors un gémissement parfaitement inutile, pour marquer sa douleur. Il était si peu dans ses habitudes de s'extérioriser que ces manifestations bruyantes ont tout de suite éveillé mes soupçons. C'est là que mon neveu entre en scène.

Maurice Bohun éclata d'un rire mauvais.

— Tout cela est bel et bon, dit-il, mais vous n'avez pas une seule preuve solide de l'innocence de mon frère. Au contraire, il y a quelque chose qui prouve de façon accablante sa culpabilité : l'heure de son retour. Il est revenu de Londres peu après 3 heures du matin, Thompson l'a entendu. Et, de fait, quelques minutes plus tard, d'après le rapport d'autopsie, Marcia a été tuée. Alors ?

— Précisément, mon cher Bohun, c'est la raison pour laquelle je suis absolument certain que John n'a pas commis ce meurtre.

— Quoi ? fit Maurice en essayant de dominer sa colère. Il me semble, sir Henry, que le moment est mal choisi pour plaisanter...

— Je n'ai nulle envie de plaisanter, répliqua H.M. Écoutez-moi bien. John Bohun avait deux meurtres sur les bras. S'il avait tué Marcia, il aurait su exactement à quelle heure elle était morte, non ? Et, de toute évidence, il aurait déclaré être rentré passablement plus tard. Or, au contraire, l'heure qu'il indique comme ayant été celle de son retour coïncide presque exactement avec l'heure du crime. Le prenez-vous pour un imbécile ? Non, mais il ignore l'heure à laquelle Marcia a été tuée, il suppose que c'est dans la soirée et il indique comme heure de son arrivée 3 heures, croyant ainsi écarter tous les soupçons. Vous allez dire que Thompson l'a entendu rentrer et qu'il lui était donc impossible de mentir... Mais ça n'a ni queue ni tête ! Il a raconté son histoire bien avant de savoir que, par suite d'un hasard tout à fait imprévisible, Thompson était resté éveillé toute la nuit à

cause d'une rage de dents. Il ignorait donc qu'on avait entendu à 3 heures le bruit d'une voiture et il a donné cette heure au petit bonheur, ou plus exactement...

H.M. sortit de sa poche une feuille de papier et toussa pour s'éclaircir la voix.

— Je vais vous lire un télégramme. Il est de lord Canifest et je l'ai reçu avant le dîner. Je lui avais demandé à quelle heure il avait reçu la visite de John. Voici sa réponse :

— SUIS RENTRÉ CHEZ MOI IMMÉDIATEMENT APRÈS ÉDITION DU MATIN TERMINÉE 2 h 45 EXACTEMENT. TROUVÉ VISITEUR EN QUESTION À MA PORTE. L'AI FAIT ENTRER. NE SAIS PAS EXACTEMENT QUAND IL EST PARTI À CAUSE DE MA CRISE CARDIAQUE. MAIS EN TOUT CAS PAS AVANT 3 h 30.

H.M. jeta le télégramme sur la table et martela ses mots.

— John a dit 3 heures, parce qu'il a cru que c'était l'heure qui le disculpait des deux crimes. En réalité, il n'est rentré qu'une ou deux heures plus tard...

— Quelqu'un est pourtant bien arrivé à cette heure-là ! s'écria Willard. On a entendu une voiture dans le parc ! Qui était-ce ?

— Le meurtrier, répondit H.M. Il a eu la chance inouïe de ne pas se faire pincer. Il nous a tous pris pour des idiots, et pour un peu, il a failli réussir...

Sir Henry Merrivale se leva solennellement et cria :

— Masters !

Sa voix fit l'effet d'un coup de tonnerre. Au même instant, les deux portes s'ouvrirent. Masters apparut dans l'encadrement de celle qui donnait sur la galerie, tandis que Potter apparaissait en haut de l'escalier. Et, à la stupeur de toutes les personnes présentes, on entendit :

— Herbert Timmons Emery, vous êtes inculpé des meurtres de Marcia Tait et de Carl Rainger. Au nom de la loi...

Emery hésita à peine. Après avoir poussé un cri inarticulé, il se baissa pour éviter la main qui se refermait sur son épaule, lança une chaise dans les jambes de Potter et se précipita vers la bouche d'ombre qui donnait sur l'escalier. Potter eut juste le temps de saisir au vol un pan de son veston et de lui faire un croc-en-jambe.

Un hurlement résonna du fond de la cage d'escalier. Pâle et chancelant, Potter se releva et fouilla le gouffre du regard. Il demeura pétrifié, hagard, comme hypnotisé par le vide ouvert sous ses pieds.

LA VIE CONTINUE...

Au-dessus de la plaque sévère qui indiquait : SIR HENRY MERRIVALE, on pouvait encore lire ces mots, tracés à la craie d'une main impérieuse : TRÈS OCCUPÉ ! ENTRÉE INTERDITE ! NE PAS DÉRANGER ! Et un peu plus bas : C'EST AUSSI VALABLE POUR VOUS !

Par la fenêtre de l'escalier, la cime de grands arbres ondoyait.

Katherine s'arrêta, interdite, devant les inscriptions furibondes.

— Regarde ce qui est écrit...

— Ridicule ! trancha Bennett en poussant la porte.

Le soleil de juin entraînait à flots par les fenêtres ouvertes sans parvenir à chasser l'odeur de tabac et de vieux papiers. Les pieds de H.M., entortillés dans les fils du téléphone, s'épalaient sur le bureau sans ménagement pour les dossiers. La tête inclinée et les lorgnons sur le bout du nez, H.M. dormait.

Bennett frappa pour la forme.

— Je regrette de vous déranger en plein travail, dit-il en essayant de couvrir les ronflements de son oncle, mais nous voulions...

H.M. ouvrit un œil.

— Sortez ! rugit-il. Je ne veux pas être dérangé. Je suis très occupé ! Je... Hein ! Qu'est-ce que vous faites là ?!

Il se redressa, dégagea ses pieds l'un après l'autre et regarda ses visiteurs, hargneux.

— Ah ! c'est vous ? grommela-t-il, radouci, en reconnaissant les jeunes gens. Évidemment, il fallait que vous me dérangiez en plein travail ! Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez l'air bien contents tous les deux... C'est suspect.

— Contents ? s'écria Bennett en attirant la jeune fille contre lui. Il n'y a pas de mots, mon oncle, pour dire...

— Tiens-toi bien ! lui chuchota Katherine à l'oreille.

H.M. grimaça un sourire.

— Allons, approchez ! Vous avez l'intention de vous marier bientôt ? Grand bien vous fasse ! Vous verrez ce que c'est ! Ha, ha !

— Mais mon oncle, fit Bennett stupéfait, voilà un mois que nous sommes mariés ! Vous ne vous rappelez pas ? Vous étiez notre témoin et notre garçon d'honneur. Katherine a habité chez votre fille, après que son cher oncle Maurice l'a mise à la porte...

— Ah, oui ! Sacré Maurice ! Bien sûr que je m'en souviens ! Asseyez-vous, mes enfants, nous allons boire un petit verre. Dites donc, je vous ai fichu une belle frousse, là-bas, hein ? Vous pensiez tous que c'était Maurice le coupable. Ha, ha ! Et ce voyage à Paris ?

Bennett et Katherine s'assirent face à H.M.

— Pour tout dire, mon oncle, fit le jeune homme en hésitant, nous aimerions beaucoup que vous nous racontiez ce qui s'est passé à White Priory depuis notre départ. Voyez-vous... nous avons l'intention de nous embarquer pour New York dans quelques jours et nous voudrions savoir le fin mot de l'affaire. Emery est mort des suites de ses blessures, deux jours après le drame, à l'infirmerie de la prison. C'est tout ce que nous savons. À mon avis, il a voulu se suicider...

— Oui. J'avais vaguement espéré qu'il se jetterait dans le vide. Ce n'était pas un mauvais bougre, cet Emery. Je ne l'aurais peut-être même pas fait arrêter s'il n'avait pas étranglé Rainger. Mais ça, c'était vraiment criminel. On pouvait comprendre qu'il ait tué Marcia Tait sous le coup de la colère. Mais sa cruauté n'est vraiment apparue qu'avec le second meurtre...

— Il a donc tué sa femme avec le bouchon de radiateur argenté de sa limousine ? Je l'ai vu, il était d'aussi mauvais goût que les inscriptions qu'il avait fait peindre sur les portières. Le lendemain du jour où je l'ai rencontré à Londres, quand il est venu à White Priory, il l'avait échangé contre une cigogne en bronze. Ce détail m'a frappé sur le moment, puis je n'y ai plus repensé¹. Mais personne n'a encore compris, mon oncle, comment vous avez découvert que c'était Emery le meurtrier...

— Ni pourquoi vous nous avez fait jouer cette sinistre comédie en haut de l'escalier, ajouta Katherine. Alors que vous l'aviez déjà démasqué.

H.M. les regarda de ses yeux clignotants.

— Vous n'avez donc pas compris qu'il fallait que je lui tende un piège ? Mais attendez ! Je dois avoir quelque part la déposition qu'il a faite par écrit, peu avant sa mort.

H.M. ouvrit l'un après l'autre tous les tiroirs de sa table en maugréant, mit tout sens dessus dessous, grogna, jura, puis finit par sortir de son fouillis un dossier bleu.

— Voici, résumée en quelques pages, la tragédie d'un homme, dit-

il, l'air pensif. Ce cahier deviendra un document numéroté et classé parmi des milliers d'autres. C'est à peine si l'on se souviendra que cet homme a souffert et expié. J'ai des masses de confessions de ce genre dans mes archives. Oui, Emery a été malheureux comme un chien. J'aime la chasse et le défi du jeu. Mais je n'aime pas voir un homme marcher à la potence lorsque je sais que, dans la même situation, j'aurais parfaitement pu me retrouver à sa place. Mon petit, voilà le seul et unique argument valable contre la peine capitale. Le problème d'Emery, c'est qu'il a trop aimé cette jolie sangsue de Tait.

H.M. posa la chemise en équilibre sur une pile de documents prête à s'écrouler et s'adressa à son neveu :

— Qu'est-ce que tu disais, tout à l'heure ? Je suis toujours un peu distrait, quand vient l'été. Ah, oui ! Comment j'ai découvert qu'Emery était l'assassin... Eh bien, je dois vous avouer que je ne l'ai pas soupçonné tout de suite. En arrivant à White Priory, je le rangeais plutôt parmi les rares personnes qu'on ne pouvait pas accuser de la mort de Marcia. Car cette histoire de chocolats à la strychnine n'était, comme il l'a dit lui-même, qu'un truc pour faire du bruit. Mais par la suite, il m'a paru suspect. Et je l'ai perçu comme un type nerveux et angoissé qui, s'il avait commis un crime, n'aurait eu de cesse d'en parler pour soulager sa conscience. En quoi j'avais bien raison. J'ai aussi pensé qu'il finirait par se trahir, et c'est d'ailleurs ce qui est arrivé. Avant de mourir, il a déclaré qu'il n'avait jamais eu l'intention de tuer Marcia, même pas au cours de cette fameuse nuit où il est arrivé à White Priory. Et il disait vrai.

— Mais je vais d'abord vous expliquer comment j'en suis venu à le suspecter sérieusement. Vous vous souvenez que, lorsqu'elle est arrivée dans la chambre de John, Marcia Tait a fermé à clef la porte qui donnait sur le couloir. Par conséquent, je devais d'emblée supprimer de la liste des suspects tous ceux qui pouvaient venir par la galerie. C'est pourquoi j'en revenais toujours à John, qui était le seul à avoir pu la tuer en arrivant par la porte dérobée de l'escalier. Toutes les apparences étaient contre lui, et pourtant, je ne pouvais croire à sa culpabilité...

— D'abord parce qu'il venait de commettre un meurtre, ou du moins, il croyait en avoir commis un. Affolé par la perspective d'être arrêté, il n'avait qu'une idée en tête, se forger un alibi pour échapper à la potence. Et c'est ce moment qu'il aurait choisi pour se mettre un second assassinat sur le dos !

— Ensuite, la mort de Marcia est survenue trop tôt après l'heure présumée du retour de Bohun. Comprenez-vous ? En arrivant, il n'avait aucune raison d'en vouloir à la jeune femme, il ne nourrissait

aucun projet criminel à son égard. Tout au plus pouvait-il craindre sa colère. Or, Thompson prétendait avoir entendu sa voiture arriver à 3 h 10, et le meurtre a été commis vers 3 h 15. Était-il logique de supposer qu'il était monté directement dans sa chambre et qu'il s'était jeté, sans raison aucune, sur Marcia pour la tuer, alors qu'il ne pouvait même pas s'attendre à la trouver là ? Non, c'était invraisemblable !

— Mais mon oncle, admettons que John n'ait pas su que Marcia était mariée. Admettons que Canifest, l'ayant appris d'Emery, le lui ait dit ce soir-là. Cette révélation n'aurait-elle pas pu suffire à le rendre fou furieux ?

— Mon petit, tu touches là un point qui m'a beaucoup donné à réfléchir. Mais plus j'y pensais, moins la chose me paraissait plausible. John était l'amant de Marcia, mais il n'avait jamais été question de mariage entre eux. Au contraire, il la poussait à épouser lord Canifest. Si John avait été jaloux, il l'aurait été plutôt de Canifest, immensément riche et influent, que d'Emery, ce vilain gnome toujours relégué à l'arrière-plan. En revanche, ce dernier avait une bonne raison de faire une scène de jalousie en apprenant que Marcia avait un amant.

— Vous croyez qu'Emery ne savait vraiment pas depuis longtemps que...

— Patience, mes enfants ! Pour le moment, nous sommes en train d'examiner les preuves. J'ai aussi beaucoup réfléchi à l'ombre mystérieuse qui errait dans la galerie et qui avait laissé du sang sur le poignet de Louise. Vous savez que cette pauvre enfant sortait de sa chambre, une cravache en poche, pour aller rendre visite à Marcia. Soit dit en passant, elle ne savait plus ce qu'elle faisait, sinon elle n'aurait pas chaussé des pantoufles pour aller marcher dans la neige. Comment le meurtrier avait-il pu se heurter à elle dans l'obscurité ? Il aurait dû éviter cette collision s'il avait connu la maison. Mais il cherchait la salle de bains et ignorait où elle se trouvait.

— Une autre chose encore m'a frappé. Emery a été le seul à ne pas vouloir croire que Marcia avait été tuée au pavillon. Vous souvenez-vous que Rainger a dû plusieurs fois lui hurler au téléphone : « Au pavillon ! Au pavillon ! Combien de fois faut-il te le répéter ! ». Et le plus joli, c'est qu'Emery, sachant son ami soûl, a pris ça pour une imbécillité. Il nous l'a raconté plus tard, et c'est ainsi qu'il s'est trahi.

— Jusque-là, pourtant, je n'avais que des indices et rien de positif : le meurtrier avait dû passer par la porte de l'escalier ; un inconnu, possédant une voiture et ne connaissant pas le château, y était venu au milieu de la nuit. Emery répondait à ces deux conditions. En outre, autre indice presque déterminant, il prétendait que Marcia n'avait pas

été assassinée au pavillon. Mais il restait un dernier point à élucider : comment avait-il pu, ne connaissant pas la maison, monter tout droit à la chambre de John ? Et en outre, comment avait-il deviné que Marcia se trouvait dans cette chambre ?

— J'étais très perplexe. Puis j'ai fini par trouver la clef du mystère. Représentez-vous la situation : Marcia attend John dans sa chambre et n'ose pas retourner au pavillon. Or, elle s'est entendue avec lui pour que, dès son retour, il aille directement la retrouver dans le Miroir de la reine. S'il y va et ne l'y trouve pas, il est capable de réveiller toute la maison... Qu'auriez-vous fait à la place de Marcia ?

Katherine répondit sans hésiter :

— J'aurais attendu près de la fenêtre jusqu'à ce que j'entende sa voiture. Puis je serais descendue par l'escalier dérobé pour l'avertir que je l'attendais dans sa chambre...

— Très juste, dit H.M. Mais de la chambre de John, on ne peut voir qu'une toute petite partie de l'allée. Le reste est caché par la marquise du perron. Marcia a bien attendu à la fenêtre, mais il ne lui est pas venu à l'idée qu'une autre voiture que celle de John pouvait venir au milieu de la nuit. Quand elle a entendu Emery arriver, elle s'est penchée à la fenêtre ou, ce qui est encore plus probable, elle est descendue par l'escalier du roi et, dans l'obscurité, a chuchoté à celui qu'elle prenait pour son amant qu'elle l'attendait dans sa chambre. Écoutez ça...

H.M. prit le dossier bleu, l'ouvrit à la première page et lut :

« Aussi vrai que je vais bientôt comparaître devant la justice de Dieu, je jure que je n'avais pas l'intention de la tuer. La chose s'est passée ainsi : pendant que j'étais à l'hôpital, empoisonné par un des chocolats que j'avais envoyés à Marcia, Rainger est venu me voir et m'a dit : « Je t'ai prouvé que c'est Canifest qui lui donne de l'argent pour sa pièce de théâtre ; maintenant, si tu es un homme, tu vas aller le trouver et lui dire que Marcia est ta femme. Tu n'as donc pas d'honneur ? Ce Bohun... ». Et il m'a répété ce qu'il m'avait déjà dit plus d'une fois et que je ne voulais pas croire. Marcia m'avait pourtant juré que ce n'était pas vrai. Si je ne lui mettais pas des bâtons dans les roues pour sa carrière théâtrale, m'avait-elle dit, elle ne jetterait jamais les yeux sur un autre homme que moi. Carl a encore ajouté : « Tu sais pourquoi il veut l'avoir dans sa propriété de famille ? Si tu veux le savoir, tu n'as qu'à y aller toi-même, tu verras bien ». Il m'a conseillé de m'y rendre la nuit, pour les prendre sur le fait, dans le fameux pavillon... Après cette conversation, je n'ai plus eu une minute de tranquillité, j'ai pris ma voiture et je suis parti. Mais il y avait quelque chose qui n'allait pas. Je crois que le radiateur fuyait et le

moteur chauffait. »

H.M. interrompit sa lecture pour regarder son neveu :

— Tu avais remarqué la vapeur qui se dégageait de l'avant de sa voiture, quand nous l'avons vue le lendemain, devant la maison ?

— Je suis donc arrivé à White Priory et j'ai vu que mes pneus ne laissaient pas de traces dans l'allée, car le feuillage des arbres était si épais que la neige n'avait pu passer au travers. J'ai garé ma voiture le long de la maison, et tandis que je me demandais où se trouvait le pavillon, j'ai vu que mon moteur fumait de nouveau. Je me suis alors décidé à remplir mon radiateur de neige et j'ai dévissé le gros bouchon argenté. Il était brûlant et j'ai été obligé de garder mes gants. Il faisait nuit noire et, tout à coup, j'ai entendu qu'on m'appelait à voix basse, tout près...

— D'abord, je n'ai pas compris qui c'était. Puis j'ai reconnu la voix de Marcia, mais je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Je l'ai suivie. Nous sommes montés par un escalier étroit interminable et elle a continué à parler sans arrêt. Et soudain, j'ai compris qu'elle me prenait pour John Bohun, et que tout ce que Rainger m'avait raconté était vrai. Et puis nous sommes arrivés dans une chambre à coucher, elle s'est retournée et m'a reconnu. Je ne sais plus ce qui m'a pris à ce moment-là, mais je l'ai frappée de toutes mes forces, plusieurs fois de suite, avec ce bouchon que j'avais sans m'en apercevoir gardé à la main. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. C'est seulement quand j'ai vu qu'elle ne bougeait plus que je me suis rendu compte de ce que j'avais fait. J'ai essayé de la ranimer, je lui ai parlé, mais rien n'y a fait. J'ai enlevé mes gants pour voir si elle était vraiment morte et mes mains ont été aussitôt poissées de sang. J'ai complètement perdu la tête. Je ne pensais plus qu'à une chose : trouver de l'eau pour me laver les mains. Je suis donc sorti dans le vestibule pour chercher la salle de bains, mais je ne l'ai pas trouvée dans le noir, et je me suis heurté à quelqu'un. J'ai eu peur et suis revenu dans la chambre. J'ai récupéré mes gants et le bouchon de radiateur et je suis redescendu par le même escalier. Quand je me suis retrouvé dehors, j'ai eu peur qu'on entende mon moteur. Mais comme l'allée est un peu en pente, je n'ai eu qu'à pousser la voiture après avoir desserré les freins. Et je suis arrivé à la grille... »

— Voilà pourquoi, expliqua H.M. aux jeunes gens tout ouïe, on a entendu arriver une voiture qu'on n'a pas entendue repartir. C'est même ce qui a laissé croire à Thompson que c'était celle de John. Mais en réalité, celui-ci n'est rentré qu'à 5 heures du matin, quand le vieux valet de chambre avait fini par s'endormir. Vous vous souvenez que je l'ai interrogé à ce sujet...

— Vous avez sans doute deviné que le petit triangle d'argent qui nous a aidés à découvrir la clef du mystère s'était détaché de la figurine qui trônait sur le radiateur d'Emery. John l'a trouvé près du cadavre. Naturellement, il ne pouvait pas deviner ce qu'il signifiait, mais comme c'était la seule pièce à conviction qu'il possédait, il n'a pas voulu s'en séparer, et c'est ainsi qu'il l'a gardée dans la main au moment où il a essayé de se suicider. Il savait qu'un inspecteur de Scotland Yard était là, et espérait que celui-ci découvrirait le rapport entre cet objet et le crime.

— Comme je vous l'ai dit, je soupçonnais Emery mais je ne savais pas de quelle arme il s'était servi pour tuer sa victime. Masters ne m'avait pas encore parlé de ce triangle de métal. Et comme je n'avais pas assez de preuves pour le faire arrêter, il fallait encore attendre. J'étais sûr que c'était lui et je n'avais qu'un seul souci : le garder dans cette maison assez longtemps pour l'amener à se trahir. Comme il était l'ami de Rainger, il risquait d'être flanqué à la porte d'un moment à l'autre, et donc de m'échapper définitivement, si je ne réussissais pas à dissuader Maurice Bohun de le fiche dehors. Il ne faut pas oublier que, selon toutes les apparences, il ne se trouvait pas dans la maison au moment où le crime avait été commis. Par conséquent, je n'aurais même pas pu le garder comme témoin !

— C'est pourquoi j'ai conseillé à Maurice Bohun de prendre Rainger par la ruse et d'être très aimable avec lui et avec Emery... C'est naturellement l'unique raison pour laquelle j'ai feint pendant quelques heures d'ajouter foi à sa version du crime. C'est aussi la raison pour laquelle je me suis efforcé d'entretenir Rainger en état d'ivresse, car s'il avait repris ses esprits et eu l'idée de faire valoir son fameux alibi, Maurice, furieux d'avoir dû renoncer au plaisir de l'envoyer à la potence, aurait fait immédiatement jeter dehors et Rainger et Emery. Il ne me restait guère de temps pour rassembler les preuves dont j'avais besoin. C'est alors que, par chance, Masters m'a révélé l'existence de ce triangle d'argent.

H.M. poussa un profond soupir et reprit le dossier bleu.

— J'ai tout de suite remarqué qu'un morceau de mon bouchon de radiateur manquait et je savais où il avait dû tomber. Il fallait à tout prix que je remette la main dessus, mais je ne savais comment m'y prendre. Je suis donc retourné au château dans la journée, après le coup de téléphone de Rainger qui m'annonçait la mort de Marcia. Ensuite, le gros bonhomme m'a chargé de surveiller Rainger. Je n'ai pas compris pourquoi je devais continuer à le soûler, mais je l'ai fait, naturellement. Pas question d'attirer les soupçons sur moi. Malheureusement, j'avais gaffé en laissant voir mon étonnement, au téléphone, quand Carl m'avait annoncé qu'on avait trouvé Marcia au

pavillon et non pas dans la chambre où je l'avais laissée. J'espérais que, dans son état, il n'avait rien remarqué. Mais il n'était pas si soûl, car lorsque je l'ai quitté un moment pour me glisser dans l'autre chambre et y chercher le petit triangle, il m'a suivi. C'est en me retournant tout à coup que je l'ai vu. Il m'a crié : « Qu'est-ce que tu fiches ici ? – Moi, rien, lui ai-je répondu. – Tu mens, a-t-il hurlé », et malgré tous mes efforts pour le faire taire, il s'est mis à vociférer que c'était moi qui avais assassiné Marcia. Alors, je l'ai saisi à la gorge... Je venais de le pousser dans l'escalier quand le gros type et l'inspecteur sont arrivés avec Bennett et une jolie fille. Ils ont ouvert la porte qui donnait sur la galerie, tandis que je me tenais caché sur la première marche de l'escalier. Je ne pouvais pas descendre et sortir par la petite porte dérobée, parce qu'il y avait des policiers en bas. »

— Et si j'avais été malin, s'écria H.M. en frappant du poing sur la table, c'est là que je l'aurais pincé !

— Mais mon oncle, vous ne pouviez pas savoir...

— Mais si, je pouvais savoir ! En arrivant dans la chambre de John, je me suis assis à sa table, j'ai ouvert le tiroir et, le triangle en main, je me suis mis à réfléchir. Le bouchon du radiateur, le radiateur qui fumait, la voiture d'Emery, Emery... C'est alors que je l'ai vu...

— Que vous l'avez vu ? Mais qui ?

— Emery, voyons ! J'ai vu son œil par le trou de la serrure. As-tu remarqué combien il est grand, ce trou de serrure ? Mais à ce moment-là, je ne savais pas qu'il avait étranglé Rainger et que j'aurais pu le trouver en compagnie de sa victime derrière la porte ! En un clin d'œil, mon plan a été fait. Il était plus que probable qu'il était à la recherche de l'objet que je tenais à la main. Je me suis arrangé pour vous le montrer ostensiblement, pour qu'il le voie lui aussi, et je vous ai expliqué à haute et intelligible voix que j'allais le remettre dans le tiroir. Je savais qu'Emery ne pouvait pas s'esquiver par en bas, parce que j'avais placé exprès Potter près de la petite porte. Certain qu'il m'écoutait toujours, je vous ai encore dit que je ne savais pas ce que ce triangle représentait, mais que je le ferais examiner dès le lendemain, par un spécialiste londonien qui l'identifierait. Puis je l'ai remis dans le tiroir. C'était le seul moyen pour moi de savoir si Emery était coupable, à condition, bien entendu, de fournir une preuve quelconque que cet objet lui appartenait. Car il aurait aussi bien pu nier, laisser froidement l'objet de côté, dire qu'il appartenait à une autre voiture que la sienne. Mais si j'arrivais à l'amener à voler le triangle dans le tiroir, cet objet que je retrouverais sur lui servirait de pièce à conviction irréfutable !

— Ce n'est donc pas à cause de nous que vous avez reconstitué la

scène de l'escalier ? demanda Katherine. Au fond, ce n'était même pas nécessaire...

H.M. sourit.

— C'est vrai, mon petit, répondit-il, vous avez deviné. Mais il me fallait un prétexte pour vous amener tous dans cette chambre et faire croire à Emery que notre attention serait mobilisée ailleurs, tout en lui donnant l'impression que j'avais pleine confiance en lui. C'était même ma seule possibilité. Car après cette première tentative de s'emparer du triangle, au cours de laquelle il avait tué Rainger, il ne s'y serait pas risqué une seconde fois s'il n'avait pas une certitude absolue de n'être pas observé... Pour achever de le mettre en confiance, j'ai appelé Potter par la fenêtre et l'ai prié de monter, donnant ainsi à Emery l'occasion de s'enfuir. C'est précisément ce qui devait lui donner l'illusion d'être à l'abri.

— Il est donc sorti par la petite porte et est aussitôt rentré par la grande. Tu te rappelles, Bennett, quand je t'ai envoyé avec Masters pour vérifier si ce pauvre Rainger était toujours dans son lit ? En réalité, c'était pour savoir si Emery était retourné auprès de lui. Quand il vous a raconté qu'une main mystérieuse avait frappé à leur porte et que la galerie avait été brusquement plongée dans l'obscurité, c'était pour donner le change, puisque c'était lui-même qui avait éteint la lumière en se glissant dans la chambre de John un quart d'heure plus tôt ! Il a même pris à témoin la femme de chambre, Béryl, sachant bien que la pauvre fille était prête à jurer tout ce qu'on voulait, dans l'état de frayeur où elle se trouvait.

— Je me serais battu quand j'ai découvert le cadavre de Rainger. Si j'avais travaillé plus vite, il ne serait peut-être pas mort à l'heure qu'il est... Mais dès cet instant, je me suis juré que le meurtrier ne m'échapperait pas. J'ai calmé ses derniers soupçons en lui accordant en apparence une entière confiance, et il est tombé dans le panneau. J'ai dit exprès devant lui que Masters resterait en bas alors qu'il était posté dans un coin de la galerie. C'est Masters qui l'a vu se glisser dans la chambre de John, ouvrir le tiroir et s'emparer du triangle, au moment où j'ai fait éteindre la lumière pour la scène de l'escalier. Dès lors, il était cuit, il s'était dénoncé lui-même !

H.M. regarda pensivement le dossier qu'il tenait à la main, puis il l'enfouit dans un tiroir.

— Et voilà, conclut-il.

Un long silence suivit. Puis, s'arrachant avec peine à son fauteuil, H.M. se dirigea en se dandinant vers le gros coffre-fort pour en extraire une bouteille de whisky, un siphon et trois verres.

Par la fenêtre, il leur montra le désordre chaotique des toits de Londres et les reflets argentés de la Tamise.

— Oubliez tout ça, mes enfants. Vous n'avez pas été très heureuse à White Priory, ma petite Katherine. Mais vous êtes libre, maintenant, et votre mari n'est pas mauvais garçon. Si jamais vous avez encore besoin de moi... N'hésitez pas... En attendant...

— En attendant ? demanda Bennett.

Sir Henry jeta un regard circulaire sur les rayons surchargés de livres poussiéreux, les tableaux anciens et les soldats de plomb en bon ordre pour quelque bataille héroïque, et fit un geste vague.

— En attendant, le travail m'attend, lâcha-t-il d'un ton bourru.

DETECTIVE CLUB

S.M.
INTERVIENT

par

Carter Dickson

Traduit de l'Anglais

Première édition en langue française de « La Mort dans le Miroir », dans la collection « Détective-Club », en 1945.